HENRI LAVEDAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES GRANDES HEURES

DEUXIÈME SÉRIE

(Février-Août 1915)

CINQUIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie

Majoration temporaire 30 °/o (Décision syndicale du 11 Février [illegible]).

LES GRANDES HEURES

DEUXIÈME SÉRIE

(FÉVRIER-AOUT 1915)

DU MÊME AUTEUR

Les Grandes Heures. Première série. Août 1914-Janvier 1915. 9e édition. 1 vol. in-16 . . . . 3 fr. 50

Bon an, mal an. Première série (1907) à septième série (1913). 7 vol. in-16. Chaque volume . . . . 3 fr. 50

Ce

HENRI LAVEDAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES GRANDES HEURES

DEUXIÈME SÉRIE

(FÉVRIER-AOUT 1915)

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1916

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ :

12 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

LES GRANDES HEURES

DEUXIÈME SÉRIE

(FÉVRIER-AOUT 1915)

LE SANG DES NOIRS

1er février 1915.

Il me semble que tout en reconnaissant, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, la bravoure et le mérite des troupes noires, on n'a tout de même pas assez rendu hommage à l'effort incomparable qu'elles ont fourni.

Dès le début, au moment des combats à ciel ouvert, pendant les marches offensives de la belle saison, elles ont commencé à donner. Parmi les premières, on les a jetées sur le mur tout neuf des masses allemandes, et aussitôt, à la seule apparition des soldats d'ébène et d'acier, ce mur de bronze s'est fendu, s'est entr'ouvert et a coulé comme du sable. Pas d'as-

saut bien ordonné ni de charge sérieuse sans les noirs. Qu'il s'agisse d'entamer ou de finir, de forcer la résistance ou de compléter la déroute, ils sont là, toujours bouillants, toujours prêts. Et pas besoin de rien leur demander, c'est eux qui demandent. Maîtres du corps à corps et fanatiques de la baïonnette, leur furie n'a qu'un splendide défaut, celui de l'impatience poussée jusqu'au délire.

Quand ensuite, il fallut, aux brouillards déjà glacés de l'automne, creuser la terre et s'y aplatir, s'y recroqueviller, on avait lieu de craindre que l'ardeur des soldats de soleil et de vie impétueuse ne s'appauvrît. Il n'en fut rien. Sous la pluie et la neige, les pieds dans la boue, claquant de toutes leurs dents blanches, minés par la fièvre, et gardant malgré tout leur large sourire, on les vit butés dans un fatalisme héroïque, faire face à toutes les souffrances et à tous les dangers, en demeurant capables, au premier signal, de bondir et de rugir comme d'habitude et de retrouver leur irrésistible élan. Mais, à ce métier de surhumaine endurance, ils n'ont pu tenir jusqu'au bout contre les rigueurs du climat. Le froid, à la longue, a eu raison, non de leur courage, mais de leurs forces, et, devant cet ennemi-là, ils ont dû, momentané-

ment, se replier, dans l'état lamentable et imposant encore où nous les avons recueillis. Grands blessés, amputés, mutilés, éclopés, ou prisonniers de la maladie et les membres gelés, ils n'avaient vraiment plus un sacrifice à faire.

Ils ont donc bien gagné les soins, les bons traitements de la chaleur et de la lumière, toutes les douceurs charitables qui pourront seules, sinon les guérir, du moins leur procurer un restant de vie apaisée. Tous évacués aujourd'hui, ceux qui ne retourneront jamais au feu, comme ceux qui, plus tard, y seront ramenés dans des conditions meilleures, les voilà, en attendant, disséminés dans les villes du Midi. Les uns et les autres, ne les perdons pas de vue.

Les mutilés d'abord doivent attirer notre sollicitude. Que deviendront-ils demain ? Il faut que, par ses ramifications dans nos colonies, l'œuvre due à la généreuse initiative de Maurice Barrès s'occupe d'eux. Ici, dans la mère-patrie, le mutilé blanc de Paris et de la province ne manquera pas d'être l'objet d'une attention vigilante, mais le noir estropié, le Marocain, le Tunisien, le Sénégalais, le Congolais, tous les Africains des régions lointaines..., quelle sera leur destinée, une fois réintégrés dans leur pays, avec un bras ou une jambe de moins ? J'es-

père me tromper, j'appréhende pourtant qu'ils ne soient exposés à un abandon contre lequel, aussi bien par insouciance que par dignité de nature, ils s'abstiendraient de protester, et rien ne m'est plus triste à la pensée que la vision du malheureux, de l'ancien guerrier réduit à l'inertie et incapable de travail, traînant là-bas, dans la vieillesse et la misère, une existence ruinée.

Que nous serions coupables et ingrats si, après la guerre, nous ne les entourions tous d'une fraternelle reconnaissance! Ceux qui ne les connaissent pas sont quelquefois portés à croire, tout en admirant leur bravoure et leurs qualités de soldats, que leur rudesse et leur simplicité sauvage en font des hommes inférieurs. Comme ils se trompent! En dehors des vertus militaires, ils en possèdent bien d'autres au même degré de perfection. Bons, fidèles, leur intelligence est merveilleuse, prompte, élevée, leur cœur apte à tout sentir, capable des nuances les plus fines de la délicatesse. Presque tous montrent une fraîcheur et une grandeur d'âme incomparables. N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour justifier la gratitude et la tendresse que leur ont vouées inaltérablement les chefs devenus leurs amis? Inter-

rogez-les tous, les plus haut placés, les plus difficiles, grands expérimentateurs d'hommes, les Liautey, les Gouraud, les Marchand, les Baratier, qui les ont pratiqués « à la continue ». Dès qu'ils en parlent, c'est avec une force d'émotion catégorique et qui frappe. Jamais les soldats noirs n'ont failli, en quoi que ce soit, à la confiance entière et capitale que ces officiers vraiment *supérieurs* ont mise en eux sans hésiter.

Ils constituent donc une élite, qui avait déjà fait ses preuves, et qui vient d'en fournir de plus belles encore dans la grande guerre des nations. Je vous disais à l'instant la cordialité profonde avec laquelle ceux qui fréquentent nos frères noirs leur rendent justice. Lisez ces lignes que je ne puis m'empêcher de vous citer et que j'emprunte à la lettre attachante de quelqu'un de bien renseigné. Il s'agit de M. Pierre Proche, administrateur des colonies, commandant en Guinée française le cercle de Kissidougou :

« ... Chaque fois, écrit-il, qu'arrivent ici les journaux et les publications illustrées qui peuvent nous parvenir, je les montre à mon personnel indigène, gradés et simples gardes, vieux tirailleurs chevronnés et cousus de campagnes, aux chefs amis de notre cause, et je leur en com-

mente le texte adapté aux photographies. Il est curieux et touchant de voir de quelles mains pieuses ils tournent ces pages qui sont un peu le journal de vie de ceux des leurs, fils, frères, amis partis là-bas sur le front combattre et vaincre à nos côtés, et de quels regards étonnés, émerveillés tour à tour ou remplis de colère, ils contemplent l'image de nos hauts faits, de nos actions d'éclat, puis celles de la ruine, de l'incendie et de la dévastation, œuvres de l'Allemand qu'ils chargent alors de leurs imprécations.

« Vous ne savez pas avec quelle ardeur les anciens, les réservistes ont répondu ici à l'appel de la mobilisation générale. Des retraités même ont demandé de s'engager pour la durée de la guerre. Et depuis, que d'engagés volontaires! Combien hélas ! sont déjà tombés qui ne reverront jamais la fumée de leur village et n'entendront plus le tam-tam sonore ! Que de bulletins reçus de l'intendance avec cette courte phrase : « Tué à l'ennemi ! »

« Ici aussi des cœurs de mères, d'épouses, de sœurs, sont torturés, plus douloureusement peut-être parce que ces natures si naïves ignorent la grandeur du sacrifice. Et cependant... Il y a peu de jours, j'avais convoqué au poste les

proches parents d'un tirailleur pour leur apprendre la nouvelle de sa mort. Une pauvre vieille toute courbée se présente à moi. Elle était seule, c'était la mère... Que faire? Aussi doucement que possible, je lui dévoile la vérité. Pas un mot de réponse, aucun geste de sa part. Elle s'en alla, davantage penchée vers la terre et mon interprète me dit : « Commandant, regardez-la, elle attendait d'être sortie pour pleurer. » Le fatalisme avait cédé devant la souffrance et cette douleur stoïque était poignante. »

Telles sont ces peuplades noires, grands enfants au cœur d'or et à l'âme intrépide, qui, en échange de la liberté que nous leur apportons, nous donnent tout d'eux-mêmes. Nous les honorerons. Nous inscrirons dans nos mémoires, comme ils le sont si fréquemment dans les ordres du jour, leurs beaux noms éclatants et majestueux. Nous tâcherons que, dans la mort, la gloire et le souvenir, ils demeurent ainsi qu'ils le furent dans la vie, *nos frères*. Ils souffrent et saignent de la même façon que nous, et Dieu a signifié clairement cette fraternité, quand il a voulu que, malgré la différence des races, les larmes et le sang de tous les hommes fussent de même couleur.

LES PRIÈRES

6 février 1915.

Le Souverain Pontife a ordonné que demain dimanche 7 février fussent dites par les catholiques de tous pays, dans toutes les églises, des prières solennelles.

Plus que jamais obéissante, la France pieuse de 1915 priera donc, en ajoutant à l'esprit général de ses oraisons les intentions arrêtées que lui dicte et commande le devoir : c'est-à-dire que Dieu, bien renseigné sur notre juste cause, favorise nos armes et nous permette de conclure, à l'heure qu'Il jugera bonne, la paix, la paix glorieuse dont nous croyons être dignes, et que nous pensons bien jusqu'au bout mériter.

Demain sera ainsi une grande date spirituelle, une immense journée d'implorations his-

toriques et qui marqueront Là-Haut, pendant laquelle, sous les voiles de sa tristesse, toute la chrétienté rassemblée, ramassée dans la confiance et l'amour, brûlée d'espoir, et soulevée de foi, va faire une sortie et tenter un suprême effort au pied des autels.

Est-il possible, je vous le demande, de considérer tout ce que représentent cette levée en masse de désirs, et ce formidable assaut de vœux si poignants, sans que l'on soit aussitôt remué comme par le plus tragique et le plus élevé des drames? Sans doute, cela n'est pas nouveau de prier, et l'homme depuis des siècles s'en acquitte naturellement. En temps de paix déjà, les prières « donnent » sans cesse, avec une abondance et une régularité indéfinies. Mais dès qu'éclate le coup de foudre de la guerre, quelle crue subite des élans, des plaintes, des soupirs, des invocations! Instantanément, comme dans les affaires de la vie, tout est suspendu ou plutôt — car rien ne s'interrompt — tout est changé dans la marche des esprits et le battement des cœurs. La prière prend tout à coup une importance de premier plan. Il semble que la guerre la *déclare*, la mobilise, lui assigne une place déterminée et lui

confère un pouvoir supérieur. Elle l'arrache à l'espèce de force dormante où elle se confinait trop volontiers, pour en faire une puissance aiguë d'une activité victorieuse. Elle la réveille et la rafraîchit. Des phrases traditionnelles qui n'avaient malheureusement plus pour nous rien d'inattendu, elle tire des expressions toutes neuves d'une hardiesse et d'une profondeur qui nous étonnent. Les vieilles formules deviennent pathétiques, chargées d'un sens miraculeux qui s'adapte toujours à la situation. Elles ne sont plus la monotonie d'une dévotion d'habitude ; les voilà de la plus combative et brûlante actualité. Aussi, comme on les comprend ! Comme elles apparaissent faciles, brèves et claires ! Plus d'un, après l'avoir perdu, y retrouve son latin. Sans peine, on y met l'accent, le ton. Chaque mot reconquiert sa couleur et sa nuance que la pensée reconnaît.

Et il n'y a pas que les fervents pour se livrer à la saine pratique en ces heures de bouleversement où tout cependant s'organise ; l'incrédule lui aussi prie en temps de guerre. Il ne le fait pas comme le pur croyant, le chrétien fidèle, mais il le fait quand même, à sa façon, fût-ce malgré lui et à son orgueil défendant, à

certaines minutes d'une hauteur morale qu'il prend pour de la dépression, quand, dans la solitude, la détresse, ou la panique de sa superbe il ne regarde plus « aux moyens » pour obtenir ce qu'il veut et que personne sur terre n'est capable de lui donner. Il prie en se cachant des autres et presque de lui-même, il est le suppliant honteux, quelquefois amer, mais il prie, subjugué par cette force mystique de l'oraison que décuple et propage la guerre. Il n'y a pas d'agent religieux qui ait plus d'influence et d'autorité que ce terrible fléau.

On dirait que, se rendant compte des affreux malheurs dont il est la source, il entreprenne tout de suite de les diminuer, et l'on explique qu'il ne conçoive alors rien de mieux, comme remède que la prière pour apaiser et soulager ses pitoyables victimes.

Et puis, les grandes épreuves, de quelque nature qu'elles soient, ayant toujours pour effet de ramener à son point de départ l'homme qu'elles frappent, de le rejeter, par le sauve-qui-peut de la mémoire, vers les lointains asiles de l'enfance et les refuges du passé, il retrouve en ces régions sereines, pour peu qu'il l'ait oubliée, la prière d'autrefois, humble, touchante,

naïve, et si douce, qui faisait partie intégrale de sa première existence, du meilleur et du plus bel instant de sa vie.

Comment alors ne pas lui céder? Prier lui semble en ce cas très simple et tout différent de ce qu'il appréhendait. Ce n'est plus que se souvenir. Il ne fait que reprendre l'attitude heureuse qui le blottissait, quand il était petit, tous les matins et tous les soirs, contre le lit maternel dont sa tête inclinée tendrement venait toucher le matelas. Est-il besoin même de courber le corps et le front? Pendant la guerre, bien mieux qu'à d'autres moments, on peut prier debout sans quitter la besogne... et d'ailleurs le soldat qui tire est si souvent à genoux qu'il n'est pas tenu de s'y mettre exprès. Il a sur ce point toute latitude, et Dieu ne lui prend pas son temps, il le lui laisse tout entier, car, en accomplissant ses devoirs militaires, celui qui se bat remplit du même coup ses devoirs religieux, et, loin de se nuire, les deux genres de travaux se mêlent et se parachèvent. Il en va ainsi pour tous, en quelque endroit, proche ou lointain, de la bataille. Nulle part la prière n'exige de pause ni d'arrêt, ni aucun cérémonial; elle se plie aux circonstances et aux né-

cessités. Au lieu d'entraver et de retarder, elle aide et avance. On la quitte, on la retrouve. Elle participe à l'effort et au souci de toute heure, et, sans rien perdre de son caractère, de sa dignité, elle s'allège cependant pour prendre comme un rythme et une allure de refrain et devenir la chanson de route du voyageur de bonne volonté.

Mais en ce moment, l'impressionnante et gigantesque idée de toutes les prières spéciales, les prières de guerre, égrenées partout à la fois, tous les jours, sans discontinuité, sur terre et sur mer, dans près de la moitié du monde, m'occupe et me domine.

Prières du chef, de l'officier stoïque et du petit soldat, du vieillard qu'on fusille, du pauvre enrichi soudain, et du riche à présent ruiné, des femmes et des enfants en deuil, du blessé qui trébuche et du prisonnier plein d'ennui, de l'agonisant qui s'effare dans les ténèbres de la plaine, et de la pauvre fille qui se signe, au fond des villes bombardées, dans le coin de la cave ; prières du prêtre en képi, sans tonsure, si fier de sa soutane bleue ; de l'infatigable aumônier qui n'en peut plus d'absolutions, du missionnaire persécuté en Palestine, des Carmé-

lites qui dans les couvents restent de longues minutes les bras en croix, et des Chartreux prosternés sur la dalle, semblables à des cadavres vêtus de blanc qui joncheraient le sol après un massacre dans la chapelle ; prières des cités intactes, du village écroulé, de l'hôpital et de l'orphelinat, de la rue et de la tranchée, de tous ceux qui prient en dehors, et de ceux qui prient en dedans, *sans en avoir l'air;* prières des princes et du mendiant, de l'enfant de chœur et du Pape ; vous enfin, si belles par-dessus les autres, si confiantes et si sûres de votre sainte obsession, de votre angélique ténacité, prières des mères, prières suaves, bénies, trempées du sel des pleurs, couronnées de cheveux blancs, prières usées, qui ont tant servi déjà pour tant d'autres chagrins... je vous sens, je vous vois, je vous reconstitue, dans votre tumultueux ensemble et vos particularités... les courtes, les lentes, les longues, les interminables et les hâtives, les précipitées, celles que rien ne presse, et celles qui sont à la limite, qui n'ont plus qu'une minute, une seconde à peine, celles en patois, celles qui prennent la physionomie du décor et le reflet du ciel, car, pas plus que les feuilles des arbres et les grains de sable,

aucune n'est pareille, et il y en a qui, malgré tout, m'émeuvent davantage, telles les prières de la nuit... Oh ! celles-là, d'une ardeur peut-être plus profonde, et qui sont tracées dans le noir comme à tâtons, par l'esprit et la lèvre, que serrent, pour les nouer plus fortement, les mains entrées l'une dans l'autre, et réunies sous le drap, qui sont murmurées, chuchotées, prononcées en silence, en cherchant le sommeil ou en voulant le fuir, en l'appelant et le craignant... les prières de toutes ces têtes inertes et lourdes posées de toutes parts ainsi que des poids ou des sacs, sur la plume, la paille, la terre nue, dans la boue et la neige, sur le bois et la pierre, ayant après la bataille indifféremment pour oreiller la poitrine d'un vivant qui respire, ou l'épaule glacée d'un mort... je ne peux pas m'en détacher, et il me semble qu'elles doivent avoir une vertu plus efficace, des titres plus sérieux, quand elles arrivent *les premières*. Toutes en effet n'atteignent pas ensemble le but ; il en est qui sont rendues plus vite et cela dépend de la façon dont elles sont lancées. Mais du moins toutes arrivent, toujours, même retardataires. Il est impossible, si faible et si petite, qu'une seule se perde. On n'en a pas d'exemple.

Et c'est justement leur afflux éternel, cette barre, ce raz de marée de la minute et de la seconde... ce sont les brisants de l'extraordinaire tempête, établie à jamais, n'ayant ni repos ni fin, qui me remplissent de leur mystérieuse et surhumaine image. Elles ont beau être des milliards, les prières, se dérouler ainsi que des armées à perte de vue, et former un concert inouï, une effrayante mêlée de plaintes, de supplications, de gémissements, de désirs, de cris, d'appels de toutes sortes..., du sein cependant de l'énorme confusion qui s'éclaircit et s'harmonise, chacune des demandes et chacun des élans éclate et se distingue, parle et se nomme. Tous ces mouvements de la douleur prennent un aspect, un corps, l'enveloppe même de leurs auteurs désolés, et je n'aperçois plus alors que des yeux levés, des bras tendus, des fronts renversés, un seul et unique dressement de l'humanité qui souffre et qui croit, sans consentir à désespérer. Ces cris semés, répandus, envoyés et jetés vers le ciel, se répètent sans cesse en n'étant jamais deux fois les mêmes, bien qu'ils demeurent invariables : « Mon Dieu ! sauvez-moi ! sauvez mon père ! sauvez mon fils ! sauvez mon mari ! mon frère ! tous ceux que je connais,

que j'aime! et aussi ceux que je ne connais pas. »

Les pensées de flamme, s'échappant comme une lave des cœurs embrasés, montent, grimpent les unes par-dessus les autres dans une héroïque et sublime escalade pour venir à bout de souffle et à l'expiration de leur trajet déferler aux pieds de Dieu, baigner les marches inaccessibles qui ont la splendeur d'un rivage et qui conduisent par degrés au trône étincelant...

Et celles qui, demain, ne manqueront pas d'aller le plus droit, le plus loin, le plus haut, le plus près, seront les prières de France, les nôtres, les plus parfaites parce qu'elles sont les plus douloureuses, toujours à l'avant-garde de l'espoir et de la foi.

SOUFFREZ-VOUS ?

13 février 1915.

En cette heure unique, il faudrait que l'on pût, sollicitant notre sincérité, nous soumettre tous à un bref interrogatoire.

On nous poserait cette question : « Souffrez-vous ? » Et si nous répondions « Oui », ce que tout le monde ne manquerait pas de faire avec un merveilleux ensemble, on ajouterait : « Où souffrez-vous ? »

Alors les réponses formulées offriraient souvent dans l'étrange et l'inconcevable un vaste champ d'étude.

On verrait d'abord que les grands éprouvés, frappés une ou plusieurs fois dans leurs affections les plus proches, les plus chères, et ensuite les blessés, les mutilés, les exilés, les ruinés, tous les privilégiés du désastre et de la douleur

sont ceux qui ne se plaignent pas, qui ne parlent point de leurs maux, et gardent une héroïque réserve, tandis qu'au contraire ceux qui ont été jusqu'ici et qui continuent d'être en seconde ligne de la souffrance — quand ce n'est pas tout à fait à l'arrière — n'hésitent pas à se déclarer les plus abîmés, et le font volontiers savoir.

On verrait que tout le monde, à l'unanimité, ayant déclaré souffrir, il est cependant un très grand nombre de « victimes » qui ne souffrent pas. Et la plupart de ces soi-disant meurtris fourniraient, pressés sur le second point : « Où souffrez-vous ? » des explications dont la loyauté naïve ou l'astuce nous prouveraient aussitôt que leurs souffrances sont nulles, ou par comparaison toutes petites, et qu'ils se vantent. *Ils veulent avoir l'air de souffrir en ne souffrant pas*, ce qui est une escroquerie sentimentale, un vol.

En effet, celui-ci vous dira : « Si je pâtis de la guerre ? Mais voyez, je vous prie, tout ce que je ne gagnerai pas cette année ! », osant ainsi, en ces jours où la privation est une sainte règle, compter pour véritable perte la suppression d'un profit. Un autre, brave homme, sans se

douter de son inconscience, vous apprendra qu' « il est privé des théâtres, des restaurants, des courses, des concerts, de son auto, qu'il ne sait plus comment tuer ses soirées ! » Un troisième s'écrie « que tout cela le rend malade, use ses nerfs, et le ravage... » Si on se donnait en un mot la peine d'énumérer les pauvres raisons que certaines personnes, affectées et sincères, prétendent avec orgueil vous offrir pour de la souffrance, on serait aussitôt saisi du mauvais emploi et de l'abus qu'elles font de ce mot sacré.

*
* *

Actuellement, en effet, plus les gens sont épargnés par le destin, et plus ils semblent avoir à cœur de se montrer persécutés. Ils pourraient très bien convenir de leur chance ou de la protection miraculeuse dont ils sont l'objet, et se déclarer bien haut confondus et reconnaissants... la plupart cependant s'en abstiennent. Pourquoi ?

C'est qu'ils ne veulent pas se faire remarquer, sentant bien au fond d'eux-mêmes qu'à vivre indépendants, en dehors des chagrins et des tribulations, ils paraîtraient peu sympathiques

et presque monstrueux. Ils perçoivent jusqu'à en être gênés, que la souffrance est aujourd'hui, hélas ! non seulement très répandue et toujours bien portée, mais qu'elle est devenue nécessaire, même obligatoire, et que l'on rougirait, au milieu de tant d'êtres si cruellement frappés, de promener un esprit indemne et un cœur vierge de blessures.

Le fait qu'ils aient cette notion délicate prouve son irrésistibilité. Oui, le devoir présent est de souffrir, et nul n'a le droit de l'esquiver. Ce devoir ne demande pas à être exercé par tous de la même façon. A chacun selon ses moyens et sa taille. Mais chacun *doit* souffrir, au moins un peu, et pour de bon, et le *vouloir*.

Un de nos meilleurs maîtres dans l'art de la guerre, admirable éducateur et tacticien d'énergie morale, le général Foch, a établi que la discipline, dans le sens le plus étendu, le plus parfait, ne consiste pas à exécuter à la lettre, avec une rigueur passive et une stricte ponctualité, l'ordre donné, mais bien à avancer d'un degré par le déploiement et la tension de toutes les forces actives, pour entrer dans la voie et le dessein du chef, s'assimiler sa pensée, se pénétrer de son vouloir, tendre avec promptitude et in-

telligence, à sa suite ou à ses côtés, vers le but qu'à travers tous les obstacles, étudiés et renversés d'avance, il atteint déjà.

Ainsi nous dirons que l'utile et beau devoir de 1915 n'est pas même de souffrir dans le calme, en recevant, sans aigreur, ce qui nous arrive de rude ou simplement d'ennuyeux, mais d'y mettre l'intention et la volonté. Il faut désirer souffrir comme s'il s'agissait d'agrément et de prérogative, et considérer que cet acte indispensable, au lieu d'une peine ou même d'une corvée, est une récompense et un rachat. Le bon Français de tantôt, loin de se comporter vis-à-vis de la souffrance ainsi que le faisait avec la fortune l'homme de la Fable, ne l'attendra pas dans son lit, il en sortira, pour gagner la rue, tâcher de savoir des adresses périlleuses, demander aux personnes compétentes : « Où souffre-t-on, s'il vous plaît ? » et une fois renseigné y marcher tout droit. Voilà la seule façon pour les réformés de servir et pour ceux qui sont retenus dans leur foyer d'aller tout de même au feu. Ici comme là-bas, il convient de « s'exposer ». On ne fait qu'imiter, plus mollement et de loin, le soldat qui se dévoue à toute heure et court du matin au soir au-devant du

péril. Celui-ci n'y regarde pas. Et cependant, moins étourdi qu'il ne semble, il connaît dans sa finesse que les imprudences dont il se rend coupable ne sont pas si vaines qu'elles paraissent, qu'elles s'inspirent d'un programme d'hygiène militaire, et tracent pour les hésitants qui en sont les témoins une invitation au courage.

*
* *

Ce n'est pas tout. En sollicitant sa part d'épreuves, on contribue au bien général, au soulagement public.

Posez en effet ce principe que toute souffrance, recherchée et accueillie de plein gré, est aussitôt retirée de la circulation. Dès que vous la prélevez à votre bénéfice vous diminuez d'autant le fonds commun. Souffrir en personne, c'est donc en même temps alléger le voisin. Ne perdons jamais de vue que tout ce que l'on prend pour soi dans la vie, en bien comme en mal, est toujours enlevé à un autre.

Celui qui se refuse à cette œuvre de charité gratuite et de solidarité humaine condamne son existence à n'être qu'un piteux mensonge, surtout s'il se targue de pâtir en n'étant point lésé, ou de souffrir plus qu'il n'est tourmenté réelle-

ment. Dans les deux cas, il trompe, sur la qualité comme sur la quantité. Jusque dans la supercherie de la douleur, il cède à l'attrait malsain de l'ostentation, car la guerre, il ne faut pas craindre de le dire, a ses fâcheux, ses parasites et ses snobs. Si petit que soit heureusement leur nombre, il est encore trop grand, et l'on ne flétrira jamais assez les comédiens spéciaux qui par ces temps sublimes s'arrogent indignement un mérite aussi pur que celui de la souffrance. Ils outragent les véritables affligés ; ils sont pareils à des simulateurs qui porteraient un deuil en n'ayant perdu personne et qui montreraient un bras en écharpe ou se garniraient de béquilles sans avoir l'honneur d'être blessés. Une telle façon d'exciter hypocritement l'intérêt, de se faire admirer ou plaindre, entraîne le mépris.

Au point de vue pratique, il est bon de savoir aussi qu'en participant à la souffrance universelle, on concourt à son mouvement, à sa marche, à son trajet fatal avant qu'elle touche son but et remplisse sa mission. Ce n'est qu'en l'usant qu'on l'accélère et qu'on l'abrège. Plus vous vous y mettrez, moins elle durera. Voyez ce chariot embourbé aux roues duquel se presse une troupe d'officieux..., comme la plupart ne

font que semblant de tirer, il n'avance pas, tandis que si tout le monde, au lieu d'y appliquer simplement son geste, y mettait son effort, la machine démarrerait.

Pour se guérir du mal d'égoïsme et d'indifférence, quand on sent qu'il vous gagne, et qu'un reste de pudeur vous agite encore, il n'y a qu'un traitement. Nous pouvons tous nous l'ordonner, même ceux qui de bonne foi pensent n'en avoir pas besoin.

Avec un sévère esprit de comparaison, appliquons-nous à regarder ceux qui souffrent vraiment, follement, qui sont les habitués, les héros du malheur, les enfants gâtés du drame et de la catastrophe, qui ont perdu des êtres chéris, et bien souvent qui les ont vus périr, qui ont assisté à l'invasion, au meurtre, à l'incendie, dont les yeux, à jamais remplis d'épouvante et d'horreur, ont reçu les inoubliables images dont l'abomination ne se peut exprimer. En dessous de ces grands martyrisés, répétons-nous qu'une foule d'êtres, pareils à nous et valant mieux, ont frôlé la mort plus de cent fois, tous les genres de mort, et les plus terribles, qu'il y a des milliers de créatures à cette minute manquant de toit et de pain, dont la maison a été pillée,

détruite, rasée, et qui ne possèdent plus rien, ce qui s'appelle rien des choses qui étaient tant pour eux et qui faisaient leur humble joie : pas un meuble, une table, un fauteuil, une assiette peinte, le moindre objet, pas un souvenir de famille !... pour lesquels tout ici-bas aujourd'hui n'est que cendres, sur le sol noir et dans leur cœur... Examinons les mères qui sont depuis des mois sans nouvelles de leurs enfants égarés, emportés dans le torrent de l'exode... et tous les mutilés du corps à corps et du bombardement, les aveugles, les estropiés, les incurables qui n'auront jamais de bonheur...

Et puis ayant piétiné toutes ces ruines et marché dans ce sang, parmi tous ces débris de pierre et de chair, transportons-nous ensuite aux pays balayés par le feu, qu'habitent pour ainsi dire bourgeoisement et sans sourciller les soldats. Observons ce qu'ils risquent tous, partout, à toute seconde. Additionnons leur lot, leurs aises, leur bonne chance ; visitons la tranchée, la zone où l'on ne peut aller relever ceux qui sont tombés dans les fils de fer ; arrêtons-nous à l'ambulance de première ligne, aux cimetières improvisés, et, à la fin de ce voyage, retrouvons-nous, s'il est possible,

avec plus d'estime et de considération en face de nous-mêmes... Nous compterons alors ce que pèsent à côté les gênes et les désagréments dont nous avons la lâcheté de nous plaindre... Nous verrons quel sang, quels pleurs, quel argent même nous avons versés, et si vraiment nous méritons, après avoir si peu pâti, de nous parer avec autant d'orgueil du mot splendide de souffrance, de ce mot de pourpre, d'émail et d'or qui a le caractère et l'éclat d'un insigne !

Quand celui qui souffre s'écrie — en y mettant un autre sens — qu'il « porte une croix », il exprime aussi, sans le savoir, cette vérité profonde et mystérieuse : souffrir c'est porter une distinction, recevoir un honneur. La souffrance décore.

GRACE POUR LES DRAPEAUX!

20 février 1915.

Vous êtes-vous jamais demandé ce que dure un drapeau, quelle est son existence normale, combien il faut d'années pour qu'il s'use ou se rompe? Suit-il une marche ascendante et descendante? A-t-il, comme un être vivant, une jeunesse, un âge mûr, un déclin? Possède-t-il, dans son apparente passivité, des forces mystérieuses qui croissent et puis s'affaiblissent? — On peut le supposer, tout en reconnaissant que son destin dépend des circonstances et des milieux où le sort le fait naître.

Il n'est pas en effet planté partout, ni de la même façon. Les drapeaux qui, au premier abord, semblent tous pareils le sont moins en réalité qu'ils n'en ont l'air, et pas un n'a la même histoire et les mêmes aventures. Ceux de

chaque régiment doivent présenter entre eux, d'après l'arme et l'esprit de corps, un caractère qui nous échappe et des différences cachées. Selon les villes où ils ont vécu, les climats endurés, l'importance et la qualité de leurs travaux, les émotions ressenties et communiquées, ils offrent une physionomie originale et à laquelle ne sauraient se tromper leurs amis jaloux. Il serait impossible de changer en secret un drapeau et de le remplacer par un autre d'égal aspect, sans que cela sautât aux yeux.

Tel qu'il est le voici donc, en temps ordinaire, au cours des nombreuses garnisons, escorté de respect et d'honneur, salué par les passants et par la fière sonnerie qui lui est consacrée. Il va ainsi, pendant une période plus ou moins longue, difficile à évaluer. Bien que l'on en ait soin et qu'on le ménage, qu'il soit plus souvent enroulé dans sa gaine que déployé, il reçoit le soleil et la pluie, il se fatigue aux jeux du vent, subit les mille petites atteintes dont sa grandeur n'est pas exempte. Il flotte et retombe avec moins d'avantage, il se fane, il se ride, oh ! pas beaucoup, car les injures dont il est atteint sont bénignes et déférentes,

mais enfin il n'est plus tout neuf et commence à « passer ». Cela ne l'empêche pas de demeurer solide; il pourrait servir encore et survivre à beaucoup de ceux qu'il a vus disparaître après les avoir ombragés... ce n'est pas un débris, loin de là, et cependant, tout à coup, sans le prévenir, on le remplace !... Ainsi a licence d'en décider son colonel qui n'y met pas de parti pris. Ce n'est pas une punition, une peine disciplinaire. Pourrait-on d'ailleurs punir un drapeau? Non, simple mesure administrative. On n'admet pas que l'emblême, au delà d'un certain délai, s'attarde et se cantonne et, comme on rajeunit les cadres, il faut rafraîchir les couleurs, sans attendre qu'elles s'éteignent. Place au drapeau neuf! éblouissant! qui miroite et qui craque, au nouveau venu, rempli de bonne volonté, mais qui ne sait rien encore, et qui n'aura peut-être, pas plus que son aîné qu'il renvoie, le temps de gagner des souvenirs !...

Et celui-là ? l'ancien ? auquel il est défendu de rengager ? Que devient-il ? D'après le règlement, il faut le brûler. Presque toujours on s'y conforme, mais il m'a été dit que parfois on ne se hâtait pas de le faire, ou qu'on y ré-

pugnait, et que le drapeau mis à la retraite, relégué en lieu sûr, puis oublié, s'en allait périr dans la solitude et l'abandon.

De ce que j'écris là, je n'ai d'ailleurs aucune preuve. Au sujet des vieux drapeaux qui, pour une cause ou une autre, échappent heureusement aux flammes — car à défaut du *feu* qui leur a manqué, ce n'est pas celui auquel on les condamne qu'ils méritent — je ne puis affirmer qu'une chose, c'est que, grâce à l'infatigable vigilance du général Niox qui leur a voué, comme à tous leurs pareils de nos armées d'hier, un culte pieux, ils trouvent aux Invalides, dans les belles salles où ils viennent prendre rang, leurs plus légitimes foyers.

En regrettant donc, malgré tout, que l'image permanente de la patrie soit, sans grande nécessité, renouvelée un peu trop fréquemment, dans un luxe régulier de soies crues et vives, à l'éclat desquelles le passé n'a plus le temps ni le désir de mêler ses teintes pensives, j'en prends cependant mon parti et je reporte de bon cœur sur chaque drapeau nouveau qui vient, l'amour que je conserve à celui qui s'en va.

*
* *

Mais... voici la guerre !... et vous avez déjà deviné le souci de ma pensée.

Après tous ces longs jours d'attente et de sacrifices, quand reviendront, portés plus haut et se détachant mieux sur le ciel de la paix, nos innombrables drapeaux, dans quel état seront-ils ?

Après qu'ils auront mené la terrible vie de campagne et tant peiné, trimé de splendide façon, fait face à l'ennemi chaque jour, et dormi avec les soldats, et flotté dans les brumes de Flandre et la neige des Vosges... de quoi seront-ils faits ?... et qu'en restera-t-il ? Je me les figure à l'avance, la plupart — ceux qui ont le moins souffert — méconnaissables pourtant, bistrés et noircis, ou pâlis et décolorés, couverts de prodigieuses taches « qui ne veulent pas partir », empesés de terre, écussonnés de boue, fripés, flagellés par les bourrasques de la nature et de la bataille, et eux aussi, pour imiter les hommes, vieillis de dix ans !... Et puis les autres,... les magnifiques, les poignants, échappés, au prix de quels efforts, des plus effroyables mêlées ! qui auront été dis-

putés, défendus, arrachés, seront tombés souvent et toujours auront été ramassés, qui auront passé de mains en mains, transmis par le geste suprême et pur du blessé, du mourant. Ces drapeaux-là, pleins de derniers soupirs, mordus et lacérés par les éclats de fonte, criblés de balles, percés de trous qui ont la forme sacrée d'une étoile, et dont ce qui reste de rouge est du sang... non, vraiment, je n'ose même pas tracer les mots qui me brûlent l'esprit... ces drapeaux-là, selon le règlement d'hier, va-t-on les remiser, les remplacer? S'il ne leur reste qu'un lambeau d'étoffe, ils n'en sont que plus rares et plus précieux. Et d'ailleurs, le tissu, la partie flottante n'est pas tout. Il faut aussi considérer la cravate frangée d'or, le fer de lance massif où revit tout entière, de la base à la pointe, l'âme de la fleur de lys, de l'aigle et du coq... et la solide hampe sur laquelle, mouillés des sueurs du combat, se sont crispés les doigts des héros pour y laisser des traces que relèverait l'anthropométrie du courage... C'est cela aussi qui constitue le drapeau ! Et tant qu'il reste un morceau de blanc, de pourpre ou de bleu, un pan de cravate, un fer tordu au bout de la hampe, le drapeau vit toujours et n'est pas réformé.

S'il arrive qu'il soit cependant éprouvé au point de menacer ruine et de devenir cette fragilité sainte qu'on nomme une relique, il faudra bien alors le suspendre au plus tôt, avec précaution, sous la voûte des Invalides, dans cette chapelle éternellement ardente qui est la basilique de la valeur militaire et le Panthéon des étendards. Mais avant que l'on en vienne à cette belle extrémité, aussi longtemps qu'il sera possible de n'y pas recourir, nous demandons qu'on nous laisse, tels qu'ils seront, et sans y toucher, nos drapeaux de la guerre.

Cela n'empêchera pas, bien entendu, de les remplacer par des neufs, car cette mutation, pour pénible qu'elle paraisse, est absolument nécessaire, afin de conserver pendant des années les admirables témoins des souffrances, du dévouement, et de la bravoure de nos soldats. Nous espérons que, du moins, on ne nous les retirera pas trop tôt, que nous aurons le droit d'en jouir un peu, de les saluer, de les acclamer, eux qui seront aussi « des blessés », et de voir les femmes leur envoyer des baisers et leur jeter des fleurs.

*
* *

En dehors de nous et de notre satisfaction publique, il me semble que chaque régiment souffrirait de ne pas conserver, durant une bonne période, son drapeau de 1914 et de 1915.

Avec quelle force il y tiendra! Pendant la guerre, c'est à peine si les soldats, inquiets et jamais tranquilles, auront eu le temps d'en profiter! Ils ne l'auront surtout vu et entr'aperçu, parmi l'ivresse et les nuages du combat, qu'au moment où il était menacé, en danger de mort. Et à ce tragique instant-là, pour voler à son secours et le sauver, ils étaient tenus en quelque sorte de n'y plus penser, de l'oublier, de ne s'occuper que des coups terribles et immédiats qu'il leur fallait porter... L'action brutale est la seule et absorbante maîtresse de ces minutes décisives. Mais après, une fois tout fini, c'est alors qu'il fera bon de s'enorgueillir du drapeau! Dans la détente des jours apaisés qui seront à n'importe quelle heure aussi calmes qu'un soir, tout à son aise on pourra désormais le regarder, le contempler. A sa vue, avec un grand soupir, on se prélassera... On aura l'arme au pied, le cœur rendu, le front dans le soleil. Et Lui, simple, discipliné, n'ayant l'air de rien,

ne paraissant pas se douter de ce qu'il a fait, immobile après tant d'agitation, Il sera là, toujours le même, — et différent. Il élèvera tous les yeux et rassemblera toutes les pensées ; et après qu'il aura été la cause de tant de bruit et de grands cris, sur son passage il déchaînera la religieuse splendeur du silence. Ne pouvant l'approcher, nous caresserons de loin ses plis épais tout alourdis du plomb qui les a traversés. Nous devinerons les blessures que cachera en retombant exprès, comme en écharpe, la vaillante et modeste soie, et nous pourrons compter toutes ses plaies dès que la brise les étalera. Nous saurons ses titres, ses services, les mouvements fameux dont il a été à la fois la cause et le pivot. Sur sa page blanche, aux marges de rouge et d'azur, nous lirons des noms tout chauds de victoire... Et, quand il s'inclinera pour rendre aux épées leur salut, nous baisserons aussi la tête en songeant que nous voyons passer, au milieu de la procession par excellence, le Saint Sacrement de la Patrie.

Qu'il en soit ainsi pendant des jours, des mois et des années ! Aussi longtemps qu'après la guerre ils pourront *tenir* encore, grâce pour les drapeaux !

LA CHEVAUCHÉE AÉRIENNE

27 février 1915.

Les temps héroïques de l'air sont venus. Quand le ciel était pacifique et pur, on les avait prédits, et voici qu'ils s'accomplissent. Depuis le mois d'août de l'an dernier, les oiseaux humains ont pris le large, et ils y ont fait la guerre.

D'ici, de la ville, nous ne les voyons plus que très rarement. Nous avons perdu l'habitude de leur apparition gracieuse et sereine sur la toile de fond de notre Paris, alors que leur tranquille promenade interrompait un instant la nôtre et que, des yeux, nous les suivions dans les gerbes du soir, au-dessus des dômes et des coupoles où ils semblaient rabattre, exprès pour la nuit, comme si les Invalides, le Panthéon, Notre-Dame, toutes les tours étaient

leurs nids mystérieux, leurs pigeonniers naturels.

Quoique leur départ nous ait privés d'une contemplation qui nous était chère et qui souvent nous manque, nous savons du moins que nos grandes hirondelles de l'été, même absentes, sont toujours là. Mais en gagnant leur poste de combat et en déployant leur nouveau vol, nos avions se sont transformés. Ils ont cessé d'être les martinets de soleil couchant qui se complaisaient dans la nue. Ils sont à présent des oiseaux de bataille qui n'ont plus de temps à se balancer pour leur plaisir et l'extase de nos regards. La terre a les escadrons, l'air a les escadrilles, joli mot de légèreté, de rapidité, de vivacité française qui claque et brille au soleil. Et, tandis que les escadrons sont momentanément contenus dans une sagesse nécessaire, les escadrilles plus heureuses ont pu, dès le premier matin, sortir et pousser des pointes. L'aéroplane, éclaireur infatigable, est l'œil de l'armée et quel œil ! Un œil ailé ! Ne dirait-on pas la conception d'un Dante, d'un Hugo, visionnaire et poète d'Apocalypse ?

Assemblant nos souvenirs nous n'avons pas de peine à retrouver l'image des aviateurs tels

qu'hier nous les avons connus, et à les militariser aussitôt par la pensée. Leur manœuvre courante à laquelle nous avons assisté maintes fois n'a rien de secret pour nous. Elle se déroule donc aisément à notre esprit, mais avec une grandeur tragique et neuve qui nous étreint. Essor, vol, circuit, retour, tout a changé à présent, et resplendit de la beauté soudaine que lui confère le devoir. Le champ du ciel semble lui-même élargi, d'une étendue plus sérieuse, d'une attirance plus redoutable, et l'horizon qui se recule a l'air d'une frontière. Aussi, faute de pouvoir y assister, nous aimons nous donner le spectacle du branle-bas qui s'exécute, dès que l'ordre lancé vient toucher l'escadrille. Avec une promptitude et un frémissement qu'il n'avait jamais eus, avec une âpreté belliqueuse et hardie, chaque appareil — être vivant et machine qui ne font qu'un — trépide aussitôt d'impatience et de fureur sacrée. Le démon de la chasse l'anime. Comme un gigantesque gerfaut brusquement décapuchonné, il se lance, ébloui d'ardeur, pique droit et fouille l'espace. Volonté perçante et impitoyable, il cherche et trouve. Il a vite fait de repérer à grande distance la bauge du Teuton, le terrier de sa bat-

terie. En un instant il lève la mauvaise nichée qui remue sous la branche et son tir vient bouleverser les rassemblements avec autant de sûreté que le pied du promeneur tracassant une fourmilière. Ou bien, s'il ne porte pas le ravage lui-même, il le prépare et le détermine, en indiquant au chasseur armé du 75 la place exacte du gibier, qu'il fascine déjà, par la menace magnétique de ses orbes. Jusqu'à ce qu'il entende l'éclat du tonnerre, et qu'il l'ait vu tomber à l'endroit où il faut, il ne s'interrompt pas de tracer dans l'air le cercle rigoureux qui localise le but et qui a l'inflexibilité d'une condamnation. Chacune de ses feintes, de ses allées et venues est lisible comme un rapport. Les mouvements qu'il exécute sont une télégraphie Chappe aussitôt transmise, et tout le temps que sa présence est nécessaire, il passe, repasse, et fait sa ronde au-dessus du point visé, il y insiste, il ne le lâche pas; sa ressemblance avec l'oiseau de proie est telle que l'on s'imagine qu'il va tout à coup tomber d'un trait pour battre d'une aile frénétique en touchant le sol et remonter triomphal avec un canon dans ses serres...

Ne vous étonnez pas, nous verrons cela un

jour. Il n'y a plus rien d'impossible aux Archimèdes de demain.

*
* *

Pour l'instant, nous éprouvons à propos des aviateurs une étrange impression. Nous savons que par centaines ils accomplissent journellement des prodiges, mais eux-mêmes nous les ignorons. Obéissant à la consigne d'abord, et aux conditions d'une loi qui leur est propre, ils sont devenus anonymes et nous échappent. Nous n'entendons parler d'eux qu'à titre inconnu, par le récit tardif et trop bref d'exploits à la gloire desquels ils semblent d'ailleurs se dérober les premiers par la rapidité perfectionnée de leurs moyens. Au front supérieur, comme leurs frères d'armes à celui d'en bas, ils sont impersonnels et restent dans le rang.

Leur profession, leur métier veulent déjà que, d'une façon générale, ils soient distants de nous. Populaires, ils ne nous sont pas familiers, et la célébrité de leur nom dépasse de beaucoup celle de leur personne. Nous ne les concevons qu'en action, en exercice aérien, autant dire toujours loin et haut. Ce que nous voyons et retenons d'eux c'est leur silhouette,

leur envergure. Ils disparaissent et se fondent dans l'ensemble de la machine merveilleuse dont leur corps n'est plus que l'âme. Chez eux le tyrannique organe de l'altitude, l'aile, déborde et mange tout. Aussi, comme la vitesse est leur allure ordinaire, ils ne stationnent jamais dès qu'ils sont partis, ils ne se montrent que pour s'éloigner ou revenir, si vite que, dans les deux cas, on n'a guère le temps de les fréquenter. Dans ces instants vertigineux, que pèse et que devient leur visage, point infime perdu dans un autre point déjà si petit de l'espace ? Il ne s'offre pas plus à notre attention et à notre curiosité que nous ne songeons, en admirant le vol de l'oiseau, à sa physionomie dont le détail nous semble secondaire. Plus rapide est ce vol, d'ailleurs, et plus cette physionomie prend dans la fuite une espèce de pudeur sauvage; on n'a que très rarement l'occasion de voir de près la petite tête ombrageuse de l'hirondelle.

Ainsi en est-il de l'aviateur dont la gloire a quelque chose de pur et de farouche. A terre, il garde sans doute son prestige, mais on ne le lui accorde plus alors que par la réflexion. C'est un hommage de raison. Pour que l'hommage

d'amour aille à lui, il faut qu'il monte et soit dans la hauteur. Et c'est alors, quand il est perdu au fond de l'espace, et quand ses traits sont abolis que nous le retrouvons, ressemblant, conforme à notre idée, et que nous le reconnaissons. C'est là qu'il atteint le sommet de notre admiration, lorsque le ciel devient tellement son domaine que nous ne pouvons plus supposer qu'il le quitte jamais et que nous ne voulons pas croire, en le revoyant à terre à notre niveau, que se soit le même, redescendu.

*
* *

Dans l'histoire de cette guerre l'aviateur écrit vraiment, à la pointe de l'aile, un magnifique chapitre. Il se rapproche du marin. Leur existence, à l'un et à l'autre, et leurs dangers peuvent supporter la comparaison. Aussi difficile et aussi traître qu'elle, l'air est une onde, invisible, impalpable, il en a les courants, les remous, les vagues, les lames de fond, le calme et les colères, et le vent, comme il fait pour l'eau, le fouette et le démonte. Mais comment exprimer l'état psychique, la mentalité spéciale du soldat ailé depuis la minute où la fureur maîtrisée du départ l'extirpe du sol et le lance ?

Que d'angoisses souveraines et dominées ! Que de palpitantes et folles ivresses à travers les péripéties de la mission! Ne faut-il pas franchir *toutes* les lignes ennemies, celles d'en face et celles d'en haut, essuyer les embruns de la mitraille, traverser les réseaux du brouillard, éviter d'être pris et étouffé par les pattes du nuage pareil à un grand ours blanc? Et le drame du duel vertigineux avec le taube ou l'aviatik, la trombe et les cabrioles de la poursuite, les ruses du virage, les fausses chutes pour éviter la vraie, les pièges, les chassés-croisés, toutes les virtuosités de la science et du courage mises en jeu dans la rafale afin d'arriver à surplomber le faucon de Prusse, à le frapper et à le couler à pic sur la pointe des casques levés en bas au spectacle de son agonie..., peut-on s'imaginer rien de plus pathétique et de plus étonnant?

La randonnée nocturne, avec son mystère et les embûches de ses ténèbres — autre ronde de nuit que Rembrandt n'a pas prévue — ne laisse pas d'offrir aussi une noire exaltation. Qui ne s'est senti tout hérissé d'admirative terreur au communiqué d'un de ces faits si brillants de la quatrième arme, alors que, dans le feu d'artifice

des fusées éclairantes et parmi les jets livides et durs que font les projecteurs, l'homme aux vastes ailes de velours, éclaboussé de fusillade, aspergé de fonte et d'acier, glisse pourtant jusqu'à son but, lâche à coup sûr la bombe sur la toiture du hangar où tout se fracasse, et puis file et se noie dans les labyrinthes de l'ombre amie pour revenir à son poste d'attache? Mais, ce qui frappe chez l'aviateur et ce qui le distingue, c'est la particularité de sa situation.

Aristocrate de la nue, il est au-dessus des choses d'ici-bas. Il plane, et domine toujours l'événement auquel il participe. Il est libre, ou du moins il en a l'illusion; rien ne l'encombre et ne le gêne. Il observe, pense et agit vraiment « à vol d'oiseau ». De la cime où il trône, il voit les mouvements, les entreprises et les chocs, réduits à des proportions qui, sans nuire à leur grandeur morale, les rapetissent cependant d'une manière inattendue. Et ce qu'il perd en dimensions, il le gagne en clarté. Tout s'explique, se justifie; la pensée du chef se déroule et se poursuit en entier sous ses yeux. Il est le spectateur éminemment favorisé, le mieux placé pour juger du tableau. En même temps, il peut goûter les joies permises d'un noble orgueil à

se sentir assailli par l'innombrable essaim des abeilles de plomb, devenu tout à coup le point de mire et l'objet unique d'un concert d'artillerie. Enfin, privilège rare, il ne voit pas de près le sang, la mêlée, les atroces contorsions de la lutte et du carnage. La blessure et l'agonie, la mort, les cadavres jonchant la plaine, tout cela pour lui se passe loin, en bas, ne forme qu'une masse indistincte et qu'un ensemble vague où s'efface et disparaît l'horreur précise du détail. Le principal de son travail est dans l'air et non dans la boue. S'il n'ignore pas bien entendu les réalités des terrestres tueries, il ne les connaît qu'après coup, au retour des sphères supérieures où l'on se bat en dehors de la foule. Mais, par contre, il n'a pas la précieuse ambiance, l'excitation des bruits, des paroles, des cris, de toutes les splendides sonorités que prend le courage pour s'animer et s'entretenir. Il n'a pas la voix du chef, le cuivre du clairon, le battement de la charge, et le bras tendu des drapeaux. Même monté par deux hommes, l'avion reste un solitaire.

Ce caractère saisissant et presque religieux de solitude, les oiseaux humains le conservent quand ils sont en troupe et qu'ils sillonnent le

ciel. Je me rappelle un étrange tableau du quinzième siècle, admiré il y a des années, où l'on voyait le firmament criblé d'une quantité de petites croix filantes et volantes. Quelle était l'exacte signification de cette pluie mystique? Je ne l'ai jamais su, mais je ne puis regarder plusieurs aéroplanes mouchetant la grande voûte sans me souvenir du fond d'or que traversaient à tire-d'aile les petites croix, et je songe que bien plus tard, dans certains tableaux, restés de ce temps, le ciel sera occupé aussi par des oiseaux pensants qui raconteront le prodige. Ils diront que, dès le début de leur apparition, bien avant les « charges » de guerre, même quand ils volaient pour rien, pour l'apprentissage et le plaisir, ils étaient déjà *des signes* comme on croyait en découvrir autrefois à la veille de grands événements. Et de fait, n'auront-ils pas été cela? N'ont-ils pas prédit sans le savoir, depuis plusieurs années, les temps miraculeux que nous vivons? Mais, dans notre atmosphère scientifique, ils ont remplacé, en demeurant providentiels, les rougeurs, les embrasements, toutes les manifestations boréales qui avertissaient jadis, et qui aujourd'hui ne suffisent plus pour annoncer les secousses du monde.

LA GLOIRE DES MUTILÉS

6 mars 1915.

Bien que, dès le début de la guerre, nous ayons dû commencer à faire le compte des mutilés, c'est aujourd'hui seulement qu'ils apparaissent et qu'ils nous frappent, surgissant de toutes parts.

Pour en arriver en effet à l'état actuel où nous les considérons, il a fallu que l'affreuse plaie se fermât, que les chairs tailladées et disjointes reprissent lentement, qu'une espèce d'accalmie physique et morale, de résignation fière et douce eût achevé le sacrifice. En dehors des soins infinis, difficiles, tout cela demandait du temps... Des semaines, des mois ont été nécessaires pour réaliser l'homme nouveau, répartir ses forces amoindries et reconstituer son équilibre rompu. Et puis un matin de soleil, on

a dit : « Il est guéri. » Et tout de suite, sans relever la navrante inexactitude de ce mot trop joyeux, le mutilé, avide d'air, impatient de « s'essayer », a quitté l'ambulance et est sorti. Nous ne pouvons plus faire un pas dans la rue sans l'y rencontrer. Dès qu'on l'aperçoit, on ne voit que lui. Il remplit le trottoir. Il émeut et il gêne. Je voudrais le saluer, lui parler, lui serrer la main, et son image pourtant me devient bientôt intolérable. Je me rapproche de lui, mais je n'aurais pas le courage de continuer ma promenade à son niveau. Je l'admire et il me fait honte. S'il a une croix neuve sur la poitrine, je suis heureux, et, s'il n'en a pas, je me sens affecté comme par une injustice. Ah ! ils sont à jamais fixés dans notre esprit, les mutilés de 1915, le zouave au cou nu, étayé par ses béquilles, entre lesquelles se balance une pauvre et unique jambe qui pose bien à terre, mais qui ne marche plus, et le lignard dont la manche courte et vide est épinglée à hauteur de l'épaule, ou encore le bel homme solide, complet et bien bâti, mais collé à la personne qui l'accompagne, et lui donnant le bras « serré », d'une telle façon que l'on comprend, rien qu'à le regarder de dos, qu'il est aveugle,

et ne verra plus les êtres aimés à moitié perdus déjà pour lui. Et combien d'autres nous échappent, selon l'importance et le degré de *l'opération !*... Depuis ceux dont le malheur peut se dissimuler jusqu'à ceux que nous ne rencontrons pas, parce qu'ils se cachent, craignant d'être un objet d'épouvante ou d'horreur.

Leur sort à tous, grands éprouvés de la guerre, est le plus attachant parce qu'il est le plus douloureux, et cette douleur ne vient pas tant des passagères tortures subies que des souffrances d'un autre genre qui, par la suite, sont à affronter. Dans l'ordre du mérite militaire, le mutilé demeure un gradé de la blessure.

Le blessé simple qui, même meurtri dans ses sources profondes, se retrouve intact et dont, quoi qu'il advienne, la forme familière et secrètement préférée n'est pas compromise, celui-là, malgré tout, s'en tire à bon marché. Il a de la chance. Concevez-vous bien, en effet, ce que représente, au milieu d'aussi terribles aventures, le privilège de sauver non seulement sa vie, mais son enveloppe humaine, toutes les parties de son corps, les frontières naturelles de sa personne, la totalité de cette œuvre d'art,

modelée, depuis les premières secondes de l'enfantement, par la sollicitude des mères et perfectionnée à travers les retouches successives de l'existence? Rien n'est plus désirable et plus essentiel que la conservation intégrale de cette image animée, devenue à la longue la plastique de nos qualités, « l'expressive » de nos sentiments, la révélation continuelle de nous-mêmes, la preuve la plus flagrante et la plus avantageuse que nous ayons de notre illusoire supériorité. Image fragile et périssable! dira-t-on. C'est justement parce qu'elle passe et n'est rien qu'elle nous semble tout et que nous y tenons si fort, acceptant volontiers de souffrir à la condition que notre statue harmonieuse reste à l'abri de tout dommage. — « Pourvu que ça ne se voie pas! » — Telle est la première pensée, le cri instinctif de l'homme injurié dans sa chair. Car ce qui se voit, ce qui se verra, c'est la trace, la cicatrice, la marque indélébile et parfois outrageante. Cette révolte des sens et de la raison ne procède pas d'une vanité condamnable, elle a sa source dans un légitime orgueil. En y cédant, nous obéissons malgré nous à l'exigence d'ordre et de mesure, à la soif de beauté que Dieu, notre Créateur, a glis-

sées en nous. Il a permis que nous fussions beaux. La mutilation vient brutalement déranger sa volonté et violer la règle.

Voilà pourquoi le blessé, plus ou moins atteint, mais sauvegardé dans son aspect extérieur, ne sera presque plus à plaindre après la guerre, surtout s'il a le baume d'une médaille et le pansement d'un honneur. Il goûtera même, une fois guéri, la félicité parfaite de la victoire. Ayant bien payé de sa personne, celle-ci lui restera, tout entière, comme la meilleure des récompenses. Chacun sera fier de le connaître et de le montrer, et il ornera sa famille.

*
* *

Mais le mutilé !... Sans doute, en ces jours de clairvoyance nationale où nos yeux, nos esprits, nos cœurs sont régis par une optique plus généreuse, il nous est infiniment cher. Tout frais estropié, à peine jailli du carnage dont il évoque la vision, et duquel il semble un lambeau, il nous passionne et nous l'exaltons, secoué par la souveraine cruauté du coup qui le sape. Et puis il y a l'uniforme ! Amputé d'une jambe ou manchot, c'est encore un soldat. Bien qu'il soit désarmé, nous ne le séparons pas de son fusil

et nous lui rendons son épée ; sa canne et sa béquille ont quelque chose de militaire. Aussi est-il *le héros*, désigné et consacré par sa propre ruine. On le recherche, on le choie ; il appelle l'admiration, l'affectueuse pitié, tous les égards supérieurs qu'il mérite, en voulant encore dans sa modestie s'y dérober. Et dès que l'on s'occupe de lui venir en aide, l'or tombe à flots. C'est bien. Cependant, prévoyons demain. Nous n'oublierons pas, cela va de soi. Ayons toutefois la loyauté de convenir que la vie non seulement nous reprendra pour nous emporter chacun dans des travaux différents et nécessaires (je ne dis pas même des plaisirs et des dissipations), mais qu'elle nous désunira, nous désagrégera, qu'elle rompra le solide faisceau de nos unanimes efforts qu'avait lié la guerre. Alors le mutilé nous étonnera moins. Nous en aurons tant vus ! Quand il ne sera plus ce soldat démantelé, trophée vivant de la bataille d'hier et qu'à cette heure nous vénérons, quand un pantalon d'ouvrier aura, sur la jambe de bois, remplacé la culotte rouge, que la manche pendante ne sera plus celle de la capote et qu'au légendaire képi aura succédé la casquette, quand le fantassin ou le cavalier d'autrefois

aura l'air d'un homme quelconque, d'un pauvre, d'un mendiant, son succès sera-t-il le même? gardera-t-il son sublime prestige? Ne dites pas que je suis sacrilège, et que je calomnie le cœur français. J'émets des craintes, non sur le fonds et la durée de notre reconnaissance, mais sur la façon dont, en se transformant, elle s'exercera, sur la qualité des moyens par lesquels elle continuera de se manifester.

L'entraînante impulsion donnée par Maurice Barrès — qui en fut le noble promoteur — à l'œuvre des mutilés, le magnifique résultat qu'obtient celle-ci à peine lancée, le concours enfin que lui promettent de leur côté les pouvoirs publics, garantissent, sans doute, la viabilité de l'entreprise. Matériellement, pratiquement, on réalisera l'impossible. Toujours sera sans relâche augmenté, revu et corrigé le bel ouvrage d'Assistance et de Réparation dont le président de la Ligue des Patriotes, député de Lorraine, a écrit l'éloquente préface. Nous aurons des établissements modèles, des ateliers, des cercles, des patronages, des foyers de rééducation professionnelle, des maisons de travail et de retraite et des asiles, des colonies d'été pour nos invalides. Mais tout cela si merveilleux, sera-ce suf-

fisant? Oui... pourvu que chacun de nous y ajoute, selon ses forces et sa bonne volonté personnelle, ce que lui seul peut donner et ce à quoi aucune administration même parfaite ne saurait prétendre : *un peu de tendresse et d'amour*. Il ne faudrait pas, après qu'on aura trouvé l'argent, organisé l'œuvre et que les services fonctionneront, s'imaginer que l'on est quitte envers les mutilés et qu'il n'y a plus à y revenir. Ce qui importe, c'est que l'estropié ne soit pas mis à l'écart, même dans les meilleures et les plus honorables conditions, tel un paria respecté, mais dont la vue est malgré tout pénible et suggère la mélancolie. Voilà le grand point sensible qui prime tous les autres. Il ne s'agit pas d'un disgracié civil, mais d'un infirme *de la guerre* — ayez toujours cette pensée devant les yeux — et de la plus formidable et sanglante guerre qui ait jamais été, dans laquelle se joue sans rémission le sort de la France, de l'Europe, de l'humanité, des idées capitales qui gouvernent le monde ! Ce mutilé-là est par conséquent un réformé d'élite, une infortune de valeur rare, une victime extraordinaire, et par-dessus tout précieuse. Pour le remercier dignement et lui rendre facile sa dé-

tresse physique, un secours moral est le plus efficace. Le premier de nos soins devra être de lui *faire oublier* la misère corporelle par laquelle il s'imagine encore plus diminué qu'il n'est; il n'y a qu'un moyen d'y atteindre, c'est de l'oublier nous-mêmes, de ne pas lui laisser croire qu'il est désormais d'une classe inférieure et stérile. Mêler le mutilé aux plaisirs et aux joies de notre existence, le placer en avant de nos cérémonies, de nos fêtes publiques et intimes, lui persuader que sa blessure l'ennoblit, ne pas craindre de l'assurer (même si, hélas! nous n'en sommes pas capables) que nous l'envions ! lui donner sans cesse le sentiment de la supériorité dont il resplendit, afin qu'il ait l'orgueil de son état, au lieu de n'en ressentir que la gêne et l'amertume, ce sera notre nouvelle tâche. Et en ne ménageant rien pour rétablir peu à peu, tels qu'ils étaient, les estropiés et les guérir complètement, notre devoir à nous sera de nous appliquer à ne pas guérir de notre primitive ardeur et de notre ancien zèle, à garder notre sensibilité initiale, toujours palpitante et vivante. Cette blessure-là, la seule que pendant la guerre nous ayons, nous les civils, reçue par choc en retour en soignant celle du soldat,

il ne faut pas chercher à la panser, à l'atténuer, à la faire disparaître ; il est utile et beau de la garder saignante, jamais fermée, de ne pas permettre que l'habitude la sèche et que l'oubli la cicatrise. Ainsi continuerons-nous de jouer, quand il n'y aura plus d'ambulance, le rôle d'infirmier et d'infirmière, et tout le monde sans exception pourra faire partie de cette Croix-Rouge de la paix.

Pour terminer, j'émets le vœu qu'un signe distinctif soit accordé aux mutilés. Ceux qui auront la Légion d'honneur ou la médaille militaire pourront évidemment s'en passer. Mais les autres ! Combien sont-ils déjà, parmi les plus vaillants, les invalides qui méritaient la citation ou la croix et qui ne les ont pas obtenues ? Il serait cruel que, plus tard, un amputé de 1915 parût être la victime d'un accident banal. Il a droit à de la gloire et à de la reconnaissance. Donnons-lui un des deux par un simple ruban qui le caractérisera, qui fera dire en le voyant : « C'en est un ! Il en était ! »

LA QUESTION DE LA CATHÉDRALE

13 mars 1915.

Quand on dit aujourd'hui « la Cathédrale », tout le monde comprend qu'il s'agit de celle de Reims. Il n'y en a qu'une, celle-là, pour occuper en ce moment tous les esprits et troubler tous les cœurs. Son martyre la désigne sans qu'il soit besoin de la nommer.

La question de la Cathédrale, agitée avec une inquiétude et une pitié croissantes, peut se formuler en ces mots : « Que devra-t-on faire au sujet de la basilique mutilée ? Faudra-t-il la reconstruire, ou la laisser telle quelle ? »

Entre ces deux partis, quelques scrupuleux hésitent, mais le plus grand nombre s'est déjà passionnément prononcé.

Commençons par ceux qui prêchent le maintien de l'état de choses.

— Défense, disent-ils, de toucher sous aucun prétexte à ces restes sacrés. Matériellement et moralement, ils sont irréparables. Matériellement si l'on commettait la faute d'y mettre des ouvriers on serait entraîné peu à peu à tout refaire, et Dieu sait où nous mènerait le vandalisme des restaurateurs ! Moralement le respect de ces débris de gloire s'impose à notre patriotisme autant qu'à notre vénération chrétienne. La cathédrale de Reims est devenue un ossement sublime, une relique nationale. Y porter la main serait un second sacrilège ; ni des Français ni des catholiques ne peuvent s'en rendre coupables. On la laissera donc dans l'état terrible et magnifique où l'auront mise les coups délibérés des barbares, pour qu'elle demeure comme une preuve et un survivant témoin, dans les âges futurs, de l'ignominie allemande, comme une leçon sinistre et toujours répétée, une accusation toujours dressée, un bras de pierre toujours tendu. Nous voulons que le squelette calciné du temple d'aujourd'hui soit en quelque sorte la châsse des restes du temple d'hier. Ébranlée, décapitée, fixée dans l'horreur de sa forme définitive, la grandiose ruine, interdisant le pardon et l'ou-

bli, criera vengeance, afin qu'à son appel, de toutes les parties du monde, on vienne voir, se rendre compte, et que l'indignation ressentie se retourne en haine contre les bourreaux de la religion, de l'art et de la beauté. De tels vestiges sont des trophées. Aussi nous adjurons Arras, Malines, Louvain, toutes les villes de Belgique saccagées, de garder intactes leurs plaies, et de les montrer sans cesse aux passants de la postérité. Le devoir prescrit d'agir avec le bestial Germain comme fait la Justice, quand, après un meurtre, elle ordonne de ne toucher à rien afin de pouvoir mieux reconstituer le crime et le punir. Si la destruction du sanctuaire déjà presque toute consommée ne se poursuit pas, notre unique soin sera d'empêcher ou de retarder son achèvement, et si les obus continuent leur œuvre dévastatrice, abattant la nef et les tours, et qu'il ne reste plus que les trois arches béantes du porche, on les laissera debout. Et, si enfin le porche lui-même doit s'écrouler dans le chaos du champ de pierres, on laissera vide le chantier d'histoire où s'érigeait la cathédrale de Jeanne d'Arc et de nos rois.

Parmi ceux qui plaident le *maintien*, certains

ont émis l'idée de différentes affectations : musée de pierres, jardin, nécropole des soldats ensevelis un peu partout, au hasard de la bataille, et dont la dépouille serait rapportée dans ce campo-santo. Belle et touchante pensée sans doute, quoique bien difficile à réaliser. Mais la plupart souhaitent purement et simplement que ce qui subsistera de la basilique soit confié aux soins mystérieux de la nature.

*
* *

Écoutons maintenant les autres :

— Quel que soit, après le bombardement, son degré de destruction, il faut reconstruire la cathédrale de Reims et s'efforcer, le mieux que l'on pourra, de la remettre dans l'état où elle était. La laisser telle quelle ? C'est entrer dans le jeu du Barbare. Son but sera atteint. Il se rit bien de l'opprobre et de la flétrissure dont on s'imagine l'accabler par la conservation des ruines ! Qu'a-t-il voulu ? Anéantir. La seule réponse que partout il mérite et qui lui sera la plus dure est celle-ci : « Tu n'anéantiras pas. Des cendres que tu as faites renaîtra, miraculeux phénix de notre patriotisme et de notre foi, tout ce que tu as prétendu

détruire. Rien ne périra de ce que tu crois avoir tué. Après ton passage, le plus humble paysan rebâtit sa chaumière... ainsi les maisons seront relevées, les villes reconstruites. Pareillement aux ponts rompus qui rejoindront en bas la rive d'où ils avaient été coupés, les clochers réuniront de nouveau le ciel et la terre. Et les carillons ranimés martelleront l'azur en sonnant les mêmes refrains. Tout reprendra sa forme et sa place accoutumées. »

Le plus cruel châtiment pour notre ennemi sera de voir chez nous cette volonté pratique et sereine, cet imperturbable esprit de continuité, ce désir et cette force de résurrection. La vie doit avoir raison en tous lieux des stupides dégâts et jaillir quand même des décombres de la mort. C'est pourquoi, ne resterait-il rien de la cathédrale, arrachée jusque dans ses fondations, nous dirions qu'il faut la réédifier avec la patience de fourmi des artisans du moyen âge qui ne craignaient pas d'entreprendre une œuvre de trois siècles comme s'ils devaient en connaître la fin, remplis du même zèle en posant la première pierre que s'ils avaient l'espérance de voir l'aiguille de la flèche et le sommet de la tour. La plus haute tâche

humaine est de perpétuer. Nous perpétuerons.

Avec une certitude inexprimable nous sentons que jusqu'à la consommation des siècles, il faut qu'il y ait une cathédrale de Reims, continuée, poursuivie à travers toutes les vicissitudes, cent fois endommagée et cent fois réparée, différente et toujours égale, cimentée et habitée par la même pensée. Cela est aussi nécessaire que l'éternelle présence de Notre-Dame à Paris et du Campanile à Venise. La durée de ces ouvrages symboliques se rattache et contribue étroitement à celle de la nation. Après d'immenses périodes d'années et d'années, le monument de la fin pourra n'avoir plus une seule pierre de celui du début, de la fondation, ce sera toujours cependant le même, parce qu'il aura la même âme qui, elle, ne change pas. La ruine, d'ailleurs, exige pour être acceptée un cadre et des conditions, surtout si elle a le droit de prétendre, par son caractère supérieur, à tout ce qui peut le mieux l'accompagner et la servir. Le plus petit château écroulé, sans histoire, une chapelle abandonnée qui n'a plus de toit, ont déjà besoin d'un peu de recueillement pour y conserver de

la dignité dans leur détresse. Quel décor digne d'elle demanderait aujourd'hui la cathédrale de Reims? Si parfait et chargé de passé que soit celui d'hier, il ne lui suffirait plus. Tant que la vie religieuse animait le temple intact, la vie profane de la cité pouvait le côtoyer et battre à ses pieds sans irrespect, mais à présent qu'il est couché, martyr, et qu'il repose dans le suaire de ses débris merveilleux, l'endroit où il gît devient une tombe, le cimetière de sa grandeur. La vie sans gêne et brutale ne peut plus le heurter On ne crie pas, on ne fait pas de bruit entre ces murailles mortes que sont les ruines. Elles veulent être entourées d'une zone de silence et de solitude, et n'admettent l'activité humaine que tout doucement, avec des précautions et à distance. Est-il convenable que les restes de la basilique située en plein cœur de la ville soient exposés aujourd'hui à la promiscuité du mouvement et des affaires? Admettez-vous que près du parvis en deuil et des statues déchiquetées passent désormais comme auparavant les autos, éclatent les cris, se tiennent les marchés, s'ouvrent les boutiques, s'étale sur le mur voisin l'affiche-réclame? Est-ce que toute cette agitation vul-

gaire et cependant utile de la cité ne vous paraîtra pas choquante, injurieuse?

Et ne nous parlez pas non plus de musée de sculpture... de square archéologique! La seule idée de gardiens et de visiteurs, de touristes parcourant, le chapeau sur la tête, les lieux vénérés où jadis l'évêque sacrant le roi et lui posant sur le front la couronne de Charlemagne disait : « *Accipe coronam* », cette idée me révolte et m'est insoutenable.

Même avec des regrets et quoiqu'il nous en coûte, relevons donc toutes nos ruines. Résistons aux poétiques pièges du sentiment. A ce compte-là, s'il fallait garder, à titre d'exemple, dans leur état de dévastation, toutes les églises seulement contre lesquelles s'est déchaînée la rage de l'envahisseur, le nombre en serait trop grand pour que cette décision pût être exécutée. A quoi bon d'ailleurs? Nous n'avons pas besoin, pour nous souvenir du défunt, de voir après lui l'image de sa dépouille. Mieux qu'inerte et glacée, elle reste debout et vivante dans nos cœurs.

Nous n'oublierons jamais, et nous reconstruirons.

*
* *

A quel parti s'arrêter? Moi je suis pour le second.

Je pense en tout cas, qu'il est sage, avant de prendre une résolution, d'attendre la fin de la guerre. Illuminée alors par les rayons de la paix et le Saint-Esprit de la victoire, la France entière donnera son avis, non seulement la France des artistes, mais celle des savants, des simples, des lettrés, des patriotes, des croyants, des femmes, des soldats. Toutes les voix devront être entendues, et parmi elles, dans un émouvant solo, la voix de Reims, l'admirable cité, gardienne d'honneur de sa cathédrale.

LES BELLES FAMILLES

20 mars 1915.

Il convient d'appeler ainsi les familles nombreuses, celles qui, pendant la guerre, ont versé le plus d'enfants pour le pays. Elles forment des pelotons d'honneur. C'est maintenant, mieux encore qu'en temps de paix, et d'une autre façon, qu'elles se font remarquer. Chaque jour, l'étendue et la répétition de leurs sacrifices les signalent. On ne les connaît pas. Il y en a moins qu'il ne le faudrait, mais beaucoup plus qu'on ne le croit, et les exemples qu'elles prodiguent sont magnifiques. Je voudrais voir affichés partout les noms de ces familles d'un héroïsme abondant avec l'énumération de ceux que chacune d'elles range sous les drapeaux. Quels incomparables états de service ! Dans son dernier bulletin, l'*Alliance nationale pour l'accrois-*

sement de la population française leur apporte un hommage qui ne sera jamais rendu avec assez d'éclat et de gratitude.

Voici, dans leur éloquente sobriété, quelques-unes de ces « citations » qui valent les plus beaux ordres du jour :

Le professeur Ch. Richet, de l'Institut, père de huit enfants. Ses cinq fils et son gendre sont à la guerre.

Feu M. Alfred de Foville, de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales, avait huit enfants. Ses quatre fils et ses quatre gendres sont mobilisés. Deux de ses fils blessés et guéris sont repartis pour la bataille.

Le professeur Camille Jordan, membre de l'Institut, père de neuf enfants, dont huit sous les drapeaux.

Le général de Castelnau avait sept fils. Le plus jeune n'est encore qu'un écolier ; les six autres sont partis. Trois ont été tués.

Dans une émouvante lettre de deuil de la famille Falcon de Longevialle, neuf frères, tous sous les drapeaux, nous font part de la mort glorieuse de leur aîné.

Le docteur Ducastel, de Montivilliers (Seine-

Inférieure), avait dix enfants dont sept mobilisés. Deux sont morts au champ d'honneur.

M. Joseph Bonnet, blessé en 1870, menuisier à Neuilly-sur-Seine, a dix fils sous les drapeaux, dont neuf sur les lignes des combattants.

Dans la famille Blanc de Saint-Paul (Evian-les-Bains), six frères ont eu, à eux six, soixante-quinze enfants ; Maurice Blanc, à lui seul, a eu vint-cinq enfants, et dix-huit sont sous les drapeaux.

M. Foret, cultivateur à Rigny-sur-Arroux, a douze enfants, neuf garçons et trois filles, tous mariés. Les neuf fils et les trois gendres sont soldats.

. . . .

*
* *

Je m'arrête, ne pouvant les nommer tous. On nous dit alors : « Et ceux qui, n'ayant qu'un enfant, s'en arrachent devant l'ennemi, sont-ils moins dignes d'admiration et de pitié ? » Non sans doute. Le sacrifice de ces parents-là est le même, à l'heure seulement où ils le consentent pour la patrie ; mais leur mérite antérieur ne vaut pas celui des autres parents. Ils ont beau souffrir autant qu'eux, ils donnent moins. Les

premiers, pour accomplir tout leur devoir, s'y sont pris longtemps à l'avance, tandis que les seconds, excepté s'il n'y a point de leur faute, ont attendu, pour le remplir, la dernière minute. Aussi rien ne justifie-t-il mieux l'orgueil d'une famille que de pouvoir déclarer en ces jours de guerre : « A moi toute seule j'ai fourni tant d'hommes... »

Cette générosité patriarcale suscite en nous d'émouvantes pensées. Nous voyons, dans les moments tranquilles d'autrefois, la maisonnée sans cesse réunie, fortifiée par tous les liens qui l'attachent; nous entendons à travers le passé les cris, les rires de vacances, le bruit des joyeuses voix qui s'élèvent pour porter d'un bout à l'autre de la longue table aux soirs de fête; nous devinons les conseils, les intimités, la bonne entente, l'harmonie aussi bien que les légers désaccords, la série des inquiétudes matérielles et morales, la durée des crises de toutes sortes, la succession des faits heureux et malheureux qui, au cours de la vie, ont formé l'idéale petite société, rendue meilleure par les souffrances mêmes qui résultaient de son accroissement... Et puis tout à coup, au milieu de cette quiétude obtenue et consolidée

avec tant de peine, éclate la foudre de la guerre. En moins d'une seconde la tendre colonie est « démembrée » car jamais cette expression n'a été plus exacte; les enfants appelés sont bien véritablement « les membres », robustes et nécessaires, du corps familial, et, semblables à ceux qu'a décrits le poète, ils sont brusquement disjoints et détachés du tronc dont ils étaient les branches. En les prenant à leur foyer, le sort ne les laisse pas ensemble, il les disperse, l'un au Nord, l'autre au Midi, celui-ci fantassin, celui-là cavalier... Peu importe la différence d'uniforme. Étant sous le même drapeau, ils ne sont jamais isolés. Par la vertu naturelle de l'âme et la puissance de l'origine, toutes ces parties séparées ne sauraient être incohérentes, elles continuent de remplir au mieux leur fonction comme si elles étaient toujours reliées au point central. Elles restent en liaison avec la source continuelle et vigoureuse de la famille : *les parents*, qui furent les premiers chefs, qui demeurent la tête et le cœur de l'organisme.

En même temps, nous imaginons la tristesse causée, par l'absence de ceux qui sont partis, dans le cœur et le logis de ceux qui restent. Les pères sont tout désorientés de n'avoir pu,

comme ils le voudraient pour la plupart, accompagner leurs enfants, et les mères, aussi peinées, s'ennuient moins cependant, parce qu'elles ont fort à prier pour tant de monde, avec des intentions et des nuances spéciales pour chacun, et que cela suffit largement à les occuper. Et si elles sont pressées, elles ne font qu'une seule oraison. Dieu permet que ce soit la même qui serve pour tous. Et que de lettres à écrire ! Il y en a plus, hélas! à envoyer qu'à recevoir. On tremble aux communiqués, et tous les points *du front* sont également sensibles puisque les occasions de craindre se multiplient par le nombre des soldats que l'on a au feu. Mais, ici comme là-bas, une grande fierté soutient d'un bout à l'autre la famille. Les dangers décuplés augmentent sa vaillance et la régularisent. Elle devient brave par nécessité, patiente par obligation. Ceux qui n'ont pas atteint l'âge de servir, ou qui l'ont dépassé, ressentent l'ardeur de ceux qui jouissent de la bataille, et tous, à la place différente où le devoir les a postés, montent la même garde.

Que la famille nombreuse renonce donc à la modestie et se décide à être fière. Elle a le droit de s'étaler. Notre reconnaissance infinie

s'élance vers elle. Nons l'admirons et la chérissons cinq, six, huit, dix, douze fois plus qu'une autre, autant de fois que dans sa splendide libéralité elle se dépense et s'expose.

Quand elle n'était, jusqu'ici, aux bonnes vêpres du dimanche, qu'un calme foyer de vertus, nous ne nous doutions pas qu'elle serait, au tocsin du sacrifice, un aussi bouillant dépôt, un aussi profond réservoir de jeunesse et de forces. Nul ne songe à se plaindre aujourd'hui de son débordement et à sourire de son imprévoyance... On la trouve utile et on y puise, sans mesure. Après la guerre nous l'escorterons, avec plus de respect que nous ne faisions avant. Elle en aura besoin, car elle sera moins nombreuse. Il lui arrivera même d'être tellement réduite qu'on la prendra pour une pauvre et malingre famille sans enfants, ou n'en ayant qu'un,... elle qui en avait tant! de si beaux!... Il ne faudra pas s'y tromper. C'est pourquoi nous nous méfierons. Nous voudrons être renseignés, nous aurons à cœur de savoir tout ce que représente d'héroïsme et de richesse cette sublime pénurie, la grandeur qui comble ce vide... et nous penserons à la peuplade perdue en contemplant le désert.

*
* *

Oui, mais suffira-t-il de plaindre et d'admirer ces belles familles, surchargées de deuil? Il conviendra de faire davantage et de suivre l'exemple qu'aura donné leur fertilité nationale. Soyez certains qu'elles-mêmes, ne se jugeant pas dispensées du devoir de demain par les sacrifices d'hier, mais au contraire comme engagées, seront les premières à réparer leurs immenses pertes. Les autres alors, les petites familles trop prudentes n'auront-elles pas honte? Ne voudront-elles pas dominer leur égoïsme et croître avec acharnement? Qui ne rougirait, à cette époque incomparable, où tant de braves ont répondu à l'appel de la mort, de se montrer lâche ou seulement timoré devant les ordres de la vie? Le plateau de nos décès est si lourd que, pour le relever, il faut un double poids sur celui des naissances. Que d'enfants à venir au monde, afin de garder dans les années futures tout ce qui aura été si chèrement acquis, ces biens terribles de la guerre et les adorables bénéfices de la paix! Déjà, paraît-il, de bons indices nous permettent d'espérer. Les enfants de cette génération de 1915,

pour lesquels se battent les pères, afin qu'ils soient préservés des fléaux d'aujourd'hui, sont particulièrement vigoureux et beaux. Il semble qu'après d'aussi larges vendanges, la vigne française refleurisse avec plus d'entrain.

Loin de voir dans cette direction l'avenir sous de mauvaises couleurs, nous croyons donc que la victoire favorisera la natalité. Il nous paraît logique et moral de penser que grâce à la confiance revenue au fond des cœurs, l'esprit de création, de prolongement, et l'orgueil impulsif de la race produiront beaucoup de fruits. Les longs projets prendront leur vol sous un ciel pur. Naître sera quelque chose de nécessaire et de plus important. On aura été tellement attristé par les tombes qu'on n'aura plus peur des berceaux. L'enfant ne sera plus subi par les déserteurs de la paternité, mais voulu et reçu avec joie ainsi qu'une revanche. Et il n'y en aura jamais assez partout, dans toutes nos provinces, dans tous les foyers de notre sol agrandi, si nous voulons que la France, offrant à l'image de chacune de ses cellules plus fécondes le spectacle de la concorde et de la puissance, devienne, elle aussi, au premier rang des nations, une belle et nombreuse famille.

LE PRINTEMPS DE CETTE ANNÉE

27 mars 1915.

C'est la caractéristique du printemps, la plus vive et la plus excitante des saisons, d'éveiller, bien avant sa venue, un étrange et long désir, une impatience presque sensuelle. Il est toujours attendu dans un fiévreux transport. Mais je crois bien que jamais, de mémoire d'homme, il n'aura été appelé avec plus d'ardeur que cette année. L'hiver commençait à peine que l'on y pensait, et que l'on en parlait comme d'une époque admirable, lointaine encore, mais décisive. — Le printemps... Au printemps... Ce sera pour le printemps... Ces simples mots, maintes fois prononcés avec un ferme accent, prenaient déjà une signification profonde. Ils semblaient assigner un rendez-vous, faire partie d'un plan, indiquer un point de direction. Ils se préparaient à être une date. Au fur et à

mesure que nous traversions, endurcis grâce à elles, les épreuves de l'hiver, nous sentions en effet se préciser et prendre corps toutes les belles idées, qu'avait fait germer en nous, dans les cloaques de la bataille souterraine, ce printemps en marche. On eût dit que, de son côté, il nous guettait avec la même intelligence, et qu'il se hâtait de venir à notre rencontre pour que nous fussions plus vite réunis. Et voici qu'à présent, bon auxiliaire de nos projets, et renfort fidèle de la nature, il est arrivé.

Il a sa physionomie habituelle.

Comme à l'ordinaire, à la même échéance, avec les signes que nous lui connaissons, il revient tout pareil à ce que nous l'avons vu si souvent. Cependant il nous étonne et nous ravit plus que jamais il ne l'a fait, parce que nous savons qu'il est cette année un messager spécial apportant mieux que de la romance et d'aimables délices.

Qu'offre-t-il donc ?

Du nouveau, et précisément celui dont nous avons besoin. Il renferme tous les magnifiques souhaits que nous avons formés et sous la poussée desquels il éclate. Dans une signification différente et plus haute, il annonce la fin

de la guerre de trous et de boyaux, la marche à grands pas à travers l'étendue des plaines, le retour du soleil qui va chauffer le visage et le cœur. Il débouche avec ce prestige d'être l'avant-garde étincelante d'un immortel été, sans que cela lui retire rien, lui fasse perdre un seul de ses charmants et coutumiers attraits. Il les garde tous, mais ennoblis et transfigurés.

Moins que d'autres, croyez-le, les soldats ne sont pas insensibles aux séductions de ce moment divin. Comme auparavant ils les goûtent avec volupté ; mais, par une grâce surnaturelle, c'est d'une façon toute neuve, à ce jour, que le charme opère en eux. Vous n'avez pas cru un instant qu'à ces premiers effluves et à ces parfums de la vie qui renaît, ils allaient s'amollir. Vous les connaissez trop bien. Le printemps, au contraire, les ranime et leur donne une secousse. Pour eux, comme pour toute la création, il est le signal d'un redoublement de vigueur, et ce n'est peut-être pas sans raison qu'il commence en mars, dans le mois qui porte le nom du dieu de la guerre. Aussi prend-il en 1915, avec plus de relief, son sens héroïque auquel nos armées ne se trompent pas.

Parmi les millions d'hommes qui travaillent « aux champs », il n'en est pas un seul à s'illusionner sur ce que lui réserve et lui demande soudain la riante saison célébrée par les poètes de l'amour. Chacun est au courant. Il s'agit cette fois de toute autre chose que de fleurettes et d'émotions sentimentales. Si le soleil dépense son or, et si la lumière éblouit, si l'air est transparent, la brise embaumée, si la douceur et l'ivresse de vivre ruissellent partout, si l'on est à une de ces minutes où il paraît inadmissible que l'homme meure, c'est uniquement pour que le soldat ragaillardi lutte avec plus de joie. Jusqu'à nouvel ordre, il n'y a que la bataille qui compte et qui vaille la peine. Clartés des aubes, longueur accrue des jours, marche transformée du temps, prodiges du germe et de l'éclosion, rêves de l'esprit, gonflements du cœur, tout doit concourir à l'œuvre de violence rédemptrice et s'y subordonner. Et il est vraiment juste qu'il en soit ainsi, qu'après les noires et monotones fatigues de novembre à maintenant, on obtienne la permission d'élargir un peu le programme. La pièce continue, mais on va changer le décor et l'éclairage. A chaque travail, l'accompagnement, le luminaire, et les conditions qu'il ré-

clame. Quand, sous la neige, on faisait métier de mineur, il n'était pas indispensable que le ciel eût le bleu de la turquoise et que la brise fût légère. Mais dès lors qu'un nouveau genre d'énergie et qu'un surcroît de sacrifices sont exigés de nos enfants, n'est-il pas heureux et comme providentiel que le printemps les aide et leur facilite la tâche?

Ayant compris l'ensemble de leurs désirs, et la soif de beautés visibles qui les altère même en pratiquant la splendeur morale, il s'apprête donc avec un regain de tendresse à les étourdir et à les gâter. Plus abondamment que jamais, il leur donnera ses trésors, le sucre et le miel de ses parfums, toutes ses flatteries délicieuses. Il prépare le terrain. Il déroule ses gazons afin qu'élastiques au pied ils soient agréables à la vue, et il les rend moelleux pour que le coureur qui tombe se fasse moins de mal. C'est à son ordre que dans les buissons battus par la patrouille, les plumets de lilas caresseront la joue du fantassin. Il modifiera la disposition des feuilles sur la branche afin qu'elle ait au-dessus des képis un balancement de palme, et les fleurs du pommier haché par la mitraille viendront poudrer les régiments de leur frimas

suave. L'arbre ne sera plus un tronc farouche et sans parure, il fournira l'ombre et l'abri de ses rameaux. L'herbe recouvrira les talus, et surtout les tombes éparses des morts glorieux dont elle fera de petits tapis, — des tapis de prière... Même épouvantés, les oiseaux tâcheront, entre deux attaques, de construire leur nid. La sonnerie du coq sera plus matinale, et l'escadrille des hirondelles mettra en fuite la horde des corbeaux. Alors tous les troupiers, redressés dans leurs vieilles capotes, « ainsi qu'en des habits de Pâques », auront conscience d'aller au feu plus gaiement en avril, et d'être les gardes françaises de Royal-Printemps. Et si l'un d'eux, frappé d'un coup mortel, culbute au revers du fossé, le visage contre le sol, peut-être une touffe d'humbles fleurs, écrasée par sa lèvre, arrosée de son sang, se trouvera-t-elle là juste à point pour engourdir et parfumer son agonie.

D'une façon générale, le soldat à présent comprendra mieux d'ailleurs la maternité de la terre... Les dangers qu'elle court encore et ceux qu'il a déjà bravés pour elle lui ont appris à l'aimer comme il fallait, lui ont expliqué et précisé le sentiment honorable qu'il se conten-

tait jusqu'ici de professer à son égard. Bénéfice des âpres jours durant lesquels on s'est accroché à ses flancs afin de la défendre ! Il se produit ce bienfaisant résultat qu'à force d'avoir vécu d'interminables semaines plaqué contre cette terre ingrate et dure, de l'avoir écorchée, creusée, de s'être mêlé aux éléments qui la composent au point d'en devenir soi-même un morceau, une motte, et d'y être descendu et rentré, poussière vivante, de l'avoir respirée et fréquentée dans une cohabitation étroite et furibonde... il est impossible de ne pas recevoir la récompense de ses secrets, de ses incroyables spectacles, de ses rassurantes beautés. Elle se révèle aux armées sous un autre aspect. Le nouveau labour qui la déchire la rend plus chère et plus féconde que l'ancien. Le sol de la paix se complète et s'enrichit par les blessures de la guerre, et la tranchée paraît, dans sa sublime horreur, l'apothéose du sillon. Ces vérités natales, ces symboles éternels, le printemps de 1915 les traduit et les développe tout le long de nos lignes, et c'est à leur mystérieuse instigation que les jeunes vétérans s'apprêtent à bondir hors des canaux et des entonnoirs pour prendre du champ sous l'azur. La saison nou-

velle ne les libère pas, mais les enrôle dans une mâle allégresse, et la Gloire qui se drapait dans une toge un peu rigide a mis une robe verte aux plis engageants, à la traîne féminine. L'eau sera moins froide et la soupe plus chaude. Il va être poétique enfin de coucher à la belle étoile. Au souple ruban des routes les chansons recommenceront à se dérouler et les grands cous nus surgiront des cache-nez de laine. Il souffle un vent de galop qui démêle les crinières... Le petit cheval gris déjà renifle au Rhin en tortillant sa bouche pour y boire. — « Je t'y mène », lui dit le hussard qui mâchonne une pâquerette.

Le printemps est aussi l'ami de la convalescence. Il va réjouir les blessés qui guériront plus vite, extasiés près de la fenêtre ouverte sur le jardin ; et il ramènera le sourire d'Afrique aux larges dents de nacre du Sénégalais. Enfin nos prisonniers puiseront au sein de son atmosphère exquise une résignation plus sereine, et le myosotis d'Allemagne leur chuchotera en français « qu'on ne les oublie pas ».

Car, à l'arrière également, nous accueillons le printemps des villes avec un respect et un amour presque religieux. Nous sommes bien

au-dessus de ses vapeurs, de son trouble frivole ; il nous émeut et nous bouleverse aujourd'hui pour des raisons que nous sentons être sacrées. Tout, jusqu'aux plus modestes détails, vient nous frapper le cœur. Que nous entendions, aux faubourgs, le serin qui s'égosille dans la mansarde où se penche sur sa couture la femme du mobilisé,... qu'un piano timide et ne se jugeant plus désormais sacrilège redise sa sonate aux doigts d'une fillette, ou que les enfants nés d'hier, ceux de la génération de la Marne, essayent leur gazouillement... toujours, partout, c'est le même souvenir et la même espérance qui nous traversent. Les fleurs ne repoussent que pour la fête de la victoire. Le buis a l'odeur du laurier. La Semaine Sainte, deux fois mémorable cette année pour la France, lui signifie sa Résurrection.

LES PROCHAINS VOYAGES

3 avril 1915.

En attendant celles de cet été, les grandes, voici venir avec Pâques les premières vacances de la nouvelle année, les petites.

Le nombre de ceux qui pourront se les offrir est certainement restreint. Les communications, moins faciles, sont limitées, et puis on n'a pas beaucoup le cœur aux parties de plaisir. Et cependant, pour quelque raison que ce soit, de simple distraction, de santé, ou d'affaires, il y aura tout de même, quoique réduit, un mouvement de vacances en 1915, tant est vif et dominateur le désir qui pousse, aux rayons du soleil d'avril, les hommes à se déplacer. Durant quelques jours ou quelques heures il faut changer d'air et aller à la campagne pour saluer le printemps « chez lui », car il ne semble qu'en visite dans les villes. Tout en ayant sans doute sur

les êtres une prise qui leur manque sur l'immuable nature, les événements, dans la soudaineté de leur cours, même tragique, ne les transforment pas d'une façon radicale, et les fléaux, les dangers, les devoirs sont plus capables de modifier l'esprit et de hausser le cœur, que de toucher aux habitudes. Beaucoup de gens ne sauraient renoncer à celle des vacances de Pâques, où ils trouvent une satisfaction physique inoffensive et presque nécessaire. Il n'y a nullement lieu qu'on les en blâme. Il suffira, pour rendre la chose tout à fait acceptable, de décider que la guerre, si elle ne défend pas ce coutumier loisir, prétend du moins l'inspirer et le diriger.

Pour aller au bout de mon souhait, la perfection serait que le voyage de Pâques d'abord et celui de l'été... si on l'accomplit... fussent exclusivement motivés par une pensée patriotique et filiale vis-à-vis de notre sol dont il ne nous est plus, jusqu'à nouvel ordre, permis de nous absenter. Nous devons rester ses prisonniers heureux et fidèles. Il a besoin plus que jamais de notre présence et de notre ombre sur ses routes. Lents ou rapides, quel que soit le but qui les attire, ce sont nos pas qu'il préfère

et dont il est jaloux de garder la trace. Si nous voulons le récompenser, ne foulons que lui. Où irions-nous en ce moment ? La France est le meilleur endroit ; et dans la France nous choisirons, pour les adopter avec une tendresse continue, les régions martyrisées, ou simplement meurtries. Si nous ne pouvons pas encore y accéder, nous nous avancerons jusqu'au point extrême où l'on aura licence d'approcher, afin de nous sentir le plus près des blessures que nous aurons la douleur d'être impuissants à guérir, et nous croirons que malgré toutes les tranchées, un peu de notre cœur franchit les lignes et se fait, de l'autre côté, reconnaître à nos frères captifs.

Une fois dans ces zones, chaudes encore des furieuses luttes d'hier, avec quel attentif respect nous les explorerons ! Il ne s'agira pas là d'une promenade pareille à celles d'autrefois. Nous serons en plein air dans un temple immense et comme illimité, où finit à peine de se célébrer, ainsi qu'une magnifique et sanglante messe, le sacrifice de la guerre. Tout aura contribué à la cérémonie : la grande route et le petit chemin, la crête et le vallon, la ferme et le château, la porte et la fenêtre, la tour et le clocher. Pas un

pouce de terre, pas un pan de mur, une cheminée, un toit, pas un arbre, pas un buisson, un pilier sans histoire, un vif caillou, qui n'aient, plus ou moins, participé à la bataille comme accessoire, témoin, décor, ou personnage muet, qui n'en aient subi les péripéties de coups et d'injures et qui n'en gardent longtemps après, même çà et là miraculeusement intacts, une épouvantable solennité. Le ciel et l'eau, ces miroirs fragiles et indifférents d'une heure, d'une minute, n'ont pu s'empêcher de conserver exprès en eux-mêmes des reflets du terrible orage afin de nous les présenter. Partout, et d'une pointe à l'autre de leur étendue frémissante, ces pays à vif nous attendent, nous désirent. Depuis qu'ils ne sont plus défoncés par nos soldats auxquels ils étaient si heureux de prêter l'abri de leurs flancs entr'ouverts, ils réclament notre amour ; et même notre curiosité leur fera du bien.

*
* *

N'en déplaise aux autres contrées du territoire que leur situation géographique n'a cessé depuis longtemps de favoriser, nous les négligerons un peu pour nous porter vers celles qui ont le

cruel avantage de jalonner le chemin de l'invasion. Nous serions des ingrats de ne pas courir tout de suite prendre de leurs nouvelles et nous assurer *de visu* de l'état où les a réduites leur opiniâtre résistance. Elles montrent toutes les blessures qu'elles nous ont évitées. Nous n'avons qu'à les regarder pour comprendre ce que nous serions, si elles n'avaient pas été là, sur le passage fatal, résolues à recevoir les outrages qui nous étaient destinés. C'est pour nous qu'elles ont souffert et souffriront encore par la suite avant que leurs plaies ne se cicatrisent. Il est donc juste que notre fraternité, nos secours, notre or, en un mot tous nos soins, affluent à leur détresse.

Elle est inimaginable.

Malgré ce qui nous en a été dit, nous ne pourrons nous en faire une idée qu'après l'avoir contemplée et touchée. Physiquement, les civils sont tenus trop à l'écart dans cette guerre. Je n'ignore pas que c'est une nécessité, à laquelle ils sont contraints, malgré eux, par de sages mesures. Mais à force de vivre ici presque aussi facilement qu'à l'ordinaire (je ne parle bien entendu que des gens aisés), ils finissent par oublier qu'à une distance qui n'est pas très

grande, les morts jonchent la plaine, et que les villages s'écroulent ; ou du moins, s'ils y pensent, ils s'y accoutument avec un calme qui confine à l'égoïsme. Certes l'autorité a raison de s'opposer à ce que nous voyions couler le sang puisque nous n'avons pas l'honneur d'être admis à répandre le nôtre, mais empressons-nous d'aller rechercher, au moins après la bataille, les traces qu'a laissées partout ce sang libérateur. Même pâli et desséché, il nous rafraîchira la mémoire, il nous fera venir aux yeux les larmes qu'il mérite et que nous n'avions pas versées.

Dès que nous aurons quelques moments de liberté, nous les consacrerons donc à ces pays recommandés par le ravage. Où a passé le cyclone, nous passerons à notre tour. Nous irons questionner les courageux survivants des dangers que nous n'avons pas courus. De leur bouche, nous apprendrons des récits grandioses que nous transmettrons, afin que la chaîne de vengeance et de vérité se prolonge de génération en génération, sans être jamais rompue. Chacun dans sa sphère et selon ses moyens, il faut que ceux qui ne se sont point battus se créent des poignants souvenirs de l'épopée dont ils ne fu-

rent pas les acteurs. Ces souvenirs cruels, mais toniques et sains, leur seront fournis par le tableau des villes renversées. Les inévitables ruines qu'avec lenteur, au long des âges, le temps a causées, inspirent la mélancolie, et le sortilège de leur beauté nous désarme. Au contraire, au milieu des ruines hideuses, faites par l'ennemi, l'âme toujours se relève, et le moral se reconstruit ; c'est la revanche de l'incendie et la leçon des cendres. La bonne haine se rallume à ces foyers éteints. Aucun ne sera négligé.

Cela, évidemment, ne pourra pas s'accomplir en un jour. Pendant plusieurs années, nos vacances tout entières seront absorbées par cette pacifique et différente *occupation.* Vous imaginez-vous ce qu'il nous faudra de semaines et de mois, si nous prétendons ne rien laisser, pour visiter tous les départements victimes de la barbarie allemande, sans compter, près de nous, la douloureuse et chère Belgique ? Peu importe, On y mettra le temps. Et l'on procédera sans hâte, avec ordre et méthode, comme *eux* hier, quand *ils* détruisaient à tête reposée.

Nous voudrons en effet tout connaître, et à fond, aussi bien les grandes villes à cathédrale

mutilée que les bourgades anéanties en deux coups de canon. Nous n'aurons pas de partialité dans notre itinéraire. Ce n'est pas l'importance du lieu qui décidera de la longueur de la station. Tous les endroits d'ailleurs qui ont reçu le divin baptême du feu, si infimes et ignorés qu'ils fussent hier, sont devenus aussitôt célèbres et rayonnants de gloire. Le nom du moindre hameau resplendit comme s'il était celui d'une capitale. Les communiqués de chaque jour, qui nous entretenaient de nos armées, ne se sont pas bornés à ne renseigner que nous. Ils avaient une portée et un vol qui les a lancés aux quatre coins du monde. A cette heure la Bassée, Vauquois, Notre-Dame-de-Lorette... sont connus au delà des mers les plus lointaines. On sait en Chine ce que c'est que les Hurlus, et Berry-au-Bac est réputé dans les deux Amériques.

De toutes parts, après la guerre, les étrangers se mettront en mouvement pour venir visiter ces lieux immortels. Nous aurons à cœur de les honorer avant eux. Qu'il sera passionnant alors, sur les routes à peine réparées où nous pourrons suivre encore la marche de nos soldats, de refaire leurs étapes, de remuer avec les

roues heureuses de nos limousines, un peu de la même poussière que soulevaient les camions, les convois d'artillerie, et les autos blindés! Quand il nous arrivera plus tard, aux bois Leprêtre et de la Gruerie, d'être seuls, dans le silence revenu, là où naguère retentissaient de si horribles bruits, et que nous nous arrêterons pour entendre craquer la feuille et chanter l'oiseau... ah! quel contraste, et quel émoi! Que de pensées nous assailleront le soir en voyant surgir le ciel à travers les branches raccourcies des derniers arbres encore debout! Méditation déchirante et féconde où nous épuiserons toutes les ressources du souvenir,... qui, en s'évadant de la réalité, passera du rêve à l'examen de conscience, et à la fin de laquelle nous toucherons vraiment le fond sensible de notre âme. De ces sublimes promenades, nous sortirons toujours brisés par les fatigues de nos défenseurs, éblouis de leur gloire, mais aussi toujours améliorés pour avoir subi la bienfaisante contagion des anciens champs de bataille.

*
* *

Ces nouveaux et beaux voyages, remplaçant la banale série de ceux d'autrefois, seront

menés avec une gravité recueillie qui, bien entendu, n'aura rien de funèbre, mais ne se laissera pourtant pas non plus profaner par un excès d'allégresse. Il faudra bien se dire avant de déjeuner sur l'herbe, n'importe où, qu'on va peut-être s'asseoir sur des tombes. La pensée de la souffrance et de la mort ne sera jamais bien loin, elle circulera parmi nous avec douceur en conduisant de chers fantômes... Pour nous mettre mieux dans la note, nous nous efforcerons d'ailleurs, chaque fois qu'il sera possible, de faire ces excursions « avec les enfants ». Ce sont eux qui régleront la tenue, dicteront le programme, et seule leur pure et innocente gaieté, qui a ses droits, déterminera jusqu'où peut aller, sans irrévérence, la nôtre. Je ne vois vraiment qu'eux — ou des soldats — capables de servir de guides.

Du premier coup ils nous conduiront aux bons endroits, à la lisière où l'on s'est tant battu !... au mur où l'on a tant fusillé,... aux ruines déjà ensemencées par le vent, à l'église où l'on prie bien mieux depuis qu'elle est à ciel ouvert. Un curé, revenu de loin, qui n'aura fait en reprenant la soutane que changer de capote, surgira des débris pour raconter... à moins que

ce ne soit plus le même, parce que l'ancien se sera prosterné pour toujours, en officiant, à l'autre autel, celui de la Patrie. Plus d'une mère en deuil suivra le cortège, comme absente, et passera, sans les remarquer, sous les nouvelles enseignes des auberges rebâties : *A notre Joffre! Au grand-duc Nicolas! Aux bords du Rhin*,... tandis que des soldats, des amputés, tout vibrants d'avoir reconnu, de longs mois après, la place exacte où ils ont été fauchés, où on les a relevés, s'écrieront : « Dire que c'était là ! que j'ai vu tout ça ! Quelle guerre ! » Ils seront fiers d'eux, de la France. Leur sentiment nous gagnera.

Nous recevrons tous ensemble, à cet instant, sur le front, et sur la poitrine, à l'endroit des médailles, le baiser chaud, vaste et profond de la Victoire.

Faisons au plus tôt ces voyages...

LA MATURITÉ DE LA GUERRE

10 avril 1915.

Quand il vous arrive de revoir, au passage, après plusieurs mois, un des vôtres, un soldat, revenu de la ligne de feu, vous ne pouvez vous empêcher d'être frappé du changement qui s'est opéré en lui. Ce n'est plus le même. Sans doute, au bout de quelques minutes, vous le retrouvez, dans l'ensemble, tel que vous l'avez connu jusqu'ici, mais cependant, à chaque seconde, différent de l'homme d'autrefois. Quelle est donc cette étrange métamorphose qui se constate, s'éprouve, et se sent plus peut-être qu'elle ne se manifeste vraiment par des signes d'une évidence matérielle? Dès qu'on la cherche elle se dérobe, et, aussitôt qu'on l'oublie, elle réapparaît. Il est difficile de la nier. Votre surprise est grande. Non que vous ne vous

attendiez à un changement de la personne, mais pas à celui-là. Il est inexprimable et comme mystérieux. Vous essayez de l'analyser, vous le serrez avec rigueur. Réside-t-il dans l'altération des traits, dans l'amaigrissement du corps? A-t-il pour cause une autre allure, un nouvel aspect extérieur? Oui certes; mais ce n'est pourtant pas tel ou tel de ces indices qui suffit à le constituer. Bientôt vous déchiffrez l'attachante énigme dont le mot, qui ne demandait qu'à se livrer, se révèle tout à coup. Cet air nouveau, discrète et mystique parure du troupier de 1915, s'appelle *la gravité*.

Tous les hommes de nos armées, sans nulle exception, sont graves, manière qui n'a rien de commun avec la tristesse, car le sérieux des soldats ne leur défend pas d'être gais. Mais leur gaieté elle-même s'est aussi tempérée, elle a perdu volontairement ses éclats un peu juvéniles du début pour s'espacer, se régler et ne jaillir qu'au moment précis où elle est indispensable et où rien d'autre ne peut la remplacer. Le rire de guerre n'a pas perdu ses droits, mais, à l'exercice, il est devenu plus perspicace, et, au lieu de se gaspiller, à présent il se ménage. Par le prestige de cette gravité dont il est tout

empreint des pieds à la tête, notre combattant réalise sa perfection totale et définitive. Il trouve en elle son résultat, sa récompense, et le plus beau des avancements qui se produit à son heure naturelle, car on ne pouvait pas l'obtenir à peine engagé ; il fallait qu'on le méritât. C'est fait. Voici l'homme des tranchées avec sa physionomie complète et magnifique.

Traversé par des rayons venus en même temps du dehors et de l'âme, le visage est un pur miroir qui réfléchit deux ciels; tour à tour il s'éclaire et s'assombrit comme eux, avec la même rapidité de franchise. Démuni de toutes ses pensées, pour n'en mieux garder qu'une, le front s'offre, barré d'audace et de patiente résolution. Quant aux yeux, ils résument un poème de force inébranlable et de calme énergie. Une vie plus puissante les embrase soudain, au sommet de l'être retourné jusque dans ses profondeurs et dont ils sont la flamme obstinément entretenue. Ils montrent une souveraine sagesse. On se rend compte que tout ce que peuvent savoir ici-bas des yeux, ils l'ont appris, et que dans le domaine de l'horreur, rien d'inhumain ne leur est étranger. Quand on plonge en eux pour y lire on voit écrite tout

au long l'odyssée de l'expérience. Ils méditent davantage et portent plus loin ; ils ne se souviennent plus d'avoir pleuré, et bien souvent ils oublient de dormir. Une grande et paisible fixité leur reste d'avoir jour et nuit contemplé en face la mort qui n'a pas osé les fermer.

Et la voix a pris de même un autre son, plus bas et plus sévère. La parole, lente et sûre, sans inutile précipitation, apprécie l'importance des choses qu'elle est tenue de formuler ; elle les pèse, les détache, elle prétend qu'on les retienne ; elle paraît, mot par mot, les dicter à l'historien, car le soldat n'improvise pas, et tout ce qui sort de sa bouche a reçu dans le feu le baptême de la vérité.

Après le regard et l'accent, — le geste, l'attitude, tout le reste a changé aussi dans les façons de ce nouvel homme, détendu et armé par la robuste philosophie de la guerre. Méditatif et plein d'espoir, commandé par une idée supérieure, il n'est plus seul avec tout ce qui l'encombrait, il a cette figure des religieux, des savants, des grands absorbés par un sujet éternel. Il donne l'impression d'avoir subi tout à coup le choc inattendu d'événements terribles, de formidables révélations qui pouvaient

le tuer et dont cependant, par grâce d'En-Haut, il a réchappé, plus confiant et plus fort. On s'étonne que ses cheveux n'aient pas plus souvent blanchi. Il dégage enfin cette affirmative impression que rien ne peut désormais l'étonner ni l'effrayer ; il est d'avance au-dessus de tout. Et, non seulement les dangers, la douleur ne sauraient maintenant l'émouvoir, mais l'avenir lui-même, les surprises de l'inconnu, ne sont plus de taille à le troubler. Modèle accompli de résistance et de hardiesse, exemple de bravoure militaire et de tous les courages, type de l'honneur et du devoir, parvenu et haussé au dernier point de lui-même, le guerrier français, harmonieux et réglé, se montre donc à nous dans l'auréole acquise de cette maturité qui couronne sa perfection. L'universel respect que nous avons pour lui s'en trouve consacré.

*
* *

Tel est le premier changement notable de la guerre. Tandis que beaucoup de moralistes se tourmentent de savoir et de déterminer quelles seront les transformations sociales de demain après l'immense événement, la plupart ne son-

gent pas qu'avant les choses ce sont les hommes qui commencent par donner le signal, et que, dans l'homme, sans attendre la fin de la lutte régénératrice, l'aspect extérieur s'est déjà modifié.

Comprendrons-nous que ce renouvellement physique n'a de valeur et de signification qu'autant qu'il est la marque immédiate du plus pur moral auquel il correspond, et qu'il annonce par la splendeur du visage, la sérénité de la voix, et la prophétie du regard ? Notre frère des tranchées, tout en étant notre cadet, a pris sous l'uniforme l'autorité d'un aîné. Il nous déclare par sa tenue générale qu'il est prêt, au lendemain des batailles, pour les campagnes futures. Mieux que de redevenir ce qu'il était autrefois, il restera ce qu'il est aujourd'hui. Personne ne pourra s'y tromper. Du premier coup on reconnaîtra ceux qui auront fait la guerre et porté les armes. Sans qu'ils aient besoin de le dire on s'en apercevra, car ils seront malgré eux trahis par leur noblesse indélébile. Grâce à la désignation du passé ils deviendront d'innombrables vedettes, ils continueront par habitude à se distinguer, à s'exposer, à être les agents de liaison, les hommes

de bonne volonté, les serviteurs actifs de la patrie.

Dès à présent notre travail le plus simple et le plus pressé consiste à nous mettre en état, quand reviendront ici les pèlerins de la victoire, de ne pas trop démériter d'eux. Ne serait-il pas nécessaire, de profiter d'abord de leur glorieuse absence, pour nous modifier un peu tout de suite, afin qu'à leur retour ils fussent aussi frappés du changement qu'ils trouveront en nous? Imitons-les. Ou du moins tâchons, dans nos lignes. Que leur maturité enfante et crée la nôtre. Ne laissons pas se dissiper ces leçons d'héroïsme ininterrompu et subissons, en la provoquant, la répercussion du sacrifice. Cette tempête inévitable nous aura été utile si elle nous a instruits, si elle a opéré, comme celle d'un organe affaibli ou faussé, notre rééducation. Souvenons-nous d'avoir été à la rude et savante école, à l'école de guerre. Qui oserait dire que nous n'en avions pas besoin pour apprendre les grandes lois de la paix qu'elle a seule mission d'inculquer? Réfléchissons. Au moment où nos horizons vont s'élargir, descendons en nous-mêmes, dans les petits souterrains de la veille où nous retenait une

égoïste prudence, et comparons à nos anciennes préoccupations, à nos anciens désirs, à nos anciennes et médiocres convoitises, tout ce qui depuis huit mois fait la torture et la soif de nos âmes amplifiées. Quelle que puisse être, lourde ou légère, la somme des tribulations, des souffrances, nous sommes bien forcés d'avouer, quand même, que nous valons mieux en cette heure douloureuse et capitale qu'aux minutes de plaisir et d'étourdissement, et que le geste des épées nous a dégagés. Il nous indique, de loin, mais avec netteté, le vrai point de direction. Nous sommes à présent sur la voie, nous en avons la certitude. C'est dans ce sens, et pas ailleurs, qu'il faut marcher pour arriver où nous voulons.

Qu'on ne s'imagine pas en effet que la maturité précieuse des soldats leur soit réservée. Elle n'est interdite à personne. Ayant la volonté de l'obtenir, nous pouvons, quoique par des moyens différents, y prétendre avec succès. Nous ne l'atteindrions peut-être pas tout seuls,... heureusement nous sentons là nos vaillants amis, empressés à nous servir. Par la logique du dévouement, tout bien dans cette guerre ne doit-il pas venir d'eux? Rien ne s'établit sur

place et à distance, dans le présent et en vue de l'avenir, que par eux. Ils sont les artisans et les dispensateurs de générosités qu'ils ne soupçonnent pas. Ce qu'ils gagnent nous enrichit et ce qu'ils perdent nous est aussi accordé, nous revient, par droit de succession fraternelle. Vivants ils nous prêtent leurs vertus et morts ils nous les lèguent. Nous sommes donc obligés d'accepter l'héritage et d'en faire l'emploi prescrit. Si nous éprouvons tout à coup que nous sommes mûris par une pensée plus profonde et plus haute, et qu'un feu plus pur réchauffe nos veines, c'est que l'âme et le sang de ceux qui tombent à toute heure refluent en nous et nous débordent. Chaque jour, du front à l'arrière, s'accomplit le miracle de cette transfusion.

LES YEUX PERDUS

17 avril 1915.

Entre tous les mutilés, le soldat aveugle est le grand martyr de la guerre.

Mais, en même temps que son exceptionnelle infortune le frappe plus fort et le désigne à la prédilection de la pitié, elle le met en évidence et le surélève. Il apparaît comme la victime, complète et poignante, d'une sorte de destin tragique, et ce privilège redoutable fait de lui un dignitaire de la souffrance, un héros du sacrifice. Il évoque l'antiquité, des sommets de laquelle, la tête haute et les bras en avant, il a l'air de descendre. L'étendue de son malheur le rend majestueux, presque sacerdotal. On peut l'honorer sans injustice et lui réserver une admiration plus compatissante qu'aux autres disgraciés de la bataille, car il perd non

seulement ses yeux, qui sont tout, mais par là même il n'a plus qu'un demi et imparfait usage de ses bras, de ses jambes, privés de surveillance et condamnés à l'insécurité. Il est un prisonnier qui n'a même pas l'espoir de l'évasion.

Nous serions inconsolables d'accroître son supplice en essayant de l'exprimer, mais convient-il, à ces heures épiques, où le courage et le renoncement dominent toutes les épreuves, de glisser sur le sort de l'aveugle et d'en taire ou d'en esquiver la cruauté sous prétexte qu'elle est trop douloureuse ?

Nous hésitons à le croire.

Lui-même, ce soldat, dont nous ne soupçonnons pas la splendeur de vaillance homérique, serait peut-être le premier à prétendre connaître *la vérité* que nous redoutons pour lui. C'est la seule chose à présent qu'il puisse et veuille « regarder en face ». Ces lignes, en tous cas, ne sont pas tracées à son intention personnelle, mais à la nôtre. Si l'aveugle de la guerre en fournit le sujet, elles ne lui sont pas destinées. Leur but est précisément, par un aperçu, nécessaire et rapide, de la tristesse et de l'angoisse où il se trouve à présent renfermé, de nous

jeter vers lui, de vaincre la gêne nerveuse et l'instinctif effroi que procure son incomparable misère. C'est pour apprendre à le plaindre — sans le lui dire — et à l'aime davantage, que nous nous efforçons de ne pas fuir la pénible impression qu'il nous cause. Nul ne soulagera un peu ses souffrances qu'après les avoir entièrement approfondies. Or, il saute à l'esprit de chacun, bouleversé à cette seule idée, que perdre la vue est la catastrophe par excellence. A ces mots, la sensibilité s'effare et se révolte, ainsi que devant un fait inadmissible et monstrueux. On comprend mal que pour l'homme — dont elle est le besoin et la condition — la lumière ne soit pas à l'abri de toute menace et de toute surprise, et que les yeux, par lesquels on jouit de ce bien suprême, n'aient pas obtenu du Créateur l'invulnérabilité. Mais le vif combattant de la veille que nous observons aujourd'hui sans défense, immobile, et la figure couverte d'un bandeau comme un parlementaire, nous offre une image autrement affreuse que celle de l'aveugle de la paix. Plus que personne, il méritait que la guerre, en le réduisant, lui laissât au moins ses dernières armes, lui permît de conserver cette précieuse et franche épée qu'est le regard. Pour nous

expliquer le sens d'une telle mesure, nous en arrivons à nous demander si les braves qui en sont l'objet ne se trouvent pas, au contraire, dans l'échelle des titres, marqués d'une mystérieuse faveur. L'immensité de leur détresse physique ne serait-elle pas la rançon d'un nouvel état de perfection morale? Peut-être ce que nous prenons pour une déchéance est-il une apogée? Raccrochés à cet espoir, nous ne trouverons pas invraisemblable que la cécité des soldats soit une sanctification.

Comment aurait-on l'égoïsme d'écarter les inévitables pensées qu'inspirent ces malheureux? Elles ont un droit sur nous. Je suis forcé de m'y livrer. Le soldat qui ne peut plus marcher seul et que l'on conduit me trouble, me désole. Il gâte ma vie. Je me fais du mal à me représenter sa souffrance, et je sais, tant elle est grande, que, même en y prenant part, je ne la diminue pas. Cependant, m'imaginer son supplice est encore une des meilleures façons de me rapprocher de lui, de faire que mon désir le rejoigne plus directement.

⁂

La première de ses tristesses, que je devine,

est de se sentir à moitié privé des joies de la victoire. Toutes, sans doute, ne l'abandonneront pas; il en connaîtra quelques-unes. Mais celles que devaient lui prodiguer les yeux, celles-là, si pleines, si étourdissantes, si gaies — plus attendues — d'une qualité si française... il faut qu'il y renonce. Les uniformes, les drapeaux, les bras levés, la folie peinte sur les traits, les soulèvements de la foule, ivre de tendresse et de gloire... il n'en recevra pas le choc et le baiser. Les fleurs qu'on lancera pourront distribuer leurs parfums à ses narines dilatées... il ne suivra pas dans l'air le vol des bouquets et la trajectoire des roses. Toutes les couleurs lui échapperont... la robe des chevaux et celle des femmes, les gestes de la troupe et du peuple, les remerciements du sabre et le salut des plumes blanches. La magnifique et délirante scène du Retour aux innombrables tableaux, aux cent actes divers, se déroulera pour le réformé du triomphe, même s'il y participe, dans une obscurité pathétique et retentissante, au fond de laquelle il essaiera de coordonner le chaos de sa tête et de son cœur. Cette épreuve sera la pire. S'il la traverse indemne, elle aura trempé à jamais son énergie et cuirassé sa rai-

son, car il eût accueilli de meilleure grâce son destin, s'il avait été sûr d'assister *comme tout le monde* à l'unique cérémonie, s'il lui avait été accordé de la bien graver, avant qu'il fùt noir, sur le tableau du souvenir, et de dépenser, en se consumant à cette occasion, la dernière flamme de son organe condamné à mort. Même cela, cette juste et simple récompense lui est refusée. Soit.

Mais en attendant ce dur sacrifice, combien d'autres déjà, qui vont l'y préparer, se dressent devant lui ! Je ne puis me résoudre à les énumérer. Lui-même est obligé de se détourner de leur ensemble et de ne les traiter qu'un par un. Et cependant, l'être abattu, qui semble annihilé, trouvera peu à peu dans des sources jaillies soudain ou ignorées jusqu'ici de lui-même, la force prodigieuse de se reprendre et de s'organiser. La grâce d'état est en vérité sans limites. Quand on y réfléchit bien, le miracle par lequel l'aveugle arrive à se refaire une autre existence qui prolonge et achève l'ancienne, est plus étonnant encore et plus significatif que celui qui se bornerait tout simplement à lui rendre la vue. Cette force indispensable qui nous stupéfie, nous qui som-

mes toujours « du côté de la lumière », l'homme *éteint*, si faible et si humble qu'il soit, la possède généralement. On peut donc affirmer qu'elle ne manquera pas au soldat pour qui le courage est une vertu fondamentale, un exercice habituel. Songez toutefois aux degrés qu'il devra franchir, aux chemins de patience et de vertueuse douceur par lesquels il lui faut passer avant d'en arriver à ce point où le providentiel et mystérieux travail donne son résultat, où l'extraordinaire adaptation est un fait accompli !... Et puis, un moment viendra où, dans le temps n'ayant plus pour lui son caractère et sa durée d'autrefois, le retraité de l'ombre, le soldat aveugle aura accepté, se sera soumis, par esprit de discipline et pourra dire, en racontant ses campagnes : « Voilà ce que j'ai *vu* », sans que rien, même le mot navrant de voir, fasse tressaillir son impassible visage devenu pareil à ceux des dieux taillés dans le marbre et dont les prunelles n'ont jamais eu de regard.

Ah ! pour les conduire, sans heurts ni secousses, jusqu'à cette plaine de quiétude intérieure, jusqu'à ces oasis de grave sérénité, ayons tous les soins, les plus minutieux et

les plus délicats, employons à l'infini toutes les ressources de la tendresse et de la fraternité ! Allons chercher leur pensée, et frapper à la porte de leur maison sans fenêtres; soyons les clairvoyants des désirs qu'ils nous taisent. Le soldat de la guerre, aux yeux encloués, exige tout de nous parce qu'il ne demande rien. Lui qui se croit un éternel absent, qu'il nous sache là, toujours présents. Que son inertie nous remue. Agitons-nous, sans désordre, autour de son stationnement. N'attendons pas que sa main nous quémande pour la saisir ; que la nôtre la première l'aborde sans le surprendre. Appliquons-nous surtout à rassurer sa continuelle inquiétude afin qu'il ne se sente qu'à la merci des attentions et de la bonté. Mieux que d'autres, les femmes s'acquitteront de cette tâche entraînante et sacrée. Parmi elles, déjà, plus d'un Œdipe des tranchées a trouvé son Antigone, et plus d'un Tobie, son ange.

*
* *

Et nous voulons espérer — mieux que cela, nous croyons — qu'après avoir eu ici-bas les joies supérieures et enchanteresses de la musique, après avoir goûté l'amitié plus profonde

et plus dévouée des hommes, la tendresse plus soumise et plus intelligente du chien, les mystérieuses caresses de la brise, les délices plus suave des odeurs, les beaux et inconcevables poèmes de l'âme aperçue enfin, et le charme apaisant de la réflexion sublimée, calme et toute pure, que plus rien désormais ne trouble et n'égare, les soldats aux paupières inutiles, dans un autre séjour, seront dédommagés de façon magnifique.

Mineurs de la patrie, vous remonterez de vos puits. Le charbon de la foi qui brûlait dans vos caves rallumera tout à coup les deux lampes de votre front. Aveugles des armées, la mort en vous prenant vous ouvrira les yeux ! Car on vous doit — et vous l'aurez — tout un arriéré de lumière. Là où vous serez, vous ne marcherez plus, hésitants, vous courrez, rapides, ayant laissé les bâtons dont vous tâtiez la terre afin d'en trouver la sortie... Et, placés en première ligne, en tête des grands blessés, comme des éclaireurs, vous pourrez fixer le soleil. Trempées par le feu de la bataille et par les ténèbres du sacrifice, vos prunelles seront préparées à soutenir l'Éclat divin. Vous serez la garde d'honneur du Buisson ardent.

L'OPTIMISME

24 avril 1915.

Il y a des gens qui, aujourd'hui, ne veulent pas admettre l'optimisme. C'est leur bête noire. Ils foncent dessus dès qu'ils l'aperçoivent et le traitent durement.

Vous n'êtes pas sans connaître quelques-uns de ces « francs-tireurs du pire ». A peine, avec la réserve et la gravité que comporte une élémentaire sagesse, avez-vous exprimé devant eux des opinions qui relèvent de la confiance et de l'espoir, qu'aussitôt vous les voyez changer de visage, comme menacés et atteints jusque dans leur honneur. Ils ne vous laissent même pas le temps d'exposer vos raisons tonifiantes. Ils les repoussent d'avance et par principe. Les voilà déchaînés, à ce point que le véritable et unique ennemi, celui de la guerre, passe au second

plan et que vous avez la perception très nette de devenir le principal adversaire de la minute. On vous combat pour l'espérance que vous placez dans la bataille et dans les combattants. La tristesse sombre et sans remède, la constatation, froide ou indignée, des maux et des douleurs, la récrimination générale sont les seuls sentiments choyés par ces apôtres de l'amertume. Opposant à toute parole de réconfort et à toute pensée rassurante l'horreur étroite et systématique des faits, le chiffre des blessés, des disparus, et abusant des dommages d'une situation qu'ils vous reprochent comme si c'était vous qui l'aviez créée, ils fulminent sans désemparer.

Leur connaissance de tout ce qui peut troubler et déranger un homme impressionnable est profonde. Maîtres de l'irrésolution, doctrinaires du doute et de l'abattement, ils possèdent l'art de noyer, en les mouillant peu à peu avec adresse, les poudres de la volonté. Ce sont les sapeurs glacés du courage d'autrui. Prenant toujours les deux points extrêmes d'un événement ou les disparates d'une question, et les rapprochant à dessein pour mieux les différencier, ils s'appliquent à en tirer des brusques

effets de contraste à l'aide desquels ils se figurent avoir raison. « Est-il possible? Quand le sang coule à flots dans les deux tiers de l'Europe et jusqu'en Asie... vous trouvez que *tout va bien?...* — Cependant nous ne remportons que des succès. — Je vous l'accorde... Mais à quel prix ? » — Dans leur cerveau les idées mornes et rétrécies et dans leur bouche les mots dissolvants se liguent pour fournir à chaque minute la riposte fâcheuse. Vous leur parlez de gloire, ils vous montrent les ruines. Vous sonnez l'Angélus, ils font tinter le glas; et quand vous agitez les drapeaux ils déplient des linceuls.

*
* *

Que faire? Les persuadera-t-on jamais? Faut-il même l'essayer? Ils ne comprennent pas. Non par manque d'intelligence, car il n'est pas obligatoire d'être « un aigle » pour posséder la force et la fierté de cet oiseau supérieur, mais les pessimistes de la guerre ne comprennent pas parce que le désir, *la volonté du bien et du mieux quand même* leur manquent totalement. En vertu d'une optique morale depuis longtemps faussée, ils voient défectueux, et —

quoiqu'ils ne s'en rendent pas compte, j'en suis certain — la chose qui cloche, l'entreprise laborieuse ou qui du moins leur semble telle, exercent sur eux une espèce d'attraction maladive parce qu'elles correspondent à la tournure secrète d'un esprit méfiant et toujours désapprobatif.

La capacité de leur mauvaise foi est inouïe. Quand vous exprimez votre satisfaction grandissante, le calme inaltérable de votre cœur et l'orgueil des temps miraculeux que nous vivons, ils savent parfaitement que ces termes d'agrément, fournis par une large pensée d'ensemble, ont une valeur proportionnelle, une qualification de résultat et que leur sens courant est transfiguré par les faits extraordinaires auxquels nous sommes tenus de les appliquer. Peu importe. Ils feignent de croire que l'optimiste est une espèce de commis voyageur du patriotisme, qui boit du lait dès que le sang coule, et qui n'est jamais aussi à son aise et dans son élément qu'au milieu de catastrophes dont il a rêvé toute sa vie en les appelant de ses vœux. A qui de nous n'est-il pas arrivé, aussi bien le soir d'un petit échec que le matin d'un grand succès, d'être attaqué par le pessimiste avec un : « Eh

bien? vous êtes content? » Et ce *content*, dans les deux cas, était plein jusqu'aux bords de choses sous-entendues, mais d'une affreuse clarté. Cela voulait dire, à propos de l'accroc : — Eh bien? Hein? Ces fameuses victoires annoncées, promises...? et alors le mot *content* débordait d'une épouvantable ironie... Et à propos du brillant fait d'armes, le *content* signifiait à ne pas s'y tromper : « Oui, parbleu! je sais... pourvu que la tranchée soit prise et la cote enlevée, ça vous suffit. Vous jubilez. Tout le reste vous est égal!... Pas difficile! »

A quoi bon s'efforcer, devant un pareil parti pris, de recourir à la discussion? Le silence, le sourire grave et le coup droit du regard sont les seules réponses capables de toucher le but.

*
* *

Mais s'il est inutile de gaspiller, à ne pas convaincre ce personnage néfaste, un temps qu'il vous fait perdre exprès pour que vous ne l'employiez pas à une œuvre de propagande sereine, on doit pourtant le signaler comme un danger public. Il a beau être l'exception, cela ne l'empêche pas de nuire. Pendant que tout le monde sert, il faut le mettre hors d'état de des-

servir, et montrer à ceux qui pourraient se laisser gagner par ses coupables théories les pauvres raisons, toutes naturelles, qui expliquent son attitude et dictent ses paroles. Ces raisons ne sont pas de grand ordre.

Tout d'abord il y a un point très significatif, c'est que le pessimiste de la guerre ne se rencontre que parmi les *civils*. Ce type est inconnu dans l'armée. Il n'existe, chez elle, nulle part; et d'ailleurs il ne pourrait pas y pousser. S'il lui arrivait — hasard ou distraction — d'y naître en quelque coin,... à la première syllabe malsonnante il tomberait sous le coup du blâme et de la répression. En effet, le troupier qui tiendrait un seul des propos que se permet impunément du matin au soir un pékin grincheux, et quelquefois décoré, serait puni sans scrupules. Eh mais... n'êtes-vous pas saisi à cette idée que les mots, les mêmes, lâchés ici sur le trottoir par cet homme qui ne court aucun péril, mériteraient un châtiment si, au lieu de tomber de sa bouche, ils sortaient de celle d'un soldat, d'un familier du sacrifice? Moi cela me frappe avec beaucoup de force. Je m'imagine que ces paroles sont plus graves qu'elles n'en ont l'air, et j'en conclus que celui qui, surtout

sans risques et loin de la bataille, les prononce n'a pas lieu de s'en vanter... je me dis qu'il ne peut pas être bien honorable pour un civil de penser des choses jugées indignes d'un militaire et que l'interprétation, donnée sous l'uniforme à une certaine tournure d'esprit et à certains propos, est la bonne. Elle suffit à m'éclairer sur la façon dont il convient par ailleurs de les juger et de les accueillir. Du premier coup mon siège est fait.

Et si j'observe de plus près le mécontent de la guerre, je m'aperçois que c'est presque toujours un gavé de la paix, favorisé de la fortune ou de l'intrigue, un homme qui n'a jamais eu qu'à se louer de la destinée, qui s'est arrangé pour tout recevoir en donnant fort peu, et à qui la vie n'a cessé de sourire même s'il ne le lui a pas rendu. Son aigreur ne lui vient pas des épreuves qu'il a subies, mais de celles dont il a la crainte préventive. Il ne saurait donc être amical à ces immenses événements qui se passent sans lui, et au-dessus de lui, et d'instinct il leur est un critique plein d'âpreté.

Ajoutez, surtout chez les pessimistes de haut bord, chez les pontifes de l'abattement, la soif de jouer un rôle malgré tout, fût-ce à rebours

la manie de contredire et l'orgueil de professer, l'ambition enfin d'exercer une influence, quelle qu'elle soit, pourvu qu'on en ait une, et vous vous représenterez alors comment une quantité de gens honorables et de bons citoyens, en gros, mais qui n'ont pas toujours suivi dans leur chemin la grande route nationale, sont aujourd'hui dévoyés, un peu flottants et amenés à tenir des discours où l'énergie n'est adoptée que pour décupler les alarmes.

*
* *

Comment douter dès lors que l'*optimisme*, très utile en temps ordinaire, ne soit, à cette heure, la condition même d'une bonne santé française? Mieux qu'une règle et qu'un devoir, il est une hygiène. Tous ceux qui absorbent aujourd'hui notre admiration et notre respect le pratiquent avec un calme religieux. Il est une des formes aimables de leur croyance, un petit nom de leur foi. Devenus la cible de mille coups, atteints cruellement dans leur chair, dans leur cœur, la plupart auraient un peu le droit, ou tout au moins l'excuse, d'adresser quelques reproches à la destinée et pourtant ils s'en abstiennent. Le soldat souffre, il endure d'horri-

bles épreuves, traverse d'innombrables et nouveaux dangers dont un seul suffirait pour avoir raison du plus vaillant. Interrogez-le : « Tout va bien. »

Les femmes vivent dans l'angoisse, mais leurs yeux sont tranquilles et elles sourient. Tout va bien.

L'officier, qui se rongeait et s'énervait, a bientôt appris la patience; il subit depuis des mois la question de cette vertu, mais grâce à elle il a monté d'un degré. Il n'était qu'un brave; il est un saint. Dans la boue jusqu'au ventre, il dit, à la fin du jour, à ses hommes : « C'est à recommencer, mes enfants. Tout va bien. » — Tout va bien, mon lieutenant, approuvent les enfants...

Et voici, sur son petit lit de camp, le général Maunoury. Le corps dignement allongé, les talons joints, immobile et comme mort, la tête enveloppée de linges qui lui recouvrent les deux yeux, il semble qu'il a parlé... mais tout bas. Quelqu'un se penche afin de l'entendre, car, à cause de sa mâchoire fracassée, il articule mal...

— Que dit-il ? demande l'entourage anxieux.

— Il dit que tout va bien.

LA LANGUE MAUDITE

1er mai 1915.

C'est la langue allemande.

Elle n'avait jamais été aimée, aujourd'hui elle est devenue odieuse.

Ceux qui, il n'y a pas longtemps encore, la savaient, et la parlaient quand ils ne pouvaient faire autrement, convenaient sans difficulté que c'était la plus laide, la plus dure, la plus désagréable des langues. En dépit du snobisme avec lequel nous avions parfois la faiblesse de l'admettre quand elle était chantée, elle demeurait blessante à nos oreilles. La musique elle-même, malgré l'étendue, l'abondance, la souplesse et la grâce de ses moyens, ne traînait et ne remorquait qu'avec une peine infinie le poids lourd des phrases de 100 kilos qu'elle avait la terrible mission de mettre en branle, et malgré

ses efforts elle n'arrivait qu'à souligner, sans l'adoucir, la rébarbative horreur des accents. Telle quelle cependant nous subissions cette langue dont les gens de goût, qui en étaient les victimes, ne furent jamais la dupe. Et puis, au dire de certains Français pénétrés pour elle d'une incroyable vénération, elle avait, entre toutes, qualité pour bien connaître des hautes questions scientifiques; elle en était le verbe, autorisé, universellement reconnu, la forme doctorale la plus accomplie. Exprimées en allemand, les plus simples et les plus fragiles propositions acquéraient le solide d'une règle et d'une vérité, obtenaient la puissance et la profondeur du nébuleux. Par là même elles méritaient aussitôt les noms sacrés de *texte* et de *loi* et se gravaient comme sur l'airain des canons : *ultima ratio*.

Bien qu'aujourd'hui les intoxiqués du pédantisme teuton ne soient pas tous guéris, la manière allemande est en baisse, et la langue a reçu un coup. On s'est aperçu, un peu tard, qu'au lieu de promulguer la civilisation et de définir des vertus, elle était l'idiome de la force brutale, excellemment approprié aux besognes viles et dégradantes, aux ordres de meurtre,

d'incendie et de pillage... Ses fourbes rudesses ont en effet tout de suite cédé la place aux hoquets de la bête fauve ; elle a révélé par des actes spontanés et naturels la sauvagerie qu'elle annonçait jusque dans ses grosses et mielleuses gentillesses. Sous la bière qui l'empâtait, le sang qu'elle aime et dont elle a la soif est revenu la teinter, donner à ses mots leur véritable et hideuse couleur. Cette langue n'est plus tolérable pour nous. La voir écrite nous outrage et nous exaspère. L'entendre et la parler sont un cruel supplice. Aussi le serment a-t-il été déjà prononcé par quelques-uns de bannir après la guerre la langue allemande, non seulement du programme de nos études, mais de partout. Qu'elle soit chassée de France, de nos cerveaux et de nos bouches, comme le pire des fléaux !

*
* *

Mais réfléchissons. Ayons le courage d'écarter un instant les raisons de représailles, et tâchons de vaincre le sentiment au lieu qu'il nous domine.

Est-il possible et pratique d'abord de supprimer chez nous, là où il était jugé nécessaire, l'emploi de la langue allemande ?

Je commence par déclarer que je n'en sais rien et que, pour ma part, je le souhaiterais de tout mon cœur. La question s'offre tellement vaste et complexe que je ne prétends pas la résoudre. Il me suffit de la poser et d'attirer sur elle l'attentif intérêt des personnalités compétentes. Hier cette langue était au premier rang de celles enseignées dans nos écoles. On la prescrivait comme un devoir pénible, mais national. Elle était, pour les patriotes avisés, une connaissance d'utilité publique. Si profondément changée que soit après la guerre, vis-à-vis l'une de l'autre, la situation de la France et de l'Allemagne, si modifiés et réduits que doivent être leurs rapports, le seront-ils à ce point que l'on puisse, sans le moindre inconvénient, renoncer à tout ce qui précédemment servait à les faciliter ? Entre tous ces moyens la langue est le principal. Ou bien les rapports cesseront-ils tout à fait ? J'entends que la plupart le veulent et s'écrient, animés d'une légitime haine : « Plus rien de commun à l'avenir avec la nation abhorrée. Elle est morte pour nous. Elle n'existe plus. »

Elle existera cependant... vaincue, amoindrie, humiliée, dégradée, mais non anéantie. N'y

aura-t-il pas — sous des formes de bonne défense, et avec toutes les mesures protectrices dont nous nous entourerons — des relations nouvelles, purement d'affaires et d'intérêt bien compris qui, tout de suite ou plus tard, à la longue, s'établiront entre les commerces et les industries des deux pays ? Si cette supposition ne mérite même pas d'être envisagée, mettons que je n'ai rien dit, je la retire avec joie. Mais si elle est susceptible, fût-ce malgré nous, et par la force des choses, de se réaliser, on sera bien obligé de convenir que la langue allemande fournira, dans l'espèce, à ceux des nôtres qui la parleront, une aide précieuse, une indiscutable supériorité.

Quoi qu'il en soit, renonçant à épiloguer davantage sur cette matière délicate, je me place à un autre point de vue : celui de l'*utilité*, qui m'offre un meilleur terrain.

Trouvez-vous utile de savoir la langue de votre ennemi ? Assurément oui. La réponse ne fait pas doute. Et plus l'ennemi est dangereux plus on doit se mettre en état de l'attaquer et de se défendre contre lui en ayant recours à ses propres moyens. Vous ne pouvez pas vous dissimuler qu'après la guerre, en dépit de

toutes les lois et de toutes les vigilances, l'infiltration germanique essaiera de reprendre de plus belle... Pour la découvrir et l'arrêter, pour la surprendre active et invisible sous le couvert des naturalisations suspectes... pour éventer les pièges, déjouer les ruses, percer les mensonges... la connaissance de la langue ennemie sera nécessaire. Grâce à elle on aura non seulement le pouvoir de comprendre le *mot* étranger, mais de traduire la *pensée* hostile. Elle permet de saisir les intentions cachées et de prévoir les buts mystérieux. Elle est la clé, la clé de sûreté qui à toute minute ouvrira, sur le caractère et l'âme détestables, les portes les mieux condamnées. A l'assaut des prétentions, au péril des traîtrises elle opposera une résistance plus soutenue. Par elle on aura la facilité d'enrayer d'une manière directe et rapide les campagnes de mauvaise foi, les propagandes scélérates entreprises contre nous chez les autres nations. Il ne sera plus besoin qu'on nous les signale en les dénaturant... Nous lutterons nous-mêmes, tout de suite, et en ripostant de première main.

Ne voyons-nous pas d'ailleurs que les Allemands, pénétrés de ces vérités, apprennent notre langue et, à force de résolution, arrivent

à la parler avec une aisance redoutable? Ils nous donnent ainsi l'exemple et nous tracent la conduite à suivre. « Mais alors, me direz-vous, si le Germain sait et emploie avec nous notre propre langage à un tel degré de perfection, nous n'avons plus besoin d'user du sien. » A quoi nous répondrons : Erreur. Si bien qu'il se déguise, et s'exprimât-il en français de la façon la plus correcte, un Teuton aura moins de chances d'abuser un interlocuteur averti. Celui-ci, grâce à ses études, démêlera sans peine, sous les termes choisis du faux Parisien, les constructions originelles de l'homme de Saxe ou de Prusse, et son instinct lui fera sentir l'accent d'une prononciation qui en sera cependant totalement dénuée. Il lira au travers du fourbe et démasquera plus vite l'espion.

Ceux de nos officiers que j'ai pu interroger à ce sujet ont été très affirmatifs : « Plus que jamais, au lendemain de la victoire, il faudra, dans l'armée et en dehors d'elle, continuer à apprendre l'allemand. » On m'a dit, d'autre part, que beaucoup de nos prisonniers, simples soldats, profitent de la condition fâcheuse où ils se trouvent pour en tirer au moins le profit dont ils devinent l'importance future; ils *pio-*

chent le boche. Et bien plus, je le répète, dans une pensée d'avenir que pour les commodités de leur situation présente. Maintenant, écoutez ceci. Dans un admirable article paru en 1871 et qu'un hasard a placé l'autre jour sous mes yeux, Paul de Saint-Victor, occupé de la même pensée et trouvant au fond de son cœur le courage de surmonter ses dégoûts, s'écriait en parlant de l'Allemagne : « Apprenons encore sa « langue obscure et inextricable, derrière la- « quelle, sachant notre ignorance, elle cachait « ses plans de haine et ses projets de ravage, « comme elle embusque ses hordes dans le « fond des bois... Mais, pour le reste, traçons « entre ses peuples et le nôtre une frontière « inviolable. Restons Français par l'esprit, « par les idées, par les mœurs, comme nous « le sommes par le cœur. C'est en embras- « sant la terre natale, en nous pénétrant de « sa sève que nous pourrons recouvrer nos « forces et abattre le géant barbare qui nous a « vaincus. »

Aujourd'hui que la bête plie et va tomber, l'ardent prophète, s'il vivait encore, ne manquerait pas, j'en suis certain, de nous donner le même conseil. Il pourrait même, en se relisant,

recopier ces lignes si douloureuses pour notre méditation, qu'il traçait il y a quarante-quatre ans : « Envahi par les autres peuples, Paris « avait été conquis par l'Allemagne. Elle ex-« ploitait sa Bourse, encombrait son commerce, « usurpait ses affaires et ses industries. Du bot-« tier au banquier, la coupe était réglée et l'ac-« caparement méthodique... Le germanisme « s'infiltrait jusque dans nos mœurs et notre « hygiène... Cependant ses hôtes si choyés « accomplissaient « leur mission ». Ils creu-« saient des sapes et des mines... L'espion était « descendu chez nous des voûtes de la caserne « et il correspondait avec son patron. Aujour-« d'hui nous savons si ses renseignements « étaient sûrs. La colonie allemande de Paris « a rallié l'armée de la Prusse... Le banquier « qui vivait « famillionnairement » avec nous, « fait les fonds de nos exterminations et de nos « ruines ; l'étudiant ajuste un canon Krupp « contre l'École sur les bancs de laquelle il « venait studieusement s'asseoir ; le docteur « pointe un mortier-monstre sur le Musée scien-« tifique dont il fouillait les collections et com-« pulsait les archives. Tannhæuser, s'il était là, « tâcherait d'écraser sous les bombes l'Opéra

« où sa musique a été sifflée. CETTE TERRIBLE
« LEÇON NE SERA POINT PERDUE. »

. . . .

Hélas ! Elle l'a été. Mais demain, le sera-t-elle encore ? Il faut continuer d'apprendre l'allemand.

JEANNE D'ARC

8 mai 1915.

A aucune minute des siècles révolus — depuis que son nom de litanie, clair et séraphique, rayonne dans l'immortalité — Jeanne d'Arc n'a été aussi intimement mêlée qu'aujourd'hui à la trame de notre histoire. Elle en est la broderie merveilleuse et sacrée, l'incomparable orfroi. Elle fait partie étroite et puissante de notre vie nationale dans tout ce que celle-ci comporte de splendide et de nécessaire. Nous la sentons à la tête de nos destinées et commandant notre avenir. A mesure qu'elle grandissait, elle devenait plus accessible, plus familière à nos cœurs. Au lieu de la rendre lointaine, son immense gloire l'a rapprochée, et le ciel qu'elle habite a l'air d'être plus près.

C'est demain sa fête. Jamais elle n'aura été célébrée avec un aussi beau frémissement.

Il nous apparaît tout à coup, dans une illumination surnaturelle, que Jeanne d'Arc est la Protectrice, indispensable et sainte, vers laquelle doivent se tourner en ces moments de confiante angoisse nos regards et nos pensées. Sa vie et sa mort, son rôle, sa raison d'être, tout ce qui vient d'elle et qui continue d'en sortir s'explique et se montre, acquiert une précision et une force définitives. Nous suivons à l'œil nu le chemin de son héroïque blancheur, la voie lactée qu'elle a tracée pour toujours au-dessus de nous dans le limpide azur de France. Mieux qu'aux instants de quiétude et de paix nous comprenons le sens de la divine épopée, et nous marchons dans son sillage. Si radieuse en effet que fût jusqu'ici la figure de Jeanne, on peut dire qu'elle a progressé et qu'elle est entrée cette année dans sa plénitude de gloire. La guerre achève vraiment de la canoniser.

Mais, tandis qu'elle gagne ainsi sa souveraine expression et se nimbe avec plus d'éclat, elle daigne cependant descendre des bastilles de son apothéose et se mêler à nos luttes terrestres. Son émouvante humanité, l'harmonie grandiose

et simple de tous ses actes nous frappe et nous retient d'une façon plus saisissante. Le récit de sa brève et incomparable vie est un prodige nouveau et nous sommes stupéfaits de découvrir tout ce que nous croyions savoir. La gigantesque partie où se joue actuellement le sort « du doux royaume » donne à la conduite de la Pucelle toute son importance, préparatoire et décisive. Le miracle s'affirme en se développant. Il nous semble que nous approchons du second but qu'elle se proposait et dont son passage ici-bas n'avait été que la fixation lointaine.

*
* *

Tout ce qui arrive la rappelle et nous la rend présente. Ses gestes, ses mots, sont contemporains. Elle est d'une sublime actualité.

Quand je réfléchis qu'elle est née, comme exprès, dans la vallée de *la Meuse*, sur les confins de *la Champagne* et de *la Lorraine*, je tressaille en entendant des sons devenus d'autant plus chers qu'ils sont plus douloureux. La reconnaissance qu'elle inspire se décuple si j'observe que tout ce que nous voyons et souffrons, elle l'a souffert et enduré! Pas une de nos

« grand'pitiés » dont elle n'ait eu l'épreuve. Ce n'est pas une sainte inexpérimentée, ayant vécu dans une tour d'ivoire. Elle a pratiqué notre infortune. Elle n'ignore rien de nos magnifiques et durs travaux. A chaque seconde nous pouvons l'invoquer, la prendre à témoin, elle accourt aussitôt et participe à la peine, à l'honneur, sans que nous ayons besoin de la renseigner.

Elle sait.

Bergère, elle sait, comme le plus humble de nos paysans ce que c'est que la terre, les parents, les troupeaux, les toits du village. Elle a vécu sous le chaume avant d'aller dans les palais, et partout elle était à sa place et « chez elle ».

Ainsi que les petites filles de Belgique et de nos provinces envahies, elle a su, enfant, ce que c'était que de fuir et que de retrouver au retour la maison consumée.

Elle a fait la guerre.

Elle en connaît les horreurs et les dévastations. Dès l'âge de neuf ans elle a vu revenir les garçons des rencontres avec l'ennemi.

Elle a porté l'armure ; elle sait ce que c'est qu'une lance, une hache, une épée.

Elle sait ce que c'est que de dormir à même le sol, sans quitter ses vêtements, que de traverser les lignes, faire étape, marcher la nuit, manger au revers du fossé, fourbir une arme et boire aux fontaines.

Elle sait ce que c'est que la noble et rude existence des soldats. Elle a maintes fois retiré son casque pour essuyer son front en sueur. Elle a souvent caressé, à l'ombre d'un mur, son cheval inquiet qui de loin hennissait à la Loire comme à présent celui de Joffre au Rhin.

Elle sait la tranchée, les assauts, les plaintes, les hurlements de la bataille, et aussi la patience, les longues attentes, la résignation.

Elle a su ce que c'était que la boue, le chaud, le froid, « le sang de nos gens qui coule par terre ».

Elle a su les cloches joyeuses et les tocsins, les *Te Deum* et les *Miserere*, les clameurs de l'épouvante et les cris de la victoire...

Elle sait ce que c'est que le poids de la conquête et l'allégresse de la délivrance. A elle aussi, comme aux premiers libérateurs de l'Alsace, on a jeté des fleurs.

Elle sait ce que c'est que d'avoir, dans l'étrier, les pieds chaussés de baisers à l'entrée d'une ville « qu'on désassiège »...

Le jour où on lui donna son étendard, « qu'elle aimait quarante fois plus que son épée, » elle eut l'éblouissante perception de la remise des drapeaux.

Elle sait ce que c'est que de franchir des fleuves aux ponts rompus, et que de voir un ciel rougi.

Elle sait ce que c'est que de pâtir, de vouloir, d'espérer, de croire, d'entendre la messe en plein air et de communier dans les bois, pendant que sonne la trompette — ou qu'un oiseau chante — à l'Élévation.

Elle sait ce que c'est que la captivité, les interrogatoires, les arrêts suprêmes, la mort...

Elle a porté l'habit de la paysanne et la cuirasse du guerrier, et elle a revêtu, pour le grand départ, une dalmatique de flammes.

La dernière étincelle de son bûcher monta toute droite et devint une étoile.

C'est elle, cette étoile, qui, depuis près de cinq cents ans, repère à nos yeux la vierge lorraine quand nous levons la tête vers les positions où désormais elle tient ses quartiers. Car sa gloire si bien acquise ne la désintéresse pas de nos efforts. Jeanne les inspire. Elle est auprès du Chef de toutes choses notre aide de

camp. Elle reste avec nos armées en liaison suivie, et même là-haut, sur les versants de paix où tous les arbres sont miraculeux,... comme à Vaucouleurs sous le chêne aux Fées, elle entend des voix !

Mais plus les mêmes.

Quand elle était sur la terre, les calmes voix qui lui parlaient venaient des cieux. A présent qu'elle est aux cieux les voix haletantes qui vont la chercher sont celles de la Terre. Et ce sont les nôtres, les voix des soldats, des blessés, des femmes, des enfants, toutes les voix humaines de chez nous qui s'empressent à l'assaillir pour enlever sa miséricorde. Elle écoute, elle souffre, elle pleure, et se donne tout entière à nous exaucer. Établie à jamais dans l'immuable vérité de son ancienne mission, elle en veut maintenant une autre. Elle s'y attache comme à un devoir et la réclame comme un droit... Elle l'obtient. Et voici qu'elle s'apprête à l'accomplir.

Elle est chargée de sauver la France une seconde fois.

C'est sa destination. Elle est vouée à cela. Elle abaisse donc de nouveau son innocente épée qui fait lever à bras tendus toutes les

nôtres, et elle nous redit les mêmes consignes, les mêmes commandements que lui dicta l'Esprit-Saint.

Toutes ses paroles d'hier s'appliquent à aujourd'hui.

Elle a dit : « Quand j'aurais eu cent pères et mères je serais partie. »

Elle a dit : « J'irai ! Dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux ! »

Elle a dit : « Plutôt maintenant que demain. Plutôt demain qu'après. »

Elle a dit : « Il faut bien besoigner cette année, car il y a beaucoup à faire. »

Et enfin : « Il n'y a de paix possible si ce n'est par le bout de la lance. »

. . . .

Écoutons, nous aussi, suivons en descendant vers les marches de Lorraine, cette Voix, cette Voix continuelle de notre Libératrice qui va devant nous et qui nous précédait déjà dans le passé.

Les miracles en France durent plus longtemps qu'ailleurs. L'histoire de Jeanne d'Arc n'est pas finie.

S'OUBLIER

15 mai 1915.

La grande affaire aujourd'hui, pour bien traverser ce temps d'épreuves, c'est de s'oublier. Si on ne commence pas par là, on n'aboutira pas.

La chose offre évidemment des difficultés sérieuses. D'abord l'habitude manque. Il y a une éducation nouvelle qui s'impose. Dans la vie courante nous nous appliquons, presque tous, à ne penser qu'à nous, ou du moins à nous accorder une part plus belle qu'à autrui. A cette heure tout est changé, c'est le contraire qui doit déterminer la règle de notre conduite. Le prochain n'était, trop souvent, hélas ! durant la paix, que le cadet de nos soucis, il demande, pendant la guerre, à en devenir l'aîné. Mieux; nous sentons qu'il importe non seulement de

lui donner la première place, mais de le favoriser à notre entière exclusion. La réalité nous crie que notre frère malheureux est toujours mille fois plus digne de nos soins que le meilleur d'entre nous qui, par comparaison, ne souffre pas. Pourtant, malgré nos efforts et notre bonne volonté, nous avons une peine énorme à nous détourner de celui-là seul, de cet être cher que nous appelons *nous-mêmes*, et qui faisait jusqu'ici l'objet unique et délicieux de notre préférence. Dès lors qu'il s'agit de lui retirer quelque chose et de le priver d'une miette, cela nous coûte et nous effraie. Bien que nous soyons tous, au fond, pitoyables et enclins à la charité, il est rare que l'acte généreux ait la promptitude du sentiment ; nos intentions, bien parties, se replient aussitôt ou tombent avant le but. Nous réfléchissons trop aux imprudences avant de nous garder de les commettre.

Je sais bien que le spectacle des misères et des maux de toutes sortes dont ceux qui nous entourent sont atteints est de nature — en même temps qu'il nous émeut — à nous impressionner et à nous plonger parfois dans une torpeur d'où il n'est pas aisé de s'évader, mais

cet accablement nous vient surtout de ce que nous sommes *les témoins* du malheur d'autrui au lieu de le partager. Mêlés aux victimes et recevant les mêmes coups nous en souffririons moins, parce que notre esprit et notre cœur trouveraient à s'exercer. Dans la fièvre de la lutte, le combattant ne remarque pas sa blessure; il ne s'aperçoit pas que son sang coule, parce que c'est le sien... S'il voyait, tranquille, à l'écart, ruisseler celui du camarade, il n'en pourrait pas supporter le tableau... Il faudrait qu'il vînt à la rescousse, ou qu'il s'éloignât. Pas de milieu entre la participation ou l'égoïsme.

Voilà pourquoi ceux qui « regardent », même avec une sympathie douloureuse, mais en s'abstenant de prêter leur concours au soulagement commun, éprouvent un malaise réel et insurmontable, et ils en cherchent la source partout, sauf en eux. Leur tristesse, leur amertume de la vie en face des hécatombes ne sont pas causées, comme ils se le figurent, par les événements qu'ils accusent à tort, mais par le reproche tenace et sûr d'une conscience troublée. Ils ne s'oublient pas. Et « ne pas s'oublier », c'est ne penser qu'à soi, exclusivement, avec une

complaisance infinie. En première ligne, on fait l'addition de tous les ennuis, petits ou grands, qui vous frappent, et ensuite de ceux qui, de plus ou moins loin, vous menacent. L'imaginaire prend ainsi bientôt la forme et la place du *vécu* ; et, tandis que des milliers de pauvres gens se tiennent droit dans la plus terrible des réalités, celui qui n'est pas atteint ou à peine effleuré s'écroule sous des fictions.

*
* *

Outre que vivre ainsi avec soi-même force l'imprudent qui s'y livre à une compagnie qui n'est pas toujours la bonne, cette solitude personnelle, si remplie qu'elle paraisse, est périlleuse et stérile. Elle n'enfante que de nouveaux et plus redoutables dangers. A ne vouloir à aucun prix s'oublier, à se rechercher sans cesse, qu'arrive-t-il ? Qu'on se retrouve, tel que l'on se connaît. Et voilà bien la pire des contemplations. Car il est impossible de découvrir en soi ce qui manque parce qu'il n'y a jamais été, ou qu'on l'a perdu. Ne pensons pas qu'il suffira, quand viennent les circonstances, de se baisser pour puiser à pleines mains, dans le vide de notre cassette intérieure, les trésors qui nous

sont nécessaires. Le bien, le bon, le vrai, ne sont presque jamais amassés et en dépôt chez nous. Les vertus dont nous avons besoin dans les instants critiques sont le plus souvent chez les autres, chez les voisins dédaignés. Ils nous les communiqueront bien volontiers, mais si nous allons près d'eux leur en faire la demande. Et, pareillement, nos qualités cachées et engourdies, nos mérites inertes n'existeront qu'après s'être animés au contact humain de la souffrance et quand, à notre tour, nous les aurons mis au service d'autrui. Par l'ininterruption de cet échange, le fonds commun se constitue. Nous savons par expérience que le peu de bien qui subsiste en nous n'a pas une origine locale et spontanée, et qu'il n'est pas un effet du hasard... Il arrive *d'ailleurs*. Il est un don de nos mères, de nos parents, de nos rares amis, la fleur et le fruit d'une éducation spirituelle, le résultat d'un tendre acharnement; il a été fourni par une longue série de sagesse et de bonté, de leçons et de conseils, et surtout d'exemples. La charité vient du dehors. C'est pour en avoir observé les effets excellents et plus encore pour les avoir éprouvés, que nous la pratiquons, mais ce n'est jamais pour l'avoir

ordonnée d'abord envers soi-même qu'on la dépense ensuite dans un plus vaste rayon. L'égoïsme ne dilate pas.

A peine du reste s'est-on risqué dans cette bonne direction qui nous rapproche du prochain en nous éloignant de nous, que tout de suite on en est récompensé par des impressions inattendues. Il semble que l'on entreprenne un voyage en pays nouveau. La pensée monte et s'élargit, l'horizon se recule, et l'air est plus pur; il ne sent plus le renfermé. Quel est donc ce poids de moins qui pesait si lourd tout à l'heure et qui s'est comme évanoui ? Ce fardeau c'est vous-même que vous avez rejeté. Vous étiez fou de croire qu'il vous soutenait quand c'était vous qui le portiez. Cette occupation de votre personne sacro-sainte n'était que l'entretien d'un perpétuel souci. Quel maître plus tyrannique et plus absorbant que *moi!* Avec *eux* au contraire on est toujours léger, libre jusque dans la plus étroite des servitudes. *Soi* c'est l'esclavage. *Eux*, les autres, signifient l'affranchissement, la délivrance assurée. Ah! si l'on ne s'avait pas, si l'on était seul, sans soi! Si l'on pouvait être, exister quand même... en se fuyant! S'il était permis de rompre avec ce

néfaste et inséparable compagnon que l'on adore et qu'on hait tour à tour!... Comme on serait heureux et meilleur! Mais puisqu'il est fou de seulement le rêver, répétons-nous du moins que c'est par la fréquentation affectueuse et incessante du prochain que nous avons l'unique chance d'obtenir le partiel oubli de nous-mêmes.

On s'imaginerait faussement que les grands actifs et les puissants réalisateurs ont été des repliés, des dédaigneux, des mandarins hypnotisés dans leur culte individuel. Loin de là. Tous ceux qui ont voulu et accompli des choses belles, mémorables, ne sont pas restés chez eux les rideaux tirés, ils ont habité des maisons ouvertes et claires et ont passé leur temps à sortir, à être dehors, dans l'humanité palpitante au sein de laquelle ils avaient établi leur principal et infini domicile. Opérer ainsi, n'est-ce pas d'ailleurs, en dehors de toute moralité, la plus habile des sagesses? Celui qui s'oublie ne se perd pas. Narcisse idéal, il a cet orgueil absous et cette joie pure de se mirer dans les autres, qui le révèlent à sa vieille ignorance et lui déchiffrent son problème. Le cœur étranger, sur lequel il se penche, devient le miroir où il

se voit toujours en plus beau que dans la froideur accoutumée de sa propre glace. Il éprouve une allégresse délicieuse à ne plus se tourmenterde l'ancien sujet dont il était rassasié. Avant il était comme un corps sans âme. A présent il n'est plus qu'une âme, sans corps. En renonçant à celui qu'il avait choisi pour ami intime — parce qu'il était là, qu'il l'avait sous la main — il s'avise qu'il s'est débarrassé de son plus terrible ennemi. Ne désirant plus rien pour son compte, il ne connaît plus aucune crainte. Il est invulnérable.

* * *

Mais on a honte en vérité de ne pas mieux s'engager dans cet oubli de soi quand on observe qu'au cours de ces temps de souffrance et de deuil, il est pratiqué, ainsi qu'une religion, par le plus grand nombre et principalement par ceux qui sont grièvement blessés, de toutes les manières, combattants ou non, par ceux qui auraient peut-être, seuls, le droit acquis de se désintéresser de tout et de s'asseoir dans une cellule de douleur. Or ces victimes sont les moins solitaires et les moins farouches. Le sacrifice extrême épanouit leurs vertus au lieu de

les rétrécir. Elles se répandent et coulent avec une force généreuse comme jaillit du col de la blessure le sang qui paraît bouillonner d'impatience et de curiosité. Elles accourent, vont au-devant, se prodiguent sans se tarir. Combien ne connaissons-nous pas de pères et de mères, fracassés par les obus qui ont atteint leurs enfants, et chez qui l'affliction ne produit qu'un redoublement de sollicitude générale, de tendresse universelle et d'ardente bonté? Des officiers, des chefs, qui ont vu tomber leurs fils, gardent un cœur en apparence aussi tranquille et un regard aussi serein qu'avant. Ils ne se racontent pas, ils se taisent. Ils ont haussé l'oubli d'eux-mêmes à ce point de perfection qu'ils ont reporté sur les vivants les soins que mériteraient leurs morts. Ils savent que la patrie exige d'eux cet héroïsme nouveau et ils détournent les yeux des tombes pour ne regarder que la tranchée.

Ainsi rien n'est plus admirable que cette sublime et instinctive consigne du Devoir. Les petits soldats s'oublient, insouciants de leur jeunesse, de leur avenir, de leurs ambitions, de cette existence précieuse et enivrante. Les autres, les plus âgés, s'oublient aussi,... ne pensent pas à leur passé coûteux, au bénéfice

du labeur, à la femme, aux enfants, au repos... Les parents s'oublient, les pauvres s'oublient... beaucoup de riches aussi... et les blessés... et les mutilés... Les prêtres, qui sont également des hommes et auxquels il n'est pas interdit de tenir à quelque chose, oublient aussi sous les armes leur désirs limités, leurs modestes et pieuses espérances... Enfin, du haut en bas, depuis ceux qui, à toute minute, offrent leur vie... jusqu'à ceux qui, loin des batailles, la compromettent, ou bien qui, moins exposés, même plus prudents, ne la risquent pas... chacun aujourd'hui, selon ses moyens, s'efforce vraiment de s'oublier... Et les trois quarts y arrivent.

LES TEMPS OÙ NOUS VIVONS

22 mai 1915.

Plus tard, et sans qu'il soit même besoin d'attendre beaucoup d'années, quand nous nous remémorerons les événements incomparables que nous aurons traversés en 1914 et en 1915, il nous semblera que nous les avons mal vus, que nous ne leur avons pas accordé une attention suffisante. Malgré la fidélité du souvenir, nous aurons quelque peine à nous les bien rappeler, à les reconstituer, dans l'ensemble et le détail, dans leur abondance et leur précision, dans ce qu'ils offraient de grandiose, de multiple et de merveilleux. De loin, avec le recul de l'âge et celui de l'histoire, nous les jugerons mieux sans doute, en ne les observant plus qu'à travers l'accompli,... mais cette connaissance meilleure, au lieu de nous être apaisante

et de nous dédommager, ne fera qu'accroître nos regrets et nos remords d'avoir été des spectateurs distraits, des témoins superficiels d'une époque inouïe, sans précédents et sans retours dans les annales du monde. Ou du moins nous le croirons,... nous nous adresserons de bonne foi ces reproches immérités. Nous serons persuadés que si nous avions regardé avec des yeux plus aigus et plus avides, et observé avec un esprit plus tendu, et senti avec un cœur plus ouvert, nous aurions emmagasiné une moisson plus durable et plus belle...

Avertissons-nous dès aujourd'hui de notre erreur future et prévenons-nous que nous aurons tort.

En conscience, nous faisons le possible pour apprécier à leur immensité,... pour pénétrer et retenir les choses qui nous arrivent. Nous les contemplons avec une puissance de respect et de piété, d'horreur et de stupeur, d'admiration et de courage poussée aux dernières limites... Nous essayons de tout embrasser et de ne rien perdre. Du matin au soir à l'affût, chacun, de l'embrasure de notre créneau, nous guettons ce qui se passe, et pendant la nuit cette embuscade de tout notre être dure encore aux tranchées

du sommeil. Mais quoi ? Même doués supérieurement et braqués sans cesse dans mille directions, l'esprit, le cœur et l'âme, si mobiles, si prompts que vous les supposiez, ne peuvent suffire à l'irréalisable tâche qui les déborde. Quel homme oserait dire : « Moi, rien ne me surprend et ne m'effare, ne m'ébranle et ne m'abat. Je suis de force à tout recevoir et à tout supporter en le classant avec méthode. J'enregistre et j'éprouve, sans interruption. Ne craignez pas que je m'embrouille ou me fatigue. Mes moyens sont complets, illimités. Et chez moi, tout m'obéit : la raison et les nerfs, les muscles et la pensée. Ainsi j'aurai, civil inactif qui bouillonne, complètement vécu cette gigantesque époque dont aucune émotion ne me sera restée étrangère. Demain ou dans dix ans, je pourrai, comme il me plaira, retrouver intacte la série de mes angoisses et de mes espérances, tous les genres de sentiments qui, sur le chemin de la victoire, ont manœuvré et combattu en moi. »

Personne n'est assez menteur ou assez fou pour tenir un pareil langage.

— Mais l'imagination... ? me dit quelqu'un, qu'en faites-vous ? N'est-elle pas d'une puis-

sance miraculeuse? Si vous avez le privilège de posséder ce don magnifique, il vous permettra de voir et de vivre à la même minute les événements les plus divers, les plus compliqués, les plus distants les uns des autres, d'être partout, ici et là, au Nord et au Midi. Grâce à cette salutaire magicienne que l'on a si méchamment appelée : la folle du logis, vous aurez la clé des projets, des actions, des choses obscures ou cachées, des faits avérés et des songes. Vous serez comme un aigle en haut de la nue, comme un dieu sur une montagne... Cette fée ardente vous ouvrira toutes les portes et fera passer sous vos yeux, dans un tourbillon réglé, la galerie de ses incessants et pathétiques tableaux...

— Oui, vous croyez? Eh bien, justement à cause de tout ce qu'elle a d'immense et de démesuré, par l'infini de ses surprises, de ses horreurs, de sa gloire et de ses beautés, cette guerre échappe à l'étreinte et à l'enveloppement, à toutes les manières d'emprise de l'imagination qui, devant elle, capitule. Pour la première fois cette victorieuse s'avoue vaincue.

Essayez, à n'importe quelle seconde du jour, *de vous représenter*. Essayez, non d'une façon

calme et fixe, mais pendant le seul espace d'un éclair, d'une lueur instantanée, de circonscrire le champ de la croisade mondiale... d'occuper tout le terrain : France, Angleterre, Allemagne, Autriche, Russie, Belgique, Serbie, Turquie, Perse, Afrique, Asie... Le pouvez-vous? Vous ne le pouvez pas.

Abordez le domaine de la science militarisée. Essayez de vous faire une exacte image d'ensemble de toute l'artillerie, des appareils sous-marins et ailés, des léviathans de l'air et de l'eau et des locomotives, des chemins de fer, des machines, des autos, de leur circulation, de toutes les formes de la mécanique appliquée à la guerre, de tous les emplois de la vapeur et de l'électricité, du télégraphe et du téléphone, des ondes aériennes,... et des fabriques, des hauts fourneaux, des ateliers, des usines, où, sans interruption, des centaines de mille d'ouvriers forgent, battent, laminent, chauffent et broient l'acier, le fer, tous les métaux,... des magasins et des bâtiments où se coordonnent et s'entassent, dans l'Europe et les deux Amériques, les monceaux et les pyramides de munitions, et d'articles de toutes matières...; des laboratoires où sont combinées toutes les subs-

tances, où, au profit de la vie et du salut publics, les chimistes arrachent à l'inconnu ses secrets pour en obtenir des formules de mort et des recettes de ravages... Voyez-vous bien tout cela d'un coup...? Vous ne le voyez pas.

Jetez-vous à genoux, sur la carte du monde dépliée à terre, et la tête dans les mains, essayez de vous expliquer le sens des mouvements d'armées, ce que dissimule et signifie la respiration mystérieuse de ces lignes et de ces groupes de millions d'hommes répandus sur des longueurs incommensurables... Tâchez de deviner la pensée des chefs, ses méandres, les chemins qu'elle doit épuiser, le but qu'elle se propose, les moyens auxquels, sans jamais les montrer, elle aura recours... Tâchez de comprendre le plan général et les opérations divisées et convergentes, les feintes, les déplacements, de pénétrer tous les arcanes de la stratégie... de vous figurer simplement, en dehors de la moindre idée directrice et savante, l'aspect simultané de ces troupes de Babel sans confusion, de ces soldats français, russes, polonais, anglais, australiens, hindous, belges, monténégrins, serbes, sénégalais, tunisiens, marocains... évoluant et se battant à la même heure, à des distances

qui demanderaient des semaines, des mois, pour être parcourues, en obéissant, quoique ne parlant pas la même langue et n'ayant pas la même mentalité, à des ordres presque pareils, conçus par des intelligences qui sont d'accord... ? Pouvez-vous même — si peu que ce soit en comparaison — vous donner la claire peinture des uniformes, des équipements, des armes, des drapeaux,... des simples visages de tous ces hommes marqués du signe et du cachet de cent races ? Apercevez-vous nettement, dans une même échappée circulaire, tous les paysages qui composent bout à bout l'irréelle toile de fond ? le Danube et l'Yser, les Vosges et les Carpathes, la neige, le sable et la boue, la dune et le roc, les côtes de toutes les mers, tous les horizons, escarpés et plats, les silhouettes de toutes les villes obsédées, les clochers, les tours des capitales, les champs de toutes les batailles... ? Impossible ! Impossible !

Êtes-vous mieux récompensés en vous penchant sur les gouffres de la souffrance et les abîmes de douleur ? Espérez-vous obtenir de ce côté un résultat plus sûr?... Avez-vous la prétention de concevoir et de ramasser l'universel chagrin, la somme des tourments et des plaintes,

le total des pleurs, des sanglots, des déchirements, des révoltes et des peines résignées?

Mais non! Encore moins!

Et les dévouements, les sacrifices, les héroïsmes, le sublime qui se dépense toujours, toujours, sans arrêt, avec le rythme et la régularité du battement d'un cœur, d'un énorme cœur qui serait celui de toute une humanité, inépuisable et sainte, éternelle, ayant toujours du sang, toujours de l'honneur, toujours de la beauté, toujours de l'idéal... à répandre, à verser tant qu'on veut, sur l'autel?... Allez-vous capter cela grâce à votre génie ou aux ressources décuplées d'une âme extra-sensible?

— Hélas! Entreprise sacrilège dont la tentative est d'avance vaine! Vous savez que vous ne pouvez rien, que tout vous échappe de cette guerre, tout ce qui est d'aujourd'hui et de demain, et que votre imagination en sa présence fait faillite...

Nous sommes hors d'état d'opérer le rassemblement de ce qui compose cette épopée, et de nous en assimiler les scènes fulgurantes, parce qu'elle dépasse les bornes et la portée des plus grands prodiges d'ici-bas, qu'elle est surhumaine et d'envergure divine. Les morts, qu'elle

cite en les frappant, sont peut-être les seuls capables de la bien lire, avec leurs yeux fermés. Mais nous autres, nous tous, les vivants, devons prendre parti de notre impuissance à l'expliquer et à la ressentir dans sa plénitude.

A quoi bon d'ailleurs! Si l'on y réfléchit, que valent là nos désirs et nos regrets? N'est-ce pas un satanique orgueil que de prétendre posséder au-dessus du commun des mortels... une imagination et un cœur innombrables? Soyons modestes comme l'humble soldat qui fait le coup de feu, dans son coin, sans chercher à deviner le plan de l'état-major. Contentons-nous des connaissances étroites et des sources d'émotions déjà si lourdes qui sont à chaque instant notre inévitable lot; elles suffisent à nous occuper et à nous anéantir. Et puis, d'ailleurs, on n'atteint aux vastes compréhensions que par la modestie spirituelle et la simplicité de l'âme. N'appliquons pas l'analyse au sublime. C'est la splendeur et le rôle de l'astre de nous dominer. Le ciel est toujours plus grand et plus beau quand on ne cherche pas à compter les étoiles.

L'ÉRUPTION DE L'ITALIE

29 mai 1915.

Voilà des mois et des semaines, et puis des jours et puis des heures, nous pouvons dire à présent des minutes, que nous avons suivi avec une croissante tension d'amitié les phases de la crise suprême qui secouait l'Italie. Malgré tous les signes extérieurs du trouble sacré dont elle était la proie, nous n'avons pas été inquiets pour elle une seconde, ayant approfondi les causes de sa fièvre et déchiffré le sens de son halètement. Nous comprenions qu'elle n'était pas en train de rendre l'âme, mais de lui donner la plénitude de son vol. Nous savions que, lasse d'étouffer, elle voulait désormais plus d'air, surtout plus d'air pur, et qu'elle avait résolu d'aller jusqu'au bout de sa respiration nationale. Mieux qu'un désir et qu'une nécessité,

c'était pour elle un devoir, supérieur et comme divin. Nous la voyions donc sans nulle appréhension, et même pleins de joie, approcher du moment qui ne paraissait le plus redoutable qu'*avant*, et qui, aussitôt franchi, a cessé de l'être, car le dernier soupir exhalé à la fin de ce long spasme n'a pas été un soupir de mort mais de vie, le premier soupir de délivrance et d'ivresse qui, s'enflant, se durcissant, et prenant tout à coup une rigueur native, s'est achevé en cri de guerre au-dessus des râles douloureux de l'impossible paix.

Assise jusqu'à hier sur le siège de son forum l'Italie, en jetant aux nues son appel à la Justice, s'est levée de toute la hauteur de son passé, grandie déjà à la taille de son avenir. *Alea*... Nous avons entendu d'ici les retentissantes clameurs de sa fierté auxquelles les nôtres ont, à travers l'espace, fraternellement répondu.

*
* *

Bien qu'à vrai dire cet instant fatal de notre plus étroite union n'ait jamais fait doute pour ceux qui savaient prévoir et se rappeler, et quoique nous n'ayons aucune raison de surprise, l'événement nous frappe et nous étourdit

presque par les éclats de sa multiple beauté. Comment nos cœurs français ne seraient-ils pas un peu étonnés et ravis à la fois de se découvrir touchés avec autant de soin par des sentiments dont l'actualité tragique leur confirme la force séculaire et parfois ralentie? Les noms des lieux de gloire et de délices que nous connaissons, même sans avoir eu besoin de les visiter, tous ces noms, qui sont comme des titres de poèmes héroïques ou de chants d'amour prennent sous l'impérieux marteau de l'heure une sonorité de fer magnifique et, sinon nouvelle, renouvelée. Tout devient une voix, acquiert un sens, déploie une signification qui se révèle la vraie. L'Italie entière s'explique, se traduit, se complète et s'achève. Sous l'épée levée, elle s'harmonise comme sous l'archet, et avec mille accents n'émet plus à l'unisson qu'un thème et qu'une idée dont le « motif » est sa grandeur.

Le lyrisme et l'enthousiasme, loin de diminuer son calme et sa splendide sagesse, les font mieux ressortir et y ajoutent leur couronnement. Le soleil qui enflamme aujourd'hui la nation a commencé par la mûrir; le feu qui lui monte à la tête s'est allumé aux profonds bra-

siers de son cœur. Ce n'est pas une subite poussée d'orgueil et de colère irréfléchie. L'éruption vient de loin. Contenu d'abord, puis alimenté de griefs successifs ranimant les anciens, le flot brûlant a grandi, de plus en plus fort, et s'est imposé; il a bouillonné savamment, dans la prudence et la patience, jamais activé ni jamais apaisé à dessein, livré à lui-même avec la loyauté la plus parfaite et la plus méritoire, jusqu'au jour où il a jailli et a lancé au dehors les torrents de sa lave, mais d'une lave bienfaisante et féconde qui fertilise déjà la patrie desséchée.

Ainsi l'Italie, grondante et chaude, fidèle aux habitudes de ses entrailles, prend, pour obtenir le salut, les moyens violents de son sol. Elle aboutit par le volcan. Mais cette fois le cratère a vomi sa mitraille afin de donner le signal aux bouches des canons. Plus d'ensevelissement. La catastrophe favorable exhume et dégage les villes. Les cendres ne tombent pas, elles se dissipent. Le radieux sinistre enfante au lieu de dévaster.

Au frisson de la guerre la paix s'installe dans les cœurs qu'elle rapproche sans distinction. Tout s'avive, renaît... Les pensées, dont les plis retombaient, flottent soudain, dans le

même sens. L'histoire, la légende, les théories des époques fameuses s'enchaînent au présent par une suite plus tendue et dans un courant rétabli. La « circulation » se fait, égale, universelle. Les Romes sont remuées : celle des Césars qui tressaille au choc des glaives, et celle du Seizième, qui inscrit en lettres neuves sur ses murs fleuris le mot de Renaissance, ... et toutes les autres... Nulle n'est capable de se priver du décisif et beau vertige. Enfin, par une logique admirable de la destinée, c'est la voix d'un poète qui jette à la foule les premières paroles de révolte et d'incandescence... C'est Annunzio qui annonce, qui embrase, qui envoie les mots pareils à des éclairs et les strophes ondoyantes, persuasives comme des lueurs. Le maître génial de : *Il Fuoco* a été vraiment, en ces jours, le porteur de feu, le Prométhée attendu, le Giorgione des grands espoirs. Et ce hérault acclamé, qui rentre dans sa patrie par l'arcade d'honneur des ovations populaires, d'où revient-il au bout de plusieurs années, après un voyage qui ne fut pas un détour ? De France. Il revient de France... à la minute nécessaire, pour apporter le merci de la sœur latine, et sceller le traité conclu entre nous bien avant celui des chan-

celiers, le pacte écrit avec le sang des Garibaldi.

On n'aurait pas mieux inventé si l'on avait voulu arranger l'histoire. Combinaison sublime des hommes et des choses... Par là, par ce rôle prépondérant qu'avec une audace sereine et un goût, une mesure incroyables, Annunzio a supérieurement joué, cette guerre prend, dès son début, en dehors des questions d'intérêts vitaux, son vrai caractère d'exigence spirituelle, sa marque d'idéal, et sans que la portée de ses raisons politiques en soit le moins diminuée. Au contraire celles-ci, aux rayons des grands sentiments, brillent toujours d'un plus vif et plus direct éclat.

Annunzio a fixé de haut, et en traits étincelants, le sens de la pensée italienne. Il n'est pas exagéré de dire qu'avant le pays et le roi, il a *déclaré* la guerre, si l'on prétend restituer à ce mot de déclaration toute sa philosophie, sa splendeur, sa couleur morale. Le poète a su prouver avec une maîtrise immortelle qu'en entrant dans l'action, et à l'heure exacte, il continuait de rester en avant, à sa place qui, au-dessus même de sa personne, est la première. Il a signifié que l'idée doit toujours précéder le

fait et le baptiser, en être le prodige angélique, lui donner son élan et sa direction. Il a poursuivi et réalisé, en plein air, sous le ciel, son œuvre littéraire, sociale et humaine, sans cesse élargie, en écrivant pour la postérité une fulgurante page dont toutes les autres sorties de sa plume n'étaient que la préface impétueuse et naturelle.

Il fallait qu'il en fût ainsi, que dans cette lutte titanesque du droit, de l'honneur et de la civilisation contre la barbarie scientifique au front bas, perdue d'épais orgueil, chaque nouveau champion de la juste cause qui accourt alerte, à son rang, spécifiât tout d'abord, à voix claire, la limpidité de son dessein et se réclamât des puissances éternelles, des noblesses, des puretés barrant la route aux forces monstrueuses. Vive l'irrésistible artiste-soldat qui trouva le courage d'emboucher la trompette d'or pour sonner le réveil, avec le sûr et filial instinct que l'hymne rendrait inévitable et plus terrible le commandement !

*
* *

Cette guerre de l'Italie a déjà un aspect et une allure classiques.

Tous les auteurs dont nous avons, à l'école, nourri nos intelligences et nos jeunes rêves, reviennent nous parler dans leur langue musicale et somptueuse. Virgile et Tacite sont toujours là. — « *Dulcia linquimus arva* », gémit tendrement le premier. — « *In pedite robur* », affirme le second, qui définit l'infanterie. La majesté du passé mêle à nos préoccupations immédiates des souvenirs de tous les siècles. Les décors des âges révolus s'avancent de plusieurs plans. Sans avoir besoin d'être infidèle, l'antiquité palpite et se modernise. Les bases du Capitole frémissent à chaque coup de sa cloche, et les arcs de triomphe, les portiques se préparent pour les engouffrements de la Victoire. Aux plafonds de la Sixtine, la main de Michel-Ange retouche dans un coin le *Jugement Dernier;* inexorable, elle introduit dans le tourbillon de ses damnés des personnages nouveaux. Pareillement, Dante ajoute un cercle à son Enfer, et, contemplant Béatrice, qui a le visage de l'Humanité, il sent reverdir à sa tempe un laurier plus frais. Toutes les statues ont les yeux tournés dans la même direction. En vain le Pape, qui souffre de tant de maux, s'efforce de s'enfermer dans la cuirasse de sa blancheur,

le marbre sur lequel il se prosterne lui brûle les genoux ; son cœur au fond ne peut plus rester neutre sous ce ciel d'azur qu'il va voir s'empourprer. Quittant la pertuisane pour le mousquet, ses gardes s'engagent.

Enfin tout proclame la guerre et s'y adapte avec une grave allégresse. L'Art s'élève encore au-dessus de lui-même en se renonçant, prêt à faire, s'il le faut, le sacrifice de ses trésors, pour conserver intact l'immatériel et divin chef-d'œuvre qu'on nomme l'Honneur. Les musées, les palais, les ruines, les ondes jaillissantes, les églises et les villas, les colonnes et les cyprès, les lacs et les fontaines, les fruits, les roses, les jardins, désormais se consacrent et se vouent aux soldats, rien qu'aux soldats. Avant peu, les blessés viendront s'asseoir sur les chapiteaux rompus et s'adosser aux sarcophages. Les sépultures des morts, sur les champs de bataille, feront des voies Appiennes. La mandoline, ainsi que sous les balcons, grésillera le soir dans les bivouacs, et le cri troublant du gondolier, loin de la lagune, servira de « qui-vive ! » Toutes les pensées, toutes les prières, tous les cierges et tous les vœux, tous les baisers et tous les pleurs, tous les soupirs,

tous les désirs de l'émouvante et intrépide Italie appartiennent maintenant à ses armes. « *Arma !* » C'est l'unique aboiement de la louve romaine.

LE SOUVENIR FRANÇAIS

5 juin 1915.

Sortant la semaine dernière de la grandiose cérémonie que l'œuvre du *Souvenir Français* a fait célébrer à Notre-Dame, et tout plein encore de l'émotion qu'avaient suscitée en moi les chants, la musique militaire, mêlée sous les voûtes à l'hymne des orgues, et surtout les vibrantes paroles de M. le chanoine Collin paraphrasant avec éloquence le cri sublime : Debout les morts !... je finissais par assembler et enfermer toutes mes impressions dans ces mêmes mots si justes, si limpides, qui les résumaient à ma satisfaction complète : le *Souvenir Français*. Impossible de trouver mieux.

Ces trois mots s'élargissaient alors pour embrasser un nouveau domaine et m'ouvrir des perspectives illimitées qu'ils expliquaient, qu'ils

éclairaient. Tel un titre bien conçu donne, en moins d'une ligne, l'étendue et l'esprit de l'ouvrage dont il est la clé. Plus je regardais l'inscription précise, plus je la lisais en moi — comme au dehors où elle me semblait maintenant mille fois tracée — plus elle devenait merveilleuse. On y sentait palpiter un monde. Et d'abord elle proclamait cette vérité qu'entre tous les souvenirs, quelle que fût leur importance, il y en avait un de prix inestimable pour nous et de qualité supérieure : celui des temps de gloire et d'ivresse douloureuse que nous vivons, le souvenir de la guerre, qui méritait au premier chef le nom de *souvenir français*. Celui-là seul constituait par excellence Le Souvenir. N'avons-nous pas, d'ailleurs, acquis déjà la certitude qu'il est fixé en nous pour toujours, jusqu'à la dernière minute de notre vie, et même au delà ? Peut-être notre âme l'emportera-t-elle comme la seule chose de la terre qui vaille, au moment de plier bagage, de n'être pas laissée ?

*
* *

Parmi les dons que nous avons reçus, celui de la mémoire est un des plus magnifiques et des plus réfléchis. Ce qui confirme bien la pré-

voyance et la bonté dans lesquelles nous fut fait ce présent, c'est que la mémoire, si achevé que soit son mécanisme, reste cependant fragile, sujette à s'affaiblir et à se perdre. Admirable imperfection ! Sa problématique durée accroît ainsi son prix, double sa force, et enraie les dangers qui naîtraient d'une continuité absolue. Dieu a jugé que cette largesse effrayante ne serait en rapport avec nos petits moyens que si elle était corrigée par une autre faveur qui s'y opposât d'une façon directe, et il nous a en même temps accordé le don bienfaisant de l'oubli. Ce dernier cadeau de la Providence est celui duquel, sans nous en rendre un compte exact, nous profiterons le plus au cours de la vie. Un peu plus tôt, un peu plus tard, nous oublions toujours tout, ou presque tout... Après une période qui soudain paraît courte quand elle était longue, et longue quand elle a été courte, après une suite de mois ou d'années, nous sommes un matin surpris et parfois humiliés de considérer d'un œil sec et d'un esprit tranquille des événements qui nous tourmentaient hier sans relâche et qui, détachés et retirés de nous ainsi qu'un fer d'une blessure, nous sont devenus étrangers. Nous nous les rappelons, mais dans

la froideur, sans nous en souvenir. Car se rappeler et se souvenir sont deux actes très différents qui n'ont entre eux rien de commun.

Se rappeler c'est se livrer à une constatation toute simple et sèche du passé, à laquelle ne prend part aucun mouvement émotif. Question d'ordre et de tenue de livres. On a enregistré les choses au fur et à mesure qu'elles se produisaient... On les retrouve ensuite classées dans sa mémoire, comme en un dictionnaire, quand il vous prend l'envie de la consulter... Tandis que se souvenir... implique de revivre, avec une force et une délicatesse souvent plus grandes encore que la première fois, les heures disparues et toujours présentes. C'est l'esprit qui se rappelle et le cœur qui se souvient...

Celui qui a gardé, même avec une précision remarquable, tout l'ensemble et le détail des aventures dont il a été la victime ou le héros, sans qu'il lui en soit resté le moindre trouble, la plus légère mélancolie... celui-là se rappelle. Et celui qui ne saurait plus dire quel jour du mois on était quand il a connu, voici vingt ans, certaine douleur, mais qui pâlit rien qu'à l'évoquer, celui là peut avoir oublié maintes circonstances qui avaient leur vif intérêt... peu

importe, il se souvient... Le premier terme s'applique au fait et le second au sentiment. Il serait impropre de les confondre et de les employer l'un pour l'autre.

Se rappeler n'est jamais en outre une occupation qui vous absorbe et se prolonge. C'est assez vite fini. A quoi bon s'y attarder? Se souvenir, au contraire, enlace et retient. On se plonge dans ce doux travail, on s'y abîme, on s'y blottit comme en une cachette mystérieuse et sûre. Jamais il n'est fatigant d'y rester... La tristesse même s'y améliore et laisse approcher le repos. Se souvenir est la noblesse et la beauté morale de la mémoire, son idéal et sa vertu. Chaque fois que l'on soupire, et que la voix tremble, quand on brûle des vieilles lettres, qu'on interrompt une lecture en penchant la tête, que l'on prie et qu'on pleure... aussi bien dans le recueillement des lourds silences trop chargés que dans l'exaltation des regards dévorant un portrait... on célèbre le culte magique et tendre... on se souvient... on se souvient... le plus souvent sans rien se rappeler!...

*
* *

De cette guerre aucune angoisse, aucune

épreuve ne seront perdues. Nous en aurons toujours le « souvenir français » demeuré fidèle dans son essence et son entière pureté. Les innombrables événements de cette époque, leurs causes, leur marche, leurs effets pourront, plus tard, s'embrouiller et s'effacer sur la plaque usée de nos trop délicats appareils, nous n'en continuerons pas moins de les dégager dans l'évidence et la clarté spirituelles. Les choses d'aujourd'hui sont destinées à conserver sur nous leur imprescriptible domination. Elles bouleversent de fond en comble le terrain sauvage ou les jardins cultivés de nos réminiscences antérieures. Elles retournent tous les sols. Autrefois nous avions sans doute distingué et rangé quelques faits saillants. Comme on isole des fleurs entre les feuillets d'un livre de choix, nous avions mis de côté certaines impressions aussitôt desséchées, et des pensées mortes en plein éclat qui nous plaisaient à revoir, quoique flétries. Ces innocents vestiges ont été presque tous anéantis ou dispersés au souffle de l'ouragan qui sévit encore. Ce que nous éprouvons depuis dix mois se substitue d'emblée aux provisions, faites en de paisibles temps qui, moins meurtriers, n'étaient peut-être pas meil-

leurs. Les spectacles, les sentiments avec lesquels nous sommes en liaison intime et poignante ne partagent pas. Exclusifs, ils prennent tout. Eux seuls prétendent désormais remplir l'office de souvenirs, en porter le noble nom. Les autres... ils les délogent, ceux d'hier dont ils tiennent la place, et les futurs, ceux de demain, qu'ils sont résolus aussi à ne pas laisser s'installer ; ils veulent demeurer nos uniques occupants.

Je crois bien en effet qu'ils le resteront.

*
* *

Il n'est pas un de nous qui ne soit convaincu à cette heure qu'après la guerre tout de nos idées et de nos desseins datera d'elle. Le passé se reculera, se rapetissera encore,... l'épopée napoléonienne est déjà un peu surplombée... ; et l'avenir, si beau qu'il s'épanouisse en tenant quelques-unes des promesses d'aujourd'hui, aura fort à faire pour se maintenir à pareille hauteur. Même s'il ravalait le présent, il n'arriverait pas à l'égaler, car les coups singuliers et de toutes sortes que nous recevons nous auront marqués à jamais. Chacun, n'eût-il pas combattu, pourra montrer son invisible cicatrice.

Non seulement la guerre abolira beaucoup d'anciens souvenirs frivoles, démodés, devenus chétifs et insuffisants, mais elle nous rendra plus difficiles sur la qualité de ceux que désormais nous devrons serrer. Pour gagner le titre de souvenirs français il faudra que ces derniers le méritent, qu'ils n'aient pas à rougir du voisinage glorieux auquel ils seront astreints. Combien oseront alors affronter la comparaison ? Combien pourront la soutenir ?

Cette guerre si terrible, mais héroïque et si pure, magnifie à l'avance en effet tout ce qui lui succédera ; elle est créatrice dans ses hécatombes si radieusement consenties. Elle est le creuset d'où sortira plus lavé, plus moulu, plus battu, plus achevé, le lingot d'or de sa divine richesse ; elle aura mis en fusion féconde et fait vivre et ruisseler les métalliques vertus de la race ; elle aura grandi les véritables grands, les humbles qui n'étaient pas à leur juste taille ; elle aura surmené les bons, heureux de pouvoir monter jusqu'au sommet des abnégations humaines, et elle aura permis aux égarés de se retrouver, de se réhabiliter dans les derniers baptêmes du sacrifice et de la mort.

Cette guerre sera l'intarissable fonds où nous

n'aurons qu'à puiser selon la circonstance et le besoin pour y trouver toujours le trésor attendu. Elle sera notre patrimoine, le point de départ et l'orientation de notre nouvelle histoire, le rivage, d'où s'élanceront vers des lointains élargis et resplendissants toutes nos espérances légitimées, le port où elles reviendront faire escale dans la gratitude des opulents retours. C'est d'elle, de son immense foyer, de ses entrailles fumantes, de ses flancs en perpétuelle et généreuse fureur de maternité, que coulera désormais comme un fleuve, comme un Rhin de pleurs et de sang, de flammes, de boue et d'azur, d'émeraude et d'acier, pour aller se jeter dans un libre océan de gloire, le torrent de nos souvenirs, du Souvenir français.

LES MAUVAIS LABOUREURS

12 juin 1915.

Dans plusieurs parties de nos provinces occupées où l'ennemi se cramponne encore, on voit, paraît-il, depuis quelque temps, d'étranges laboureurs.

Bottés, sordidement vêtus d'un gris sinistre et coiffés du casque à pointe ou du petit calot, ils tracent avec une espèce de rage, ordonnée et suivie, de profonds sillons dans les champs qu'avait épargnés la guerre. Le versant de la colline, la plaine anxieuse et le nostalgique horizon sont peuplés de ces faux paysans qui, derrière le cheval ou les bœufs, ou la paire « d'hommes de somme » attelés, accomplissent au pas de parade leur louche besogne.

Ce sont les soldats allemands qui détruisent les blés en herbe, ne voulant pas que mûris-

sent les épis français de la saison prochaine.

Pittoresque et saisissante image de la perversité teutonne, symbole de leur *manière* universelle : ils empruntent, pour saccager, les gestes créateurs. C'est avec l'outil rustique et honnête du travail qu'ils mutilent la terre en pleine gestation. Après avoir fait rougir de honte leur épée, ils trouvent le moyen, par le nouvel emploi auquel ils les condamnent ,dedéshonorer le soc et de profaner la charrue. Ce fer primitif des jours heureux, innocent et pur, qui ne pénétrait dans la glèbe que pour y préparer la place tiède et le lit des grains, ils s'en servent, eux, pour pratiquer l'avortement des entrailles maternelles. Par là ces novateurs agraires continuent à montrer la savante ignominie de la kulture telle qu'ils l'entendent, — jusque dans la destruction. Toujours un peu voilé depuis qu'à regret il en est témoin, notre ciel s'étonne de ce spectacle. Les oiseaux se demandent pourquoi l'époque du labour est changée, quels sont ces barbares dont le cri guttural ne rappelle en rien les refrains en patois qu'ils avaient l'habitude d'accompagner de leurs gazouillements joyeux. Mais les femmes, les vieillards que n'a pas dispersés la tempête, ceux qui sont

restés quand même, ne pouvant se résoudre à se détacher du morceau de patrie devenu deux fois natal... ceux-là muets, le visage blindé, contemplent la manœuvre scélérate avec un cœur bondissant qui bat la charge sous la toile, car ils ont vite établi le sens du travail abject et raisonné. Cela veut dire que l'envahisseur est à la limite et au terme de l'invasion, qu'il ne se sent plus en sûreté, qu'il a cessé déjà d'occuper le champ dont il se croyait le maître. S'il commet du dégât c'est qu'il va déguerpir, comme il salit avec soin la maison aussitôt qu'il doit la quitter. Il avertit lui-même de sa fuite. Il donne le signal irrévocable et matériel de son prochain départ ; il inscrit lisiblement sur ses positions d'un jour l'aveu de son impuissance et de sa fureur. Aussi nos campagnards, fermes dans leur confiante haine, loin d'éprouver à la vue de ce sacrilège l'indignation qu'il mériterait, sont presque enclins à se réjouir. — « La moisson sera perdue, songent-ils... Bah ! C'est l'effet d'un cyclone... d'une grêle pendant la paix. Peu importe... Laboure, misérable. Creuse ton sillon de mort. Trace-le jusqu'au bout. Reviens. Monte. Descends. Dirige ta parallèle. Arrache la jeune pousse. Troue et déchire le terrain.

Malgré tout je suis heureux... tu vas te sauver...! A moins que cette tranchée finale ne te serve de tombe et que tu n'ailles, le premier, manger les germes du pain que tu te promettais de nous retirer de la bouche »...

Et, sous l'incision de la tranchante proue aux reflets de cuirasse et de coutelas, l'humus fendu s'écarte, se soulève avec reconnaissance et crache des paquets de mottes brunes, des larves et des vers, qui semblent la réelle expression de son vomissement, de son indifférence et de son mépris.

*
* *

La récolte, d'ailleurs, est-elle vraiment perdue ?

Non. Déjà d'une façon générale et en tous temps rien ne se perd. En celui-ci, plus qu'en aucun autre, la semence lèvera, surtout persécutée. La moindre graine arrachée, dispersée, en 1915, ne peut périr. Le vent, gardien, la recueille et la porte où il a mission, dans les esprits, dans les cœurs, sillons éternels et inviolables. En ce moment la vie, si éprouvée, a reçu par contre des privilèges extraordinaires, des droits primordiaux. Ce qui veut *être* se trouve

doué d'une spéciale ardeur. Dans cette intention tout s'adapte et se transpose. Les forces génératrices menacées et combattues se plient aux circonstances, mais pour mieux en triompher; elles s'échangent et se produisent de mille façons différentes, résolues à atteindre à travers les difficultés le but sacré de la nature. On dirait qu'elles ont conscience de leurs fonctions doublement réparatrices, du rôle essentiel qui leur est assigné en face du carnage.

Le dessein des mauvais laboureurs, s'il est vrai qu'il soit mis à exécution, ne sera donc pas réalisé. Ils n'auront extirpé sur place qu'une herbe vaine et détruit que des apparences. Demain ces blés gâchés iront mûrir dans d'autres sols qui les attendaient. Malgré les inutiles arrachements toutes les récoltes se feront, récoltes pour nous de grandeurs, de beautés, gerbes de justice et de gloire, et récoltes pour eux d'opprobres, de haines, des charretées de dégoût et d'exécration à remplir les granges de l'univers... Et les pains aussi seront tous faits, tous cuits, selon la règle du brasier : nos pains blancs et leur pain noir. Quand le Prussien retourne le sol de Gaule il n'en modifie pas la nature et la substance; il le bouleverse sans

l'infester. Car notre sol est fidèle et ne nous a jamais trahis; il tiendra au centuple ses immuables promesses. Plus elle aura souffert et peiné dans ses entrailles, mieux la Terre enfantera. Cette blessure dernière que lui font les charrues retournées contre son sein palpitant pour la rendre inféconde lui assure des siècles de fertilité.

* * *

Il en est de même pour la race.

En ces heures pourpres où la mort abat et couche les hommes à grandes fauchées, l'enfant naît, semble-t-il, avec plus d'empressement et de désir, animé de l'ardeur et de la volonté purifiées qui l'attirèrent parmi nous. Il ne paraît pas la fleur irresponsable d'un hasard heureux, d'une instinctive volupté, mais le fruit réfléchi d'un acte d'espérance et d'une pensée de foi, l' « ainsi soit-il » d'une prière.

Jamais la charité publique et les initiatives privées n'ont autant fait pour ce Moïse de la patrie, ne se sont avec raison plus prodiguées à le bien recevoir et à le secourir que dans cette minute redoutable où il échoue sur les rives du monde avec un à-propos si émouvant. C'est

que lui aussi, par des chemins mystérieux, vient de la dévastation, des ruines, des pays mutilés. Chaque fois que la baïonnette et l'éclat d'obus ont écrasé ou dispersé, dans les entrailles et sur le sein des mères françaises, des existences d'un jour, d'une seconde... ces débris du miracle ont été rejoindre aussitôt ailleurs, dans d'autres flancs, dans d'autres bras, le cours à peine interrompu de leur destinée... pareillement aux blés de l'occupation qui, saccagés aujourd'hui par une main stupide, iront sans faute, au mois d'août, couvrir et renforcer d'autres plaines. Tous les labours donnent leur résultat initial. Les épis et les enfants sont éternels.

A l'éclosion et au salut de cette enfance d'un prix inestimable, les dévouements, la tendresse les soins actifs de l'humanité s'emploient avec une fièvre prodigieuse. Il se rencontre des hommes et des femmes de sacrifice pour parer les coups des gens de proie. On sauve ici les innocents que là-bas on massacre. Les deux œuvres se poursuivent pour ainsi dire côte à côte, mais la première, celle de la délivrance et de la protection, reste la plus forte et gagne chaque jour un terrain qui lui reste. Et comme si elle ne trouvait pas de meilleure façon de

récompenser les bienfaiteurs de sa naissance difficile, cette génération se révèle exceptionnellement vigoureuse et saine. Les angoisses dans lesquelles il lui fut réservé d'être conçue la favorisent. Elle bégaye le mot de victoire en même temps que les soldats l'écrivent. Elle atteste la ferme volonté des entrailles d'où elle sort. Elle dit que, malgré les mauvais laboureurs, la moisson complète se fera, et que le cœur des mères peut être retourné mille et mille fois sans qu'il perde rien de sa puissance humaine et de sa divinité.

NOTRE ÉTAT D'ESPRIT

19 juin 1915.

Plus d'une fois en nous reportant aux époques de la Révolution et de la Terreur, à celles des guerres de la République et de l'Empire, nous nous sommes demandé : « Comment vivait-on alors ? Quel pouvait être l'*état d'esprit* des hommes qu'une effrayante grâce avait jetés dans le tourbillon de ces temps horribles et grandioses ? »

Nous nous représentions à la rigueur assez fidèlement l'existence démesurée des soldats, des tribuns, des conspirateurs, des partisans, des politiques, de tous les premiers rôles du drame immense de liberté, de gloire et de folie qui accaparait la scène. Nous avions sur eux des données retentissantes.

Mais la physionomie des autres nous échap-

pait. Le bourgeois, le vieillard, la femme, l'enfant, ceux qui sans armes — et sans discours — continuaient dans les villes leurs allées et venues ordinaires, leurs occupations... toute cette humanité innombrable et anonyme qui reste à sa même place au milieu de la tempête, qui ne semble pas se mêler directement au tragique des faits, tous ces gens-là, que pensaient-ils? Que disaient-ils entre eux de ce qu'ils voyaient? Quel effet leur produisaient les choses inouïes dont ils étaient les spectateurs, les témoins, les juges, les victimes? Leur voix n'avait certainement plus le même timbre, ni leurs regards la même expression? Ils perdaient sans nul doute l'appétit, le sommeil? Ne devaient-il pas, au plus léger bruit, au moindre soupçon, même dans la quiétude la mieux obtenue et organisée, trembler nuit et jour, être glacés, dépérir sous la menace éternelle et réitérée de la mort?...

Et puis nous lisions dans les Correspondances et les Mémoires que la vie était la même et que chacun vaquait à ses affaires ou à ses manies comme d'habitude, que rien ne paraissait sensiblement changé. On jouissait de l'éclat du ciel et des séductions de la nature. On souriait, on était bien portant, on rêvait, on aimait. Les

poètes rimaient des petits vers. Le dimanche on allait déjeuner sur l'herbe à Chaillot et à Passy après que toute la semaine la guillotine avait fait son dur et rouge métier. Des promeneurs nu-tête, un livre de Rousseau à la main, marchaient doucement dans les allées philosophiques, tapissées d'ombre, et des pêcheurs à la ligne, dont la chevelure était bouclée par une brise amicale, bordaient le fleuve silencieux... Ébahis d'abord et un peu choqués, si nous nous penchions ensuite sur les estampes qui dataient de ces jours maudits, elles nous offraient, alternativement avec des vues de crimes et de massacres, des scènes d'une grâce et d'une fraîcheur exquises. Nous étions forcés de reconnaître, qu'à côté des tricoteuses, des femmes douces cousaient, assises sous les marronniers de nos jardins, que les enfants jouaient au ballon, tandis qu'ailleurs sifflaient les balles, que la vie, en un mot, la classique et débonnaire vie, se poursuivait, dans son ordonnance et son rythme, avec les aspects rassurants, les mêmes images, belles et naïves. Alors nous tombions de notre pauvre petite hauteur : « Mais que penser de ces gens-là ? » nous écriions-nous En quoi étaient-ils faits ? Allions-nous les accuser

d'égoïsme ou d'inconscience, d'atonie ou de lâcheté ? Enfin nous ne comprenions pas.

Aujourd'hui nous comprenons.

*
* *

Ne vous arrive-t-il pas en effet, à toute minute — comme si brusquement un voile se déchirait ou qu'une secousse vous rappliquât à la réalité — de marquer le pas en pleine course au milieu de vos pensées, et de regarder autour de vous avec une attention soudain différente, en quelque sorte neuve et transformée? Vous considérez ce qui se passe et vous n'en revenez pas. Est-ce possible que l'on soit en guerre, et dans cette guerre-là ? Il faut le savoir, et en être sûr, car rien, par intervalles — et pendant des moments qui se prolongent — ne le laisse voir et supposer. Pour beaucoup de ceux que l'appel aux armes n'a pas arrachés de leurs foyers et qui sont le moins atteints par les sacrifices nécessaires, la vie ne se distingue pas énormément de ce qu'elle était avant le mois d'août 1914. Et puis les mêmes façons et les mêmes gestes s'imposent. Mélancolique ou gai, n'accomplit-on pas, par devoir ou routine, les mêmes actes, les mêmes besognes ?

Vous vous surprenez donc, dans votre chambre, à vous parler tout bas avec cette voix intérieure plus forte que tout, et à vous adresser des reproches de n'être pas assez changé, de pouvoir causer, rire, écouter, répondre, et manger, et dormir... un peu plus nerveux peut-être qu'en temps ordinaire, mais possesseur encore d'un magnifique équilibre. Vous voudriez vibrer davantage, être en permanence à la hauteur des événements qui vous dominent, mais qui ne manquent pas de vous faire sentir sans interruption leur poids, leur importance, leur inévitabilité. Vous êtes pris d'un vaste orgueil de « vous bien rendre compte », d'une sincère envie de souffrir, et malgré cela vous vous retrouvez au bout de ces agitations, épouvanté de demeurer aussi calme, en quelque sorte étranger à ce qui pourtant vous touche le plus au monde.

*
* *

Pour dissiper ce malaise vous sortez, et dans la rue votre gêne grandit. Le décor est le même, il ne prend pas part; ou s'il s'est modifié son changement inaperçu n'étonne pas. Il y a moins de vie et d'animation, cela est certain, mais

ce qui vit et reste animé n'offre aucun signe particulier, révélateur des circonstances. Les yeux qui, d'un rapide et intelligent regard, vont questionner au passage ceux d'autrui n'y découvrent pas toujours la juste réponse qu'ils en attendaient. La coquetterie, la distraction, le vieux souvenir de la joie, une certaine humeur détachée et légère persistent çà et là malgré le tragique et la sévérité de l'heure. Or, par un étrange et contradictoire désir, en même temps que l'on veut chasser le présent et l'oublier, on ne supporte pas ce qui l'écarte ou semble avoir l'intention d'en détourner. Quoique charmante, une robe claire offusque ; un chapeau rose, qui fait plaisir, paraît néanmoins hardi ; tout ce qui n'est pas triste a l'air d'un sacrilège. Les inconnus que l'on croise ne seraient-ils pas au courant ? Faut-il les renseigner ?... Et puis l'on réfléchit que soi-même on donne au passant une impression aussi pénible — et aussi fausse — d'indifférence ou de sécheresse. D'où vient donc alors cette espèce de mensonge, résolu ou inconscient, de notre attitude ou de nos manières ? Pourquoi du matin au soir ne sommes-nous pas une plus convenable image, une meilleure reproduction des

événements qui, avec tant de puissance, s'impriment en nous? Quelle est cette déconcertante paralysie de notre sensibilité? Sommes-nous anesthésiés? L'excès des angoisses nous aurait-il endurcis?

Mais non. Ne cherchons pas. Et n'accusons personne. Essayons simplement de nous justifier vis-à-vis de nous-mêmes.

Quand on étudie les combattants, on est aussitôt frappé par le calme et la gravité presque religieuse qui, en dehors de certaines ruptures passagères, sont la caractéristique de leur vie actuelle. Ils « agissent », et avec la plus parfaite énergie, mais en restant « pensants », doués d'une profonde existence intérieure, repliés et concentrés dans le refuge moral où ils ont mis leurs biens les plus précieux. Aussi leur visage rude, souvent immobile, impassible, pourrait tromper un observateur, car il ne laisse pas voir, à dessein, les trésors qui sont pourtant si rapprochés de lui. L'impénétrabilité du guerrier ajoute à sa force; elle est sa pudeur militaire. Le soldat ne veut pas se ruiner en gestes et en jeux inutiles, il se ramasse, il se conserve tout entier pour les moments décisifs. Il économise ses munitions nerveuses comme il ménage

les autres. Et en se comportant avec cette héroïque sagesse il obéit non seulement à une très noble idée, mais à un irrésistible et sûr instinct de sauvegarde personnelle. Averti que cette souveraine glace est la première condition de la flamme et de la longue ardeur dont il a besoin, il la porte sur lui comme un uniforme.

*
* *

Ayant déchiffré cette énigme et pénétré le secret des hommes du front, nous n'aurons pas de peine à nous expliquer la signification de notre propre calme et à nous réhabiliter d'une insouciance qui n'est qu'apparente.

Nous faisons comme les soldats.

Nous aussi nous avons besoin de *tenir* dans nos lignes où, pour n'être pas menacés de mort, nous risquons cependant certains dangers d'une autre nature; nous sentons que nous devons, sous peine de catastrophes individuelles et générales, conserver la patience, la foi, l'espoir, la lucidité, le courage humble et terre à terre de toutes les minutes... Nous nous enveloppons alors d'un manteau gris, nous adoptons la couleur des murailles. Nous devenons avares de nos transports et de nos expansions. Nous affec-

tons de vivre ainsi qu'à l'ordinaire, comme s'il n'y avait rien de changé ; nous nous enfermons dans un automatisme discipliné, résolus à n'extérioriser que le strict nécessaire afin que la machine, ainsi conduite, fournisse un meilleur rendement. Et il pourra même arriver que dans cette excellente intention nous dépassions parfois le but, que, pour ne pas montrer nos craintes, nos soucis, nous accordions un peu trop au contentement et que, décidés à ne pas nous attendrir pour respecter la faiblesse d'autrui, nous péchions par semblant de dureté... Mais dans les deux cas, soit que nous restions dans la mesure, ou que nous en sortions, disons-nous bien toujours que nous ne laissons pas apparaître, en ce moment, le véritable fond de notre esprit et de notre cœur. Nous vivons sur la défensive. Nous sommes à l'arrière. Notre visage, notre corps, notre façade humaine continuent à demeurer dans le siècle et à s'y comporter selon leurs habitudes,... et c'est ce qui se voit ; tandis que sous ces dehors quelconques, toute palpitante dans le cloître de nos pensées, notre âme, en retraite, se consume, en passant par mille expressions,... et c'est ce qui ne se voit pas.

L'AUTRE ARMÉE

26 juin 1915.

Cette armée que je veux dire se compose de tous ceux qui, au sens technique et proprement militaire, ne se battent pas, mais qui font cependant *un service*. Elle est innombrable, aussi grande au moins que celle des troupes mobilisées. Elle comprend des effectifs abondants et divers; elle se répartit en « corps » de toutes sortes, reliés entre eux par une pensée générale et directrice, obéissant à des mots d'ordre instinctifs et suprêmes, à des devoirs perpétuels. Une discipline secrète lui donne sa force et son unité. Bien qu'elle existe, il semble qu'elle s'ignore; elle fonctionne et agit sans s'occuper d'elle, sans en faire parler. Elle a l'air d'être la foule éparse, immense, vague, le sable soulevé, la dune errante, le désert d'hommes, et pourtant

elle a son esprit de suite, sa cohésion mystérieuse ; elle constitue un organisme puissant, et nécessaire, même dans celles de ses parties où la vie paraît suspendue et parfois éteinte.

Au premier rang elle a d'abord ses soldats. Ce sont les organisateurs du Bien, les secouristes de toutes les misères, les aumôniers, les médecins, les infirmiers, tous les volontaires du dévouement et de la charité dont les belles vertus défensives transforment chacune de nos villes ouvertes en une place fortifiée. Se relevant entre eux, toujours dispos et jamais las, ces braves luttent sans trêve contre la maladie, la souffrance, les ennemis intérieurs aussi cruels et redoutables que ceux des premières lignes.

A leurs côtés se rangent les gradés de la pensée française qui, par la parole ou la plume, ont mission d'entretenir la confiance, le bon accord, de ranimer le courage et de montrer le but à travers les épreuves.

Cette armée possède aussi son trésor, ses quêteurs, son intendance, ses approvisionnements, ses magasins... et un personnel de croix-rouge morale, sans uniforme ni signe distinctif, empressé à prodiguer ses soins où il les devine utiles, même et surtout quand ils ne sont point

réclamés : brancardiers solides et vigilants qui ramassent les faibles, les irrésolus tombés sur les trottoirs, dans les ornières du doute, sur les champs de bataille de l'espérance, et qui les remettent debout, les font « revenir à eux » dans la plus pure acception du mot et du fait.

Ce rôle admirable et touchant est rempli non seulement par des hommes, mais par des femmes, de tout âge et de toute condition. Il y a ainsi, ailleurs que dans les hôpitaux et les ambulances, des professeurs de Facultés idéales, des chirurgiens de la raison, des docteurs spirituels, des spécialistes du pessimisme et de la crainte, des médecins de toutes les maladies de la guerre, autres que celles de la chair et du sang, et des sœurs de charité universelle, des infirmières sans brevet qui visitent, soignent, et souvent guérissent les blessés spéciaux dont ils ont accepté la charge.

Ces victimes de l'autre armée ne montrent pas de plaies apparentes. Leur front n'est pas bandé, elles ne portent pas de bras en écharpe et on ne les voit point se balancer sur des béquilles. — A quoi les reconnaît-on ? direz-vous. — A leur grave et pâle visage, à la dignité de leur abattement aussi bien qu'à celle de leur

résignation, à leur morbide langueur, à la sombre mélancolie comme à la profonde amertume qui se disputent leur terrain. On observe aisément parmi eux les blessés simples et passagers, qui n'en auront pas pour longtemps, et puis les « grands blessés » dont l'état sérieux inspire une inquiétude légitime, les autres estropiés, les autres mutilés, les autres incurables, ceux dont le visage est demeuré intact et dont l'âme, à la suite d'un affreux éclatement, reste à jamais défigurée; ceux qui ont été opérés dans le corps d'un des leurs, ceux dont les yeux se couvrent d'une taie depuis que les prunelles d'un être aimé sont plongées dans la nuit; ceux qui, amputés d'un fils, d'un père, d'un mari, ne traînent plus, aux steppes de l'existence, qu'un esprit en ruine et qu'un cœur morcelé; ceux qui ont subi tous les contre-coups et les chocs en retour de la balle et du shrapnell, de la vapeur asphyxiante et du jet de flammes..., qui tous les jours, depuis des mois, se prennent et s'écorchent aux fils de fer barbelés de leurs tourments, qui portent sous leurs habits une croix, une croix de guerre aussi, invisible et bien méritée pour des actes de souffrance splendides, accomplis dans l'ombre, pour des hauts faits de dou-

leur anonymes, qui ne seront pas publiés... Cette armée-là a des régiments entiers vêtus de deuil, d'un noir d'avenir et d'horizon, où les voiles de crêpe des femmes pendent sans flotter comme d'inconsolables drapeaux.

Voici le bataillon sacré des mères, de toutes les mères, sans exception, les résistantes et les écrasées, les anéanties et celles qui ressusciteront galvanisées par l'excès même des douleurs.

Il en est parmi elles qui, semblables aux soldats honorés de plusieurs ordres du jour, ont été frappées deux ou trois fois, et qui, épuisées, émaciées, immatérialisées, n'étant plus soutenues que par une sorte d'exténuation virginale, ont cessé de se plaindre et sourient, mais de quel sourire navrant et saint de *Pieta!* J'en connais quelques-unes, arrivées à ce degré de sublimité complète, à ce sommet de calvaire, au delà desquels rien de pire ne peut plus se concevoir ni s'éprouver... Celles-là ont achevé l'ascension, elles ont franchi tous les brisants et la grande barre du Sacrifice terrestre, et elles se trouvent tout à fait en avant, à la limite des autres mondes, des libres océans qui baignent les grèves futures. On se demande comment

elles vivent, et elles l'ignorent elles-mêmes, n'étant plus que des flammes, des lampes, des lueurs... Elles restent sans bouger dans des appartements aux volets mi-clos, assises dans de petites chambres devenues immenses... ; bronzes de courage et marbres de désolation, palpitantes statues funéraires ; ou bien agenouillées comme des *donatrices* d'ancien triptyque, sous le rigoureux chaperon de deuil qui leur presse les tempes. Et en effet elles ont tout donné en donnant mieux qu'elles-mêmes ; elles ont donné davantage — par l'offrande de ce qui leur était le plus cher — que si elles s'étaient livrées en personne.

Autour de ces martyres couronnées déjà, se groupent les autres mères, épargnées encore, et les femmes, les filles, les fiancées, les sœurs qui, exaucées jusqu'à la minute présente, superbes de confiance et entêtées d'espoir, se sont accoutumées à braver leur angoisse. Celles-là vraiment se battent jour et nuit, et *tiennent* sans jamais reculer.

Et il y a les enfants qui ne sont pas tout à fait des hommes, les pupilles du foyer, trop jeunes pour qu'on les accepte là-bas et qui voudraient être plus âgés d'un ou deux ans afin

d'aller pousser des cris et prendre leur récréation sur les champs de bataille.

Et il y a les parents qui, depuis que leur fils est prisonnier, se sentent captifs, perdus, sans appétit à l'heure des repas.

Enfin, après ses soldats, ses blessés, ses mutilés, l'autre armée que nous passons en revue a ses morts. Nous les voyons tomber, loin du feu, *comme s'ils y étaient*.

Combien sont-ils ceux qui, en silence, sans coup férir, étendus dans leur lit, meurent néanmoins aussi sûrement de la guerre que s'ils s'abattaient dans la terrible zone? ceux qui ne survivent pas à la perte d'un combattant pour lequel ils vivaient? ceux qui ne supportent pas l'amputation d'un membre familial? ceux que fige et sidère, à cent lieues de distance, le vent d'un certain obus? ceux qui, en même temps qu'un marin du *Gambetta* ou du *Bouvet*, coulent à pic, submergés ici dans d'incompréhensibles flots? ceux qui disparaissent à cause d'un disparu? qui s'en vont faute de recevoir des nouvelles? Quoiqu'ils rendent leur dernier soupir loin des pays bouleversés, on peut dire exactement de la plupart de ces défunts qu'ils sont tombés à Beauséjour, à Vauquois, sur l'Yser, en

Orient... Ils mériteraient, aussi, qu'on mît sur leur cercueil un drapeau tricolore, car ils ont été tués malgré tout « à l'ennemi », territoriaux paternels, héroïnes de la maternité, autres enfants de la patrie...

Et puis oublierons-nous les tendres, les fragiles, qui, en dehors de toute atteinte directe, meurent de la guerre par excès de sensibilité, par délicatesse d'âme, comme si c'était pour eux la seule et digne façon de remplir leur devoir ?

Trop frémissant et trop vibrants sous les coups alternés de l'enthousiasme et de l'horreur, ils se brisent en miettes ainsi que du cristal; ils n'étaient pas faits pour la cruauté de ces temps magnifiques.

Et maintenant saluons avec respect, avec pitié, les derniers morts, les vieillards que la guerre achève, dont les cheveux avaient blanchi dans la paix depuis des années si longues ! Malgré leur âge ils auraient pu vivre encore un bon petit moment... Mais la guerre est venue... Ils étaient restés droits, et du jour au lendemain, sans récriminer, ils se sont courbés en hâte vers la tombe, avec le seul regret de ne pas durer assez, doyens de l'autre armée, pour mourir d'une attaque de bonheur, dans l'apoplexie de la victoire.

LA PAROLE

3 juillet 1915.

Parlons de la parole. Jamais elle n'a été un acte qui commande plus de conscience qu'aujourd'hui. C'est que la guerre lui donne un regain de pouvoir, excessif et dangereux.

Parler est à présent une chose si grave que l'on ne devrait, semble-t-il, y recourir qu'en cas de force et de réflexion majeures ; nous voyons néanmoins une foule de personnes le faire du matin au soir avec autant d'intempérance que de légèreté. Ce bavardage civil est une espèce de fièvre contagieuse qui nous cause beaucoup de mal. On l'attrape et on la communique sur un coin de trottoir, chez soi, partout, rien que pour avoir échangé quelques phrases inutiles ou défendues. Les opinions hasardées, les vains propos sur le sujet terrible qui nous possède

sont les chemins par où circulent et se propagent en nous le doute et l'amertume, et il n'est pas possible qu'il en soit autrement, puisque la presque totalité des questions qui nous sont posées ou que nous posons nous-mêmes sont condamnées d'avance à demeurer sans réponse. Nous savons que nous parlons pour ne rien dire, ne rien apprendre et ne rien conclure, que nous ne croisons en somme que des soupirs, des hélas ! des quand ? des comment ? des pourquoi ? des combien ? toutes formules interrogatives destinées à ne recevoir aucune réplique immédiate et probante. Nous passons cependant, par petits et fréquents entretiens, une grande partie de notre temps à cette besogne inféconde. Si nous prenions la peine de récapituler chaque soir combien de fois depuis le matin nous nous sommes laissé entraîner, malgré nous, à discourir sur les matières auxquelles nous sommes étrangers : politique, armements, travail des diplomaties, secret des puissances neutres, durée des hostilités,... combien de fois, en nous croyant dans le vrai, nous avons, à tort et à travers, blâmé, critiqué, approuvé, soutenu ou combattu les hommes, les systèmes, les moyens... et prodigué notre avis et nos conseils

à Joffre, au grand-duc, à l'amirauté, aux états-majors, aux ministres, à tous,... et conquis des avances, réussi des percées, rétréci des fronts, coulé des sous-marins, bombardé des hangars... et survolé des villes lointaines de nos propres ailes... non seulement nous serions effarés du nombre des heures perdues à ces irréalisations, mais nous constaterions avec évidence qu'il n'est jamais résulté pour nous, de pareils exercices, que trouble, faiblesse et mélancolie.

*
* *

— Mais, me dites-vous, il faut bien parler. De quoi s'entretenir sinon du constant et douloureux objet de nos pensées? Pouvons-nous, humainement, nous occuper d'autre chose que ce qui est devenu la raison même et la substance morale de notre vie? Il n'y a pour nous qu'un « ordre d'idées », et c'est celui-là.

— Sans doute. Et cependant... ne parlons pas. Le moins sera le mieux. Dans notre état d'esprit et de nerfs toute conversation un peu nourrie, et qui s'allonge, offre un terrain miné. La plus loyale est semée d'embûches. Nous ne savons pas, en la commençant, de quelle manière elle finira.

Pourquoi parle-t-on ?

D'abord pour avoir l'air d'être au courant de ce qui vous échappe. Au lieu de se plier de bonne grâce, par discipline, à l'ignorance inévitable et nécessaire qu'impose sur certains points la consigne nationale, on a cette folie de vouloir être tout de suite instruit des choses et de prétendre les juger. Quelle bonne occasion pourtant d'entraîner la fameuse patience dont nous avons fait le serment! Mais non... Comme le mystère, incessant et variable, qui plane sur le grand problème actuel de notre destinée, nous persécute et nous irrite, résolus à le déchiffrer à tout prix... nous inventons. Or avons-nous besoin de plus de onze mois d'expérience pour nous apercevoir que rien de ce que nous avons supposé ou prédit n'est arrivé, ou en tout cas ne s'est effectué selon notre programme? Disserter de la guerre, se livrer à perte de vue aux innombrables spéculations qui, à force de s'user et de se contrarier les unes par les autres, n'aboutissent qu'à nous embrouiller, est donc une lourde erreur.

Mais si l'on ne parle pas pour traiter du technique et du professionnel et trancher en vertu d'incompétence acquise, peut-être sera-t-il per-

mis de se répandre en discours sur les sujets de qualité purement morale? comme par exemple pour éclaircir les maussades, tonifier les affaiblis, assurer les hésitants?... La parole, chaude et persuasive, insinuante ou belliqueuse, prompte à toutes les attaques et à toutes les ripostes n'est-elle pas, pour ces salutaires besognes, l'arme efficace par excellence?

Il se pourrait. Mais je n'en suis pas sûr non plus. En effet, l'escarmouche avec un pessimiste offre des inconvénients. Il connaît la manœuvre. Il vous assaille avec des raisons qui ne prouvent pas toujours, bien qu'il ait tort de les employer, qu'elles soient au fond négligeables. Il ne lui est pas, hélas! bien difficile d'étaler des douleurs et de compter des morts; il n'a qu'à se baisser. Sans avoir besoin d'être de mauvaise foi il vous gêne, il vous tourmente, il vous fait presque honte de la confiance obstinée que vous opposez à la sympathie de ses alarmes. La sérénité froide et un peu dure à laquelle il vous condamne par la richesse de ses inquiétudes n'est pas sans vous coûter. Il vous donne le rôle ingrat; il vous empêche de vous émouvoir sous peine de contradiction et vous fait aller plus loin que vous ne l'auriez voulu. Il faut

vraiment alors une bonne trempe de caractère pour garder le calme que l'on prêche et ne pas céder à une irritation inspirée cependant par le meilleur et le plus pur des apostolats.

Et qu'arrive-t-il dans ces petits duels, où l'on se blesse quelquefois sans jamais se désarmer? Les adversaires se séparent en ne se mettant d'accord que par le silence. A bout de souffle, et las de réciproques arguments émoussés à la longue, mais auxquels on revient toujours, on s'arrête… épuisé… et, dans un grand geste qui de part et d'autre affirme jusqu'à la fin, on se détache, celui-ci plus convaincu de son droit à l'angoisse et celui-là plus affermi dans son devoir d'espérance. Eh quoi? songez-vous, le découragé ne pourrait-il pas s'en aller remonté par la vigoureuse estocade de son interlocuteur? Cela s'est vu, j'en conviens, mais si rarement qu'il est plus sage de n'y pas compter, tandis qu'on observe de façon courante l'homme solide et sûr de soi, ébranlé après coup par cette lutte aussi pénible qu'inégale. Et toujours il emporte le regret d'avoir trop parlé, avec une abondance coupable puisqu'elle n'a pas amené le succès. Les mots ne touchent qu'en petit nombre, accentués et brefs. Il n'y a rien à espérer des dis-

cours. Aussitôt que l'on s'y aventure on se donne du champ, on s'expose au recul, et jusqu'en réfutant on n'évite pas de concéder.

Dans l'intérêt même de la bonne cause embrassée, il est dangereux de traiter verbalement le pessimiste, car on lui fournit ainsi l'occasion qu'il recherche à toute minute, de se produire... Par la résistance on lui prête un point d'appui, on le fortifie, on l'exalte... on en fait jaillir des aperçus nouveaux, des plaintes plus heureuses... de telle sorte que, grâce à vous, il s'amplifie et se perfectionne... Quand vous le quittez, il est en effet *remonté*, mais à rebours, dans le sens contraire à celui que vous souhaitiez, et vous avez l'impression d'avoir été malgré vous l'horloger de cette fâcheuse pendule qui marque l'heure à contretemps et rend de mauvais sons. Laissez-la donc aller toute seule, et n'y touchez pas... elle finira par s'arrêter. En la tracassant vous la détraquez davantage.

*
* *

Vous savez bien d'ailleurs que la parole a pour principal effet de confirmer dans ses idées celui d'où elle sort; c'est un bruit qui entête,

qui flatte, qui enfonce, qui fait marteau. Il est arrivé souvent à chacun de nous, étant seul, de se parler tout haut, pour s'assurer dans une détermination ou une façon d'agir. La pensée ne suffisait plus, il nous fallait le commandement, la puissance physique et comme irrésistible de la voix. A nous entendre nous avions l'illusion de nous comprendre mieux. Ainsi nous avons pu éprouver que non seulement on crée ce que l'on exprime, mais qu'on l'accroît et le décuple. Les malades souffrent deux fois plus des douleurs qu'ils décrivent.

Renseignés par cette vérité, enrôlons-nous dans le silence. La simple notion du devoir individuel doit nous suffire. Imitons le soldat au fond du boyau de terre où il ne voit rien, — qu'un peu de ciel. Cherche-t-il à comprendre ? A quoi bon ? Il sait le but, il est éclairé par l'idée, il n'en demande pas davantage.

Le silence est une sauvegarde, un asile, une protection, le refuge inviolé. Nul ne s'est jamais repenti de lui demeurer fidèle. Il est la glace dans laquelle tout se *saisit* et se conserve intact. Il montre qu'il est sacré en s'imposant aux extrêmes limites de la joie et de la douleur, en face de la mer et sur le sommet des mon-

tagnes, devant la mort et dans les cathédrales... C'est lui, l'éloquent silence, qui a toujours le dernier mot.

L'homme aujourd'hui qui, paisible et digne, remplit sa tâche coutumière avec une ardeur ramassée, qui va et vient, simple, précis, diligent, qui parle peu, qui passe vite, et qui, sans poser une seule question, répond à toutes qu'il ne sait rien,... celui-là seul a trouvé la façon de se conduire.

C'EST SI LOIN !...

10 juillet 1915.

Regardez sur la carte de l'immense et inconcevable Afrique, à l'Ouest, au creux du golfe de Guinée, ce morceau de terre où il n'y a presque rien d'écrit, qui ne paraît pas beaucoup plus grand qu'un de nos départements et qui, entouré d'un trait orange, borne au Nord le Congo : c'est le Cameroun, où plusieurs colonnes française, franco-anglaise et franco-belge, opèrent à la fois contre les forces allemandes.

De temps en temps, à d'assez longs intervalles, quelques lignes nous apportent en peu de mots le récit — non, pas même le récit — la brève nouvelle d'une sensible avance, d'un engagement heureux, avec de faibles pertes... Quand il ne passe pas inaperçu, noyé dans le flot des communications européennes, ce bul-

letin furtif, tout en faisant plaisir, nous laisse calmes et rassurés. Il arrive difficilement qu'il nous bouleverse. C'est si loin !... Les esprits positifs l'absorbent en une minute, pressés de courir ailleurs, et ceux qui ne craignent pas d'accorder sa part à l'imagination trouvent là le sujet d'une rêverie. Les noms étranges dessinent des oasis, plantent des décors... Quel poète dans son fauteuil ne se représente aussitôt d'une façon claire et certaine les petites troupes d'hommes solides, bien entraînés, munis du confortable ingénieux et perfectionné des explorateurs ? « De part et d'autre, dans les deux camps, on n'est pas très nombreux, on se tiraille donc dessus à travers les fourrés sans se causer grand dommage. Ce n'est pas comme en France, au front... Sans doute il doit bien y avoir quelques rudes moments... mais exceptionnels et rachetés par tant de joies !... par des sensations puissantes, des spectacles prodigieux, des émotions d'une ivresse et d'une beauté qui ne sauraient se dire. Pas de tranchées. C'est la vie — et la mort aussi — mais au grand air, sous le ciel tropical, en pleine et splendide nature, parmi les orchidées et les oiseaux rares... Les coups de fusil lèvent par

milliers des escadrilles de papillons... et le soir après la marche ou le combat, les pionniers de cette guerre à la Stanley, réunis en rond autour de grands feux, dévorent des agneaux rôtis, au pied d'arbres plus gros que des tours et hauts comme des clochers... On s'endort aux cris espacés des perroquets et au ricanement des singes, pendant que coule à distance, aux rives de la nuit, quelque traînante et triste chanson de pirogue, nasillée par des indigènes... »

Faut-il dire, pour ceux qui seraient enclins à ne pas trouver excessive cette agréable peinture, combien elle est aux antipodes de la vérité? La guerre au Cameroun, malgré la magnificence désolée des lieux qui en sont le théâtre, ne le cède en rien, pour les épreuves, la fatigue et la durée, à celle d'ici, de chez nous, à la guerre continentale que nous avons sous les yeux et qui, par un effet naturel, nous touche davantage.

Elle se poursuit là-bas dans des conditions et à travers des difficultés inouïes. Tout d'abord notre armée du centre africain est formée de coloniaux parmi lesquels — il importe qu'on le sache — un grand nombre, officiers et sol-

dats, sont dignes d'un tout spécial et respectueux intérêt de ce fait que l'ouverture des hostilités les a surpris au moment où ils s'apprêtaient à s'embarquer pour rentrer en France et y jouir d'un repos supérieurement gagné. Or, retenus par la déclaration de la guerre, ils ont dû renoncer en même temps à la joie qu'ils se promettaient de revoir les leurs, quittés déjà depuis un, deux, trois ans... et aux soins attentifs qu'exigeait leur santé délabrée. Ils n'ont pas eu, comme leurs frères d'armes mobilisés sous notre ciel, les derniers jours passés au foyer, les dernières heures d'épanchement ou de silence, le dernier repas en famille, les baisers muets, les mains pressées, les yeux expressifs et profonds des mères, ces yeux fixés sur l'enfant, divins objectifs ardents à le « prendre » pour en garder une indélébile image, une épreuve éternelle... On ne les a pas accompagnés par les rues, jusqu'aux gares, en les acclamant et en leur jetant des roses. Non, ce tendre et puissant viatique du Départ leur a manqué. Et cependant, ainsi privés de tant de gâteries précieuses et de robustes douceurs, ils se sont mis en route du même pas fier et sûr que s'ils foulaient, pour y prendre avant la bataille une force

plus ramassée, le sol de la terre natale. Mais quoi ? vous les connaissez, les coloniaux? A quelque distance qu'ils soient, ils rayonnent. Ils sont entrés vivants dans la légende épique et rien ne peut plus, de leur part, accroître ni diminuer notre admiration. Ils sont capables de tout, et ils le prouvent, une fois de plus, à la splendide façon dont inlassablement, depuis dix mois, ils luttent eux aussi au Cameroun, pour que s'accomplissent les grands Destins...

...Ah ! ce Cameroun ! Ces étendues misérables qui donnent le spleen, ces marécages s'étendant à perte de vue, ce réseau compliqué de bras de mer et de canaux couverts de brumes, de buées lourdes et d'humidités flottantes, ces nappes, ces étangs, ces limons, ces boues mouvantes tapissées de nénuphars et d'herbes aquatiques aux tiges enchevêtrées... pareilles à des collets tendus; ou bien alors la brousse feutrée, mauvaise, la jungle résistante et hargneuse... et enfin la forêt, sinistre, indescriptible, surnaturelle et redoutable, aux compactes épaisseurs, au diabolique mystère... la forêt aussi vieille et opprimée de siècles que le monde et qui n'est plus qu'un temple gigantesque, un royaume défendu où règne l'hallucination. Pour le traverser,

cet empire de la fièvre et du vertige, il faut des semaines, des mois, quand ce n'est pas la moitié d'une année. Car partout, en plaine, en montagne, sous les stupéfiantes futaies, les distances sont énormes, au point de déconcerter l'audacieux qui doit les couvrir. Absence totale de routes. C'est tellement hors de toutes mesures connues, et si désert, si loin !... Ni chemins de fer, ni voitures, ni automobiles, ni télégraphe. Les correspondances sont expédiées par piétons... Sauf quelques officiers montés, les autres Européens vont à pied, et les transports, de toute nature, se font par porteurs. Les bagages de chacun ont dû être réduits au minimum, délibérément, et aussi par la force imprévue des choses, car personne, au début, ne pensait que la guerre au Cameroun aurait une aussi longue durée,... et, à l'heure actuelle, on se trouve à près de 700 kilomètres du point de départ ! Si vous tenez compte des colis individuels, des vivres, des munitions, et de l'artillerie qui, ne pouvant rouler, doit être portée aussi, vous imaginez l'effectif d'indigènes et le nombre de bras nécessaires !

Ce nombre permanent n'est rien à côté de celui que réclame, de l'arrière à l'avant, l'envoi

du ravitaillement. Pour amener un seul mois de vivres à telle colonne volante, quarante mille journées de portage ne sont pas de trop, et il n'est que justice, en disant cela, d'ajouter au prix de quels efforts intelligents et de quelles difficultés vaincues, s'accomplissent ces opérations extraordinaires... Les régions, peu à peu franchies, se composent d'îlots désertiques et de bandes à peine peuplées. Les Allemands, tandis qu'ils se retirent devant nous, évacuent et brûlent les factoreries où nous aurions eu la chance de trouver des vivres... Malgré tout, on va,... en suppléant, grâce à des prodiges d'énergie, à ce manque absolu de voies de communication. Par suite de l'habitude que pratiquent les naturels de marcher en file indienne, tout sentier n'a que trente centimètres de large et, s'il est ancien, il se creuse et s'encaisse pour devenir à la longue une étroite rigole. Aborde-t-on la forêt? une troupe ne peut lentement s'y tailler un passage que par la serpe et la hache, en sabrant les rotins, en creusant des tunnels au travers de l'impénétrable broussaille. Cet acharné travail, qui épuise les plus vigoureux, s'accomplit au milieu d'innombrables et invisibles embûches. Tantôt c'est l'indigène qui se

glisse pour abattre à bout portant son ennemi d'une balle tirée par le fusil du dernier modèle, ou bien c'est la mitrailleuse cachée, qui, d'une touffe hospitalière, aux larges feuilles, crache brusquement la mort. Et, par surcroît, la nature est plus ennemie encore que l'ennemi lui-même. La chaleur torride et le froid redoublent de méchanceté. Les mouches, les guèpes, les moustiques, les serpents, la fourmi rouge ou noire, tous les insectes aux suçoirs venimeux, aux pattes gluantes et empoisonnées, toutes les bêtes féroces, moyennes ou petites, aériennes ou souterraines, celles du sol, du sable, ou de l'humus, de l'air, de la mousse, de l'écorce et de l'eau sont, elles aussi, lancées en formations serrées contre l'Européen, contre le soldat de France, dans un ensemble de fureur où il y a comme une secrète entente avec l'adversaire, une haineuse complicité.

Mais inébranlable, redressé par les attaques successives de l'ennemi et celles des éléments, impassible sous le soleil de feu qui le calcine, et sous l'aveuglante pluie d'orage aux larges gouttes, glacées et dures comme des balles aplaties, sous le double fracas de l'artillerie et de la foudre, sous la chute des cotonniers géants

qui s'écroulent pourris de vétusté, sous tous les coups les plus imprévus, les plus rudes, le troupier colonial demeure lui-même : *le marsouin*, aussi intrépide et résolu sur terre que sur mer, bon pour toutes les côtes, pour tous les saharas, magnifique et sublime amphibie des régions sauvages dont il est le héros, victorieux et prédestiné. Il fait là-bas la guerre avec le même ardent et frénétique amour que s'il défendait ici son toit et son clocher. L'incommensurable distance et les milliers de lieues ont pour principal effet de le rapprocher, par le cœur, de la mère patrie. Il reste avec elle en « liaison » parfaite et continue... Et cependant... il n'en reçoit rien ! — ou si peu qu'il vaut mieux n'en pas parler... Les lettres — quand elles arrivent — mettent trois mois. A-t-il au moins obtenu son cadeau de Noël ? A-t-il été l'objet des attentions délicates et variées des femmes de France ? A-t-il eu... Non. Friandises, chocolat, confitures, douceurs... rien de tout cela n'a été pour lui... On n'y a point songé... Et puis y eût-on pensé... C'est si loin ! Qui donc serait assez naïf pour expédier un paquet de tabac ou des œufs frais au Cameroun ? Mais il n'y a lieu d'accuser personne... Encore une fois, c'est la faute de ce diable de

pays, de cette Afrique compliquée et si peu commode... Aussi nos braves, qui ne sont pas susceptibles ni mesquins, ont compris tout de suite la situation et l'ont adoptée avec cette martiale belle humeur qui est leur esprit, leur esprit de corps. C'est entendu. Ils iront, s'il le faut, jusqu'au bout, jusqu'au bout de leur peine, de leur vie, de leur dernier souffle, et jusqu'au bout de cet autre monde où ils font flotter nos couleurs... Ils feront cela modestement... et fièrement... sans se plaindre du noble silence qui les environne et qui finit par les signaler peut-être mieux que les ordres du jour dont ils n'ont pas besoin pour remplir leur devoir.

Mais pourtant, si grande que soit votre abnégation, terriens-coloniaux du Cameroun, héroïques et discrets officiers, vaillants petits soldats, résignés à l'isolement, à la gloire obscure, vous n'échapperez pas à la récompense, à notre fraternelle tendresse, à notre longue et reconnaissante pensée qui vous accompagne, vous admire et vous suit, même quand vous ne vous en doutez pas... Croyez-moi. Tout se sait. Tout se saura... et l'on sera déjà émerveillé en apprenant que le gain total des colonnes expéditionnaires, dont vous faites partie, représente en

Afrique, à cette heure, une superficie *qui n'est pas loin d'égaler celle de la France*... J'aperçois dans cette similitude un visible symbole. La grandeur de la France... telle est la mesure qui à tous semble la plus simple, la meilleure, la plus heureuse des dimensions. Nulle autre, en effet, ne saurait évaluer plus exactement la superficie de votre courage et de votre belle âme.

LES INUTILES

17 juillet 1915.

Dans le bouleversement général et profond que, du haut en bas, elle entraîne, la guerre a mis en brusque évidence une catégorie de gens qui tout à coup frappe et retient l'attention, plus peut-être qu'elle ne le désire. C'est la tribu des inutiles.

Elle comprend d'abord les désœuvrés de carrière, certains oisifs courants, de tout genre et de toute condition, et puis des personnes tièdes dont les événements ont saccagé sans bonne grâce le demi-travail et la molle besogne qui suffisaient en temps ordinaire à occuper leur étroite vie. Cette énumération n'est pas absolue et comporte des réserves. Nous savons bien que l'ouverture des hostilités, en mobilisant un grand nombre de fainéants contraints enfin à

faire quelque chose, leur a rendu le plus signalé des services, les a révélés à eux-mêmes, à leur propre valeur, et beaucoup d'entre eux qui auparavant n'avaient pour ainsi dire été bons à rien sont devenus propres à tout, jusqu'à donner à leur mort le caractère d'une entreprise, la beauté d'une œuvre de longue haleine, conçue et réalisée. Tous les « amateurs » d'hier de la paix ne méritent donc pas aujourd'hui, grâce à Dieu, d'être appelés des dilettanti de la guerre. La plupart ont trouvé sous l'uniforme leur vocation insoupçonnée.

Les coupables visés, parmi ceux que leur santé, leur âge ou de puissantes influence éloignent des zones militaires, sont les êtres spéciaux et déconcertants qui semblent mettre tout leur effort à ne pas tirer parti de l'indépendance et de la liberté si précieuses dont ils ont le privilège de jouir. Il en est de différentes sortes, riches et pauvres, ne formant qu'une exception, je me hâte de le répéter. Mais cette exception, moins petite qu'on ne pourrait le croire, est assez curieuse pour qu'on s'y arrête. Vieillards qui furent, et qui sont encore, quoique presque éteints, de passionnés amants de la vie, de la vie aimable et légère, la seule

qu'ils ont pratiquée,... ils s'étaient, depuis une bonne période, enrôlés déjà dans le regret, aussi la terrible rudesse de cette époque en a-t-elle fait des incurables du désenchantement. Ils en veulent au déluge de n'avoir pas attendu à « après eux » pour venir. Grands enfants gâtés, aux cheveux gris, Célimènes d'automne, douairières de l'éventail et des fins plaisirs, épistolaires réputés, causeurs fameux, pour qui l'esprit, les entretiens mordants, les délicieuses petites choses quotidiennes de leur société constituaient l'univers... ou collectionneurs désemparés, batteurs d'art, chasseurs d'antiquités, braconniers du bibelot... maniaques d'une seule recherche, toqués d'un style, violonistes d'Ingres, dont une spécialité de luxe, une œuvre de patience frivole, étaient la seule raison d'être... tous ceux pour qui la guerre a été une plus directe interruption des habitudes, une plus sensible brisure... de l'agrément. Voilà d'abord de quoi est formée la troupe des inutiles.

On les reconnaît à l'immense ennui qui les revêt de la tête aux pieds et dont ils sont comme les prisonniers sur parole. Ne pouvant se livrer à leur passe-temps tyrannique et favori, n'ayant

plus de dîners en ville, de visites à faire ni à recevoir, désorbités, falots, errants, ils vont au hasard, de-ci de-là, tels que les ombres des êtres heureux qu'ils étaient autrefois. Les rues du Paris transformé, qui leur semble vide, sont leurs limbes. Ne leur demandez pas de rester chez eux; plus que jamais ils en sont incapables, car entre des murs, bloqué dans une chambre avec soi pour simple compagnie, on est forcé de penser davantage, tandis que dehors il est plus facile de s'oublier et de bannir les obsessions.

C'est pourquoi les inutiles, faibles âmes en peine, déambulent à travers la cité, en quête de rencontres qui, même médiocres et brèves, finissent cependant, les unes au bout des autres, par avoir raison des pénibles heures. La sévérité du moment les a rendus plus sociables. Bien des visages devant lesquels ils se détournaient dans le tourbillon des beaux jours et qu'ils ne daignaient pas distinguer leur sont à présent une ressource, une vraie aubaine. Ils quêtent le regard d'indifférents stupéfaits et charmés ; ils traversent le boulevard pour aborder quelqu'un sans se rappeler son nom ; ils saluent les premiers. Ils *rachètent* ; ils sont

touchants. Le pessimisme d'ailleurs ne les a pas empoisonnés et leurs propos ne dégagent rien d'amer: on peut ainsi les fréquenter, sinon sans bénéfice, du moins sans péril. Tout de suite, ils vous font ingénuement l'aveu, explicite ou détourné, du trouble et du désarroi « où tout cela les a mis ». Naïfs et sincères, ils se laissent observer à l'œil nu dans la limpidité de leur égoïsme : ils voient et ils sentent petit, individuel et court. Ils se plaignent de petits maux, de petites épreuves, en poussant des petits soupirs. D'esprit plutôt raisonnable, ils n'ont pas le cœur verrouillé. Susceptibles de pitié, par bonne éducation, ils donnent, souvent, et beaucoup,... mais vite, et d'une façon en quelque sorte détachée; ils ne stationnent pas aux endroits douloureux. La souffrance est un sujet qu'ils s'abstiennent de creuser. Tout ce qui a trait à la guerre les offusque; ils l'écartent autant que possible de leur esprit, et plus pratiquement de l'étiquette quotidienne de leur existence. Ils sont censés y penser et n'avoir pas besoin par conséquent d'en discourir. Mais ils ne savent que faire de leur corps, de leur ingénieuse et menue activité cérébrale sans emploi, de leur temps tout à coup disponible; et il ne

leur vient pas à l'idée qu'ils pourraient cependant s'occuper, se rabaisser à une de ces grandioses et humbles tâches pour lesquelles il n'est jamais assez de bras, d'intelligence et de moyens. *Ils ne savent pas.* Ils sont nés inutiles, par destination. Ils s'en rendent compte, et cela ne les afflige pas trop, enclins à se considérer en tout, jusque dans le manque et l'imperfection, comme une élite.

Inutiles aussi, ceux qui, à n'importe quel degré de la société, même en se livrant à un travail et sans demeurer inactifs, ménagent leur cœur, le retiennent. Ils ne donnent que bien peu s'ils ne donnent rien d'eux-mêmes, s'ils prétendent se garder intacts, ne consentir aucune dépense de leur trésor sensible, et rester inentamés. On n'est, en effet, charitable qu'en proportion de ce que l'on perd, et le bénéfice se compte toujours au taux du sacrifice.

Inutiles, ceux qui ne font pas tout ce qu'ils pourraient, qui s'assoient volontairement à mi-chemin de l'effort, trichant avec le devoir; ceux qui se bornent au minimum, qui n'acceptent pas les pénitences morales, si douces par comparaison, que commande la guerre, ceux pour lesquels les mots « jusqu'au bout » n'ont pas

dans toutes les directions l'accent d'un ordre suprême. Et la femme du mobilisé qui trouve dans l'allocation reçue un prétexte et un droit à la paresse est également un mauvais exemple d'inutilité; elle agit en sens inverse du mari qui, la plupart du temps, ignore sa conduite et la blâmerait.

Enfin, sans qu'il soit besoin d'en opérer la recherche, vous connaissez, pour les voir flâner autour de vous, tous ces types d'une espèce particulière qui en étant d'incontestables Français, d'honnêtes citoyens dont on ne peut suspecter les sentiments, ont cependant en eux je ne sais quoi de vague, d'impersonnel et d'étranger qui étonne et qui choque. Quand on imagine pendant une minute leur absence ou leur disparition, la pensée de l'irréparable ne se présente pas aussitôt à nous. Ils sont... et pourraient ne pas être. A quoi servent-ils sinon à faire remarquer qu'ils ne servent à rien? Avant la grande épreuve, dans le plein du tumulte et de l'agitation, alors qu'ils avaient l'air de vivre réellement et d'être comme tout le monde, cette nuance échappait, on les confondait avec ceux qu'ils étaient souvent bien loin d'égaler; ils paraissaient, malgré leurs dé-

fauts, doués d'une activité résolue et posséder un emploi sérieux. Mais la secousse nationale, redoutée et prédite, est venue dissiper ces illusions et elle a remis, du premier coup, les choses et les gens à la place qui leur était propre. La guerre, tout en galvanisant les valeurs cachées et les mérites obscurs qui n'attendaient pour se manifester que cette occasion mystérieuse, a aussi *précipité* tous les esprits chétifs et les cœurs incomplets, et nous constatons, grâce à elle, aujourd'hui, le petit résidu qu'ils déposent. C'est peut-être là, entre tous, le plus profond des châtiments que réservait aux inutiles invétérés leur corruption radicale : celui d'une inutilité de Nessus, infligée aux moments où tout la condamne.

Si cuirassé d'égoïsme soit-on, comment ne pas souffrir en effet de son propre calme et n'être pas gêné de sa monstrueuse torpeur? Voir chacun empressé à se dévouer, à se prodiguer... lire dans tous les yeux et surprendre dans toutes les voix le courage et l'anxiété, le désir, l'espérance, traverser les plus beaux des sentiments humains... en les écartant comme des ronces, ne pas renvoyer une lueur des rayons que l'on reçoit, regarder, sans pleurer, des

larmes qui coulent, ou n'en répandre que sur son sort en laissant croire que c'est celui des autres qui vous les arrache, se contempler ainsi en dehors du mouvement universel, de la magnifique circulation douloureuse... et marcher sans but, dans la solitude de sa fausse sécurité, tel qu'un pestiféré de l'indifférence et qu'un paria de la sécheresse en se disant : « Je ne sers à rien, je suis inutile... Les jours terribles que l'on vit passeront sans que je les aie vécus. Cette guerre finira et je n'en aurai pas été, cinq minutes durant ; je ne pourrai pas, à moins d'être un misérable, en parler sans honte et sans remords !... » Cela est-il possible ? Y a-t-il vraiment parmi nous des êtres capables d'accepter une situation pareille ?

Il y en a. Et en poussant des cris de victoire, ils iront acclamer le retour des soldats... Ce jour-là ils « prendront part », joyeux, éclairés, fraternels, redevenus serviables, utiles... parce que tout sera fini.

LA GUERRE S'IMPOSE A TOUS ET PARTOUT

24 juillet 1915.

Le sol de la France entière communique en ce moment d'un bout à l'autre par des voies étendues et profondes, d'une continuité mystérieuse.

Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, un même courant circule qui relie entre elles nos provinces et fait qu'aucune ne reste étrangère au sort de ses sœurs, paisibles ou bouleversées. Malgré la différence qui les sépare et l'inégalité de leur condition, les régions libres et celles que l'ennemi occupe trouvent le moyen de se rattacher et de demeurer unies par la similitude d'une confiante énergie que ne saurait entraver nulle puissance au monde. Si le village, la famille, les absents, petits et vieux, les tendres souvenirs, sans que rien puisse y mettre obstacle,

se glissent au front à certaines heures pour y surgir entre deux feux et y mener à travers les lignes leur ronde consolante, pareillement, à la ferme intacte, aux champs qui n'ont pas souffert, dans les bois où pas un arbre ni un homme ne sont tombés, les soldats, les autres absents, jeunes et plus âgés, et toutes les images de la guerre, sans que rien puisse empêcher cette bonne désertion, reviennent à certaines minutes pour y affirmer leur perpétuelle et douce présence. Grâce à ces visites fréquentes et réciproques, les relations des esprits et des cœurs que l'éloignement rapproche ne sont jamais interrompues. Par un échange facile et miraculeux qui s'opère en dehors des réalités et mieux et plus vite qu'en elles, ce que chacun a momentanément perdu ne lui manque pas tout à fait. A tour de rôle on va l'un chez l'autre, et l'on rapporte de ces congés spirituels un courage plus grand, une espérance neuve et comme reposée. C'est par là qu'à l'avant aussi bien qu'à l'arrière tout le pays résiste et *tient*.

Jusqu'au sein des contrées heureuses de notre territoire où jamais n'est parvenu, même affaibli, le son du canon, la guerre veut et sait se manifester, et elle s'y prend avec une mesure,

une justesse, une appropriation étonnantes. Il n'est pas d'endroit où elle permette qu'on l'ignore, mais elle varie ses signes et proportionne ses effets. Du bien-être et de la sécurité qui règnent en des lieux bénis elle extrait, par contraste, une directe et sévère leçon; de tout ce qui paraît le plus capable de la faire oublier, elle tire un rappel. Là où elle a la joie de n'être pas obligée de sévir, elle agit pourtant, elle se propage et se répercute, même dans la douceur. Elle crée chez ceux qu'elle n'atteint pas ou qui sont à peine frappés, un foyer de gratitude et parfois de sains remords, sans cesse entretenu. Je me refuse à croire, comme le prétendent quelques Alcestes dont la médisance est coupable, qu'il y ait des coins favorisés de notre terre où l'égoïste habitant, ménagé dans sa vie et ses biens, savoure au jour le jour sa propre quiétude. N'eût-il pas pour se tourmenter de fils, de père, ni de parent sous les drapeaux,... il serait hors d'état de retenir sa pensée d'aller aux armées et son cœur de battre plus fort chaque fois que, de tout là-bas, arrivent les nouvelles... Vaille que vaille il faut qu'il participe à la cruelle et salutaire angoisse; il n'a pas le droit — ni le pouvoir — de s'y dérober.

La guerre, qu'il y consente ou non, le saisit, là où il est, là où il broute, arrache son piquet, casse sa chaîne, et le roule et l'emporte dans son mouvement, le traîne dans son dédale et dans son labyrinthe. Tous ceux qui ne sont pas partis servent quand même, plus ou moins; tous les paysans qui seront restés aux champs auront défendu le sol; tous ceux qui l'auront ensemencé et cultivé pourront dire : « J'ai fait campagne. » L'intention d'aider suffit pour que l'on contribue à l'immense tâche. Les faibles et les usés, les vieillards, les femmes, les enfants qui assurent la coupe des foins et la rentrée du blé, se sentent mobilisés également; ils forment les effectifs du dépôt rural aussi utile que l'autre; ils mettent au travail une volonté qui s'inspire de la discipline. Leur action n'est pas incohérente, elle s'ajoute à celle des combattants.

Pour être entretenus dans l'idée de la guerre, l'homme et la femme des pays épargnés ont d'abord les blessés que la bataille, à chaque instant, rejette de tous côtés comme des éclats et leur envoie de loin. Ils les ramassent et les recueillent. Le blessé est la preuve réelle, l'enseignement, l'exemple fournis par le fléau à la

réflexion de ceux qui n'en soupçonnent pas les horreurs. Il leur apporte la vue de sa chair, saignante encore ou à peine refermée, non pour les amollir, mais afin qu'à ce spectacle impérieux ils puisent la résolution suprême. Il est bon que le distant et calme villageois constate le ravage auquel il échappe et qu'il ait sous les yeux le soldat décoré par la mitraille. Celui-ci lui raconte ; il l'écoute et il apprend. L'aspect d'un mutilé ranime son bras. Au récit qu'on lui fait des ruines qui couvrent le Nord de la France, le méridional privilégié, par-dessus sa chère maison dont pas une tuile n'a bougé, aperçoit plus distinctement les débris du toit de son frère, et il s'endurcit au dessein de la vengeance.

Tous les petits pays prospères, n'en doutez pas, se ressentent, par les splendeurs de ce pacifique été, des émotions et des douleurs dont le destin les préserve, — et par moments les prive. Ils veulent se rendre dignes de l'exception, presque de l'injustice, dont ils obtiennent le profit. Aussi ne sont-ils plus les mêmes. On dirait qu'ils cherchent à se faire pardonner. Graves, méditatifs, les gens suivent la pensée générale, conductrice de tout un peuple. Une

piété du courage et du danger les resserre, les dirige dans les actes de l'humble besogne quotidienne. Ils vivent avec une attention devenue religieuse. Tout a cessé d'être banal, a pris une valeur de circonstance surnaturelle. Quand nous craignons que dans leurs retraites perdues ils ne soient plus touchés par le terrible et glorieux événement qui s'accomplit sans arrêt, chaque jour, nous ne savons pas observer qu'au contraire tout leur en parle, mais avec une autre voix et d'autres mots qu'à nous. Ils ne peuvent avancer d'un pas, ni se retourner, sans subir — comme une obsession — l'accablante absence de tous les hommes, jeunes et mûrs, partis dès la première heure ; et cette absence qui se manifeste à tout propos est plus sensible aux bourgades que dans les cités, elle crée un vide plus réel, plus proche, plus continu, et que rien n'arrive à combler.

Les époux mènent dans les campagnes une existence moins séparée qu'ailleurs, le genre des travaux communs les rapproche, les confond, aussi les femmes et les mères, privées pour de longs mois d'un fils ou d'un mari — quoique d'une sensibilité plus fruste — souffrent peut-être davantage, n'ayant pas la res-

source des distractions et des passe-temps que la guerre elle-même offre et permet dans les villes... Sans doute, elles ont, pour s'occuper, à reprendre le métier de ceux qui ne sont plus là, et elles s'en acquittent avec une énergie magnifique, mais justement cette obligation même ne les laisse pas une seconde indifférentes à la grande histoire... Comment en labourant, et en semant, ne pas penser au laboureur, à celui qui semait? La maison est si petite que l'absent n'avait qu'à l'habiter pour la remplir. La cour et les bâtiments sont déserts depuis qu'on ne voit plus l'ombre du maître sur le mur. Le vieux cheval ne hennit pas maintenant quand on le mène boire et les bœufs sous le joug baissent obliquement la tête en n'entendant plus la voix familière et rude qui annonçait la pointe de l'aiguillon.

Tout est changé. Les choses ont un air différent et fatal. Posés et accrochés pourtant à leur place, les objets paraissent abandonnés. Les lits et les berceaux sont tristes; la charrue, même en défonçant le sol, fait comprendre qu'elle s'ennuie. Chaque jour de la semaine est comme un grand dimanche et la cloche, pour n'importe quel office, a gardé le son du tocsin... Est-il possible de ne pas s'imaginer la tranchée

quand on creuse le sillon ? Le moissonneur qui fait la sieste, immobile, étendu sur le flanc, évoque aussi l'image d'un autre dormeur, couché beaucoup plus loin, après l'autre moisson, et reposant pour la sieste éternelle. Le moindre enterrement, auquel on n'eût pas prêté d'attention, maintenant se remarque et prend de l'importance.

Au fond de la province lointaine où je me trouve depuis peu, je vois, de ma fenêtre, en ce moment, deux femmes munies de faux. Chacune à l'extrémité d'un champ, elles se parlent à distance. Est-ce une consigne qu'elles se transmettent? Dans leurs mains l'outil rustique a la beauté d'une arme blanche, et la lame courbe qui luit fait songer aux flots de sang qu'elle pourrait verser. Si je regarde, au delà des vastes prairies, sur les collines et les monts qui tracent un cirque de sommets bleus... j'aperçois des ruines fameuses, des châteaux rougeâtres qui ont soutenu des assauts et des sièges... des tours à demi écroulées, des donjons décapités mais demeurés hautains... Castelnau, Saint-Laurent, Turenne, Taillefer, où des Templiers commandaient le coude de la Dordogne... Partout et toujours, dans le passé comme dans le

présent, la guerre,... son souvenir, ses vestiges, ses vivaces et puissantes images..., et la table sur laquelle j'écris ces lignes porte, encadrée dans son plateau, une plaque de marbre blanc, une ancienne épitaphe, venue échouer là,... après quelles vicissitudes !... On y lit, en petites capitales, ces mots qui m'émeuvent chaque fois que je les prononce : « *Ci-gist Iehan Hierosme de Han, fils de Anthoine de Han et de Philippe de Castel Saint-Nazar. Il décéda estant à la suite du roy en la guerre de Bourgogne, l'année vingt troisiesme de son aage le troisiesme iour du mois d'aoust 1595.* »

. . . .

Ainsi, déjà, voilà plus de trois cents ans, tombait vaillamment dans sa fleur, pour la France, un adolescent plein de flamme, d'ambition, de rêves... et ce morceau de marbre blond qui n'a plus rien de funèbre est certainement, après avoir été arraché de son tombeau, tout ce qui le rappelle aujourd'hui, tout ce qui reste de son passage si court sur la terre ! Je ne puis m'empêcher, dans le respect de ma tristesse, d'unir cette ombre élégante des temps révolus à celles des jeunes héros d'à présent qui sont entrées, pour n'en plus jamais sortir, aux jardins de la Gloire.

L'HONNEUR BELGE

31 juillet 1915.

Nous approchons de la période des anniversaires les plus récents de notre histoire, période magnifique où les rappels d'angoisse, de souffrance et de beauté ne manqueront pas. Chaque matin nous pourrons à présent retrouver sur le calendrier un de ces impérissables faits qui ne cessent pas de s'accomplir bien qu'ils soient écoulés. Ils s'offriront à nous pour être revécus, et en si grand nombre qu'un seul petit feuillet de l'éphéméride quotidien ne suffirait pas à les contenir tous.

Mais au premier rang de ceux qui, dès le début de l'épopée à laquelle nous travaillons, ont forcé la vénération de l'univers, la révolte de la Belgique violée est l'événement capital et providentiel. Il fut l'*acte*, logique et

nécessaire, le point de départ mystérieux, tel qu'il était impossible pour la suprême gloire des opprimés et l'éternelle honte des oppresseurs, d'en imaginer de plus significatif et de plus parfait. Il éclaire, et il prouve. Il met, tout de suite, à leur vraie place, l'une en haut, l'autre en bas, la Belgique et l'Allemagne. Il établit d'une manière indestructible la droiture du plus faible et la déloyauté du plus puissant.

Comment n'être pas saisis d'un renouveau d'émotion haletante aux approches de ce 4 août 1915 qui marque le bout de l'an du Sacrifice belge ? Ces heures décisives nous sont toujours présentes, dans leur intensité. Notre cœur vibre et résonne au choc du souvenir comme le bronze des beffrois de Flandre sous le marteau des Jacquemards. Quel bouleversement de toute la France, et de chaque Français, et quelle agitation passionnée dans le monde, chez tous les peuples que guide la pureté d'un idéal, à cette nouvelle inespérée, incroyable, et qui nous transportait sans cependant nous étonner : « La Belgique résiste. Elle se défend ! » Nous étions secoués de joie et d'amour. Nous en poussions des cris où se mêlaient des pleurs. Un enthousiasme sacré débordait de nos âmes. Le respect

et l'admiration pour tant de grandeur simple, naturelle, et pour ainsi dire instinctive, nous étouffaient. Malgré l'épouvante que nous ressentions déjà des dangers et des maux auxquels s'exposait, en pleine sérénité de conscience, la noble petite nation, nous étions peut-être plus heureux pour elle que pour nous de la voir embrasser ce beau parti qui la mettait pour toujours au pinacle de l'honneur.

Sans doute, notre intérêt, étroitement attaché à sa conduite, ne pouvait se distraire de tout ce qui venait ainsi le favoriser à la minute la plus périlleuse,... mais par-dessus tout, dominant l'égoïsme fatal et l'humaine partialité, ce qui nous exaltait c'était ce sentiment irrésistible, cette conviction du Droit en face de la Force, cette religion absolue de la parole et de la signature contre laquelle toutes les attaques sont vaines, toutes les exécutions inutiles. Par là, plus encore que par l'aide immédiate et inattendue qu'elle nous prêtait, la Belgique avec élan nous secondait, devenait l'alliée de notre immense Cause qui nous dépassait. Nous puisions dans cette communauté spirituelle, dans cette parenté morale, un redoublement de confiance et de certitude, et nous étions fiers

qu'il nous eût suffi, chacun de notre côté, sans nous être donné le mot, de suivre le commandement du Devoir pour nous trouver réunis sous son même étendard avec nos deux drapeaux. Car ne craignons pas de le dire, en décidant de barrer la route à l'envahisseur qui n'avait d'abord en vue que notre ruine, le roi Albert, si vives qu'étaient ses sympathies pour la France, ne fut pas un seul instant engagé ni gêné par elles. Devant son indépendance menacée il ne songea qu'à la Belgique, à son bon renom, à sa réputation sans tache ; tout le reste disparaissait, quel qu'il fût, néfaste ou avantageux ; il n'y avait ni contingences ni suites,... rien que le fait brutal de l'Obligation la plus haute, la plus impérieuse. Il n'hésita donc pas, il ne discuta pas, et, assuré d'être d'accord avec son peuple sans lui faire l'offense de le consulter, il tira l'épée. Geste héroïque et de si large envergure qu'il est à jamais décrit pour la postérité. Il se trouva que par un enchaînement merveilleux des grandes choses qui tout à coup étaient lancées et s'accrochaient, ce geste nous sauva !... Et s'il nous sauva, c'est qu il était loyal et pur. Ce jour-là, le 4 août, par la stricte et aveugle obéissance

aux prescriptions de l'Honneur, le grand souverain de la courageuse Belgique changeait, du tracé de son épée dans l'air du soir, toute la direction de la guerre, l'orientait dans le sens opposé à celui de la traîtrise et du vil calcul. Cette mince et fragile lame, en jaillissant hors du fourreau qu'elle semblait ne devoir jamais oser quitter, protégeait pour un temps la frontière française, faisait sortir en grand branle-bas les flottes de l'Amirauté,... elle créait le mouvement, l'impulsion, elle préparait de loin l'Italie, elle avertissait tous les neutres, elle était le rayon d'acier, vu de partout, la lueur aiguë et rapide illuminant les horizons, les voies futures, le ciel ouvert et les esprits troublés. Et voici que, demain, nous allons retrouver, les uns après les autres, ces chiffres qui sont des énigmes déjà percées, ces dates mémorables, lumineuses et vivantes, comme des étoiles...

Sans doute nous n'avons pas besoin, pour nous « rafraîchir » et le faire plus pieusement, d'être reconduits, par l'échéance du temps, à l'époque et à l'heure précises où s'accomplirent ces manifestations sublimes. Nous nous rappelons sans interruption depuis un an la gloire de Liége, la lutte pied à pied de l'intré-

pide armée chantant la *Brabançonne*, et toutes les indicibles souffrances qui — de Louvain à Anvers, et le long des côtes, par les dunes rougies, et jusqu'à Ypres la douloureuse, étendue dans le sarcophage de ses Halles — jalonnent les jours et les nuits de 1914. La moindre minute, pour nous, est synthétique et commémorative de tout l'ensemble. Nous honorons d'une gratitude et d'une pitié qui brûlent comme des lampes jamais éteintes la Belgique en lambeaux, saignante et martyrisée. Néanmoins, la date du 4 août, qui fut celle à la fois de sa violation et de son resplendissant essor, doit nous ramener à elle, nous retenir dans un vaste enveloppement de tendresse, demeurât-il silencieux. Cet anniversaire est une station. Nous y ferons halte, non pour nous arrêter, mais pour nous confirmer les raisons et la force de repartir. La route en sera demain plus facile, car le temps n'est jamais perdu que l'on passe aux reposoirs du souvenir, aux autels de la reconnaissance.

Nous invoquerons, toujours vive, chaude, permanente et de même qualité, l'ardeur qui nous embrasait quand, au souffle et à la tempête des nouvelles, nous apprenions que les troupes alle-

mandes se heurtaient aux forts de nos vaillants amis et que le barbare était tenu en échec par la petite armée, sacrifiée d'avance, mais au-dessus de la défaite... Nous relirons, en les répétant avec une égale tranquillité, les paroles, dignes du Cid, prononcées de sa voix ferme et douce par Albert Ier... et toutes les mères, toutes les femmes de chez nous jetteront en pensée sous les pas de la Reine Élisabeth les fleurs de nos prairies pour en faire un tapis d'exil à son chiffre et à ses couleurs. Nous tournerons nos yeux par où regardent nos cœurs, vers cet adorable et délicieux petit royaume, riche de tous les plus purs trésors et qui n'est à présent que cendres, fumier, ruines, décombres et chaos. Repaissons-nous des dégoûtantes images d'horreur! Ayons la hantise des clochers rompus, des villes calcinées! Soyons obsédés des victimes, des suppliciés qui n'ont pas cessé par delà la mort de tendre leurs bras, « d'en appeler », de crier : Au secours ! N'évitons pas qu'ils nous soient pénibles et qu'ils viennent déranger notre sommeil. C'est grâce à eux qu'ici, nous qui vivons encore, nous dormons en paix. Tous, en tombant, en s'abîmant, en croulant, hommes et choses, arbres, êtres, maisons, vieillards et clo-

chers, petits enfants et cathédrales, tous ils nous ont servis. De leurs pierres, de leurs statues et de leurs corps ils ont fait obstacle ; ils ont retardé notre heure... Ne l'oublions jamais. Et, aux pieds de la chaîne de montagnes, que feraient en ce paisible empire des plates étendues les monceaux de cadavres et de débris, si on les entassait, renouvelons l'immuable serment de ne cesser le feu qu'après avoir rendu la Belgique à ses enfants et à son roi. Sinon, aurions-nous opéré pour nous-mêmes et bien au delà, toutes nos reprises, nous ne serions pas *libérés*.

PERSÉVÉRER

7 août 1915.

Au bout d'une année d'efforts, plus efficaces qu'on ne pense, bien que le résultat ne nous en apparaisse pas encore aussi clair et aussi rapproché que certains le voudraient, nous voici arrivés à un moment où il importe d'examiner notre patience. Elle a besoin d'être « revue », de près et à fond. Non qu'elle soit en mauvais état, mais nous devons la traiter comme une machine sujette à jouer, qu'il est utile, après qu'elle a fourni une longue et rude dépense, de démonter, de nettoyer et de graisser à nouveau. Il faut lui redonner l'huile, l'huile sainte, et resserrer ses écrous, afin qu'elle reparte dans un rassemblement plus puissant et plus vif de toutes ses pièces.

Où en est notre patience mise à l'épreuve par

trois cent soixante-cinq jours d'exercice ininterrompu ? La sentons-nous entamée, ralentie, épuisée ? Pas le moins du monde. Elle a rendu, et avec une très brillante solidité, tout ce qu'on lui a demandé et que l'on n'osait pas toujours en attendre. Sa « forme » est demeurée excellente,... et, pourtant, elle a un grave défaut, qui risque de la compromettre et même de la ruiner si l'on n'y remédie pas sur-le-champ.

Elle est restreinte et d'insuffisante portée. Son tir est trop court. Dès qu'elle s'excite pour entrer en résolution, elle se paralyse en se limitant ; elle s'assigne des délais qui, même quand elle a cru de bonne foi se réserver longue échéance, la détrompent cruellement. Enragée de combiner et de prévoir, elle veut bien consentir le sacrifice exigé qui est son mérite, mais sous réserve de conditions et de petits traités avec l'avenir. A propos de chaque événement, espéré ou redouté, elle se fixe une dose approximative de travail suivant les durées qu'elle imagine. Elle accorde à l'avance aux faits, pour leur permettre de se dérouler, un minimum ou un maximum admissible qui règle sa propre marche. La patience employée jusqu'ici est en quelque sorte proportionnelle et suspensive ;

elle établit des programmes et agit d'après des plans déterminés par son humeur. Trop étroite, trop humaine, trop réaliste, elle manque de sérénité dans l'espace et le temps,

Tous nos désirs et toute notre volonté doivent donc s'appliquer à la doter d'une ampleur pour ainsi dire infinie. Il faut que, devenant de qualité plus rare et plus résistante, elle monte d'un degré. Elle est mûre pour la perfection. Or, en cette matière, le devoir qui nous tire et nous élève, consiste à être patient « une fois pour toutes et de haut », à pratiquer cette vertu en vol plané au lieu de chercher à l'accommoder sans cesse aux moindres accidents de la route. Idéalisons-nous sur tous les points. Nous serons alors portés par notre patience tandis qu'avant c'était nous qui la portions comme un fardeau. En renonçant à nous donner des rendez-vous précis avec la victoire finale, nous la rencontrerons plus sûrement et plus vite ; elle se montrera d'autant plus magnifique et prompte que nous-mêmes, généreux de son heure et de ses moyens, nous lui aurons fait plus large crédit.

*
* *

Ayons la franchise de le reconnaître : la

patience, telle que nous l'avons employée jusqu'ici, n'a été qu'une préparation.

Il convient d'entrer à partir d'aujourd'hui dans l'ère immuable et supérieure de la persévérance.

L'esprit inaccessible et hors de toute atteinte, le cœur discipliné, les nerfs soumis, nous ne nous contenterons plus de cette endurance capricieuse et fébrile d'hier, sujette à tous les aléas, avec laquelle nous suivions tant bien que mal le cortège des événements. Les mots maladroits ou perfides, les insinuations, les idées funestes, les faux calculs, les lâches soupirs, les regards qui ne vont pas en face et les silences qui parlent trop auront perdu le pouvoir de nous toucher et de nous arrêter, même un instant. Tous les traits qui nous blessaient, émoussés par un an d'usage quotidien, nous trouveront désormais insensibles.

Si en effet, au cours de ces époques difficiles je me réfère aux observations que j'ai eu l'ennui de réunir sur moi-même, bien avant de les compléter en étudiant le voisin, je m'aperçois que d'une façon générale on entend surtout par « avoir de la patience »... dire « qu'on en aura ». La parole tient lieu du fait, et quand

l'occasion se présente elle ne trouve plus personne. Il semble que le dessein suffit et dispense de l'exécution. Le jour où l'épreuve nous commande de tenir nos promesses, c'est à la minute où cet acte serait le plus nécessaire que nous nous dérobons à l'accomplir. Et cependant nous devrions savoir que la patience n'est vraiment utile et souveraine qu'aux extrémités où l'on déclare n'être plus capable d'en avoir! Si ce n'est pas pour ces situations critiques et aiguës qu'elle est justement faite,... alors à quoi bon s'adresser à elle et l'afficher?

*
* *

La persévérance qui s'impose pour la suite de la campagne, je ne la comprends qu'aveugle et sourde, et cuirassée d'une confiance telle que rien ne puisse l'entamer.

Bien plus, les épreuves de toutes sortes et infligées à tout instant, loin de mordre sur elle et de l'amoindrir comme la simple et mince patience, auront pour unique résultat de la blinder et de lui donner plus d'épaisseur, à l'image de ces rocs dont la tempête et les vents ne font par couches que retremper le grain et doubler le calcaire.

Cette disposition sublime croîtra avec la durée et grâce à elle.

Devenue article de foi, elle fera partie de nos croyances les plus chères et reprendra, quoique née du présent, ses racines naturelles dans les profondeurs du passé.

Elle aura l'autorité de la voix des morts, comme si nos défunts, en nous engageant à *tenir* toujours et quand même, nous ordonnaient de le faire aussi pour eux, et nous offraient de l'arrière des tombeaux, leur part de hardiesse et de ténacité.

Ce mot de persévérer, d'une si expressive étendue au regard et au son, sera l'épigraphe et la devise de nos jours de guerre, le prisme à travers lequel nous accepterons seulement de voir briller les sept couleurs qui font l'arc-en-ciel de la paix.

En l'enrichissant d'ardeur, de courage et d'amour, nous lui laisserons cependant, pour la haine de nos ennemis, son sens pleinement diabolique.

Ce mot, infusé dans notre organisme, métamorphosé en idée fixe dans notre esprit, et promu par notre cœur au grade de sentiment, nous l'inscrirons en pourpre et en azur au fron-

ton de notre vie ; nous le porterons partout avec nous comme un trésor dont on ne se sépare pas ; nous voudrons qu'il nous absorbe et nous obsède, qu'il soit toujours là, vivant, impérieux, sans jamais se relâcher de sa splendide tyrannie et restant éveillé pendant que nous dormons.

Ce mot sera notre pensée, notre vocabulaire ; il parlera par lui-même et aura réponse à tout ; il nous nommera, nous résumera. Quand on dira les Persévérants, tout le monde saura que c'est nous, les Français.

S'il faut qu'à l'exemple des soldats qui tombent pendant l'attaque nous nous écroulions, nous aussi, à distance et avec moins de beauté qu'eux, ce *mot*, opiniâtre et magique, sera le dernier que nous répéterons tel que l'expression de nos volontés suprêmes...

Les combattants frappés butent et s'aplatissent tout habillés sur le sol au cri de : En avant !... nous pouvons bien mourir alors dans nos bons lits en disant : Persévérer !

C'est par là seulement que, selon la tournure encourageante de Bossuet, « nous serons transmis à la gloire ».

LE CIMETIÈRE

14 août 1915.

I

Le matin. Adossé au chevet d'une petite église de village dont le clocher penche, à moitié rompu, le cimetière est occupé par des lignards campés au milieu des tombes et le long des murs. Dans un des angles quelques hommes groupés causent assis sur les renflements que fait le sol. Aux croix sont suspendus des bidons et des musettes. Pour l'instant le calme règne, les alouettes chantent... Et voici ce que disent les vivants :

— Encore un d'organisé ! Fini de cette nuit. Maintenant ils peuvent venir. On y est.

— Ah ! dame ! C'est qu'un cimetière, comme position, ça n'a pas de prix... Aussi quand on en trouve...

— Combien donc déjà en avons-nous faits? Cinq? Six?

— Ma foi oui. Pas moins.

— Plutôt plus. Et un peu partout... dans le Nord, en Champagne...

— Tu n'as pas compté?

— Ah bien ! S'il fallait écrire ses mémoires!...

— Tu aimes ça, toi, de travailler dans les cimetières?

— Assez... A cause des murs, des piliers, des bouts de colonnes qui font des abris. On peut tirer en appuyant le fusil sur le bras des croix. Et puis c'est comme un terrain d'honneur. Y a déjà du monde. Ça tient compagnie...

— Et s'il faut partir on est tout rendu. Pas besoin de voiture.

— Ni de fossoyeur. Une marmite fait le trou.

— Une autre arrive qui rebouche. Et allez donc !

Un *qui regarde tout autour de lui.* — Mais il est déjà plein !

— On se serrera.

— Eh bien, moi, je n'aime pas me battre dans ces endroits-là.

— Pourquoi ? Raisonne. Un champ, n'im-

porte lequel, dès qu'il devient de bataille, il finit toujours par être cimetière... alors un cimetière peut bien finir par être champ de bataille.

— Oui. Pourtant, je suis gêné.

— Comment as-tu fait les autres fois ?

— C'est celui-ci mon premier.

— En effet, tu n'es là que depuis peu... Tu as une excuse. Au début j'étais pareil. Mais tu verras. Dès le deuxième tu n'y feras plus attention.

— C'est pas sûr.

— Qu'est-ce que tu t'imagines donc? Tu as peur de ces vieux morts ?

— Non. Mais j'ai de la peine pour eux. Ils étaient là benoîts, enroulés dans l'herbe et les fleurs, ils croyaient bien avoir la paix pour toujours... Et puis voilà qu'on les dérange. Qu'est-ce qu'ils doivent penser ? Ils nous en veulent.

— Pas du tout. Au contraire... Ils sont contents que l'on vienne et qu'on se batte près d'eux, sur eux... Nous sommes leur couverture. Ça les ranime et les réchauffe. S'ils pouvaient nous donner un coup de main, ils le feraient.

— Tu as peut-être raison. Cette nuit j'en ai eu l'idée.

— Comment ça ?

— Hier j'avais lu une quantité des écritures qui sont sur les plaques et les croix : « Ici repose en paix... Priez pour l'ame de Jean-Cyrille... Que Dieu reçoive en son sein... »

— Suffit. Ne les dis pas toutes.

— ... Et puis voilà qu'en mon sommeil, sur les mêmes plaques et les mêmes croix, au lieu de ces phrases-là, c'en étaient d'autres.

— Bah ! Tu te les rappelles ?

— Très bien. Sur l'une ça disait : « Courage ! Hardi ! Nos cœurs sont avec vous. » Sur l'autre : « Ayez-les, bon Dieu ! Chassez-les ! » Ailleurs : « Nous ne voulons plus du repos ! » Et puis encore : « Soyez les bienvenus ! » ... Enfin un tas de compliments de ce genre-là... qui faisaient plaisir. Et je n'étais pas saoul... Avouez que c'est curieux ?

— Oui. Tu as rêvé.

— Bien entendu. C'est un songe... Mais un songe de guerre. Faut pas le mépriser. Moi j'y crois. Oui, je suis certain que tous ceux qui sont là de ce moment-ci et que nous ne voyons pas, ils nous voient, qu'ils vivent par faveur, et qu'ils ressentent les choses. Sans ça ils n'auraient que l'ennui de la bataille. Du moment

qu'ils se trouvent mêlés à nous les soldats, qu'ils sont dans nos rangs, c'est pour dire et agir comme nous.

— N'empêche que si le hasard... pourquoi pas?... m'avait amené sur la tombe des miens... Ah!

— Eh bien?

— ... je ne pourrais pas me battre. Ça m'ôterait l'envie.

— Moi ça me la donnerait. D'ailleurs c'est à quoi je m'applique : à me représenter que tous ces inconnus sont ma famille, mes parents, mes amis, mes défunts... Aussitôt ils le deviennent, sans que j'aie besoin d'effort; toutes les tombes, ça se ressemble tellement! Et j'y vais avec plus d'entrain. (*Une étrange rumeur court tout à coup.*) Mais, attention! (*Un, deux, trois sifflements*). Voilà la secousse!

. . . .

II

Et la formidable tempête éclate. Les croix se fendent, perdent leurs bras, tombent amputées, face ou sur le dos, tout d'une pièce, ou partent en gerbes, en bouquets. Les colonnes sont mises

en petits morceaux. Sur chaque stèle unie la balle vient poser une rosace avec le bruit mat qu'elle fait quand elle étoile un front. Les inscriptions fouettées, éparpillées, lancent partout leurs mots de quiétude et de douceur qui se brisent et se dispersent. Les dalles épaisses, que l'on a eu tant de mal à poser, résonnant creux, se cassent comme le verre et coulent comme le sable. Les couronnes, les offrandes, s'élèvent et tourbillonnent dans tous les sens, ainsi que des oiseaux rendus fous par l'orage... Et déterrés, arrachés, basculés, les cercueils se dressent pour s'ouvrir, pareils à des guérites montrant en faction de calmes sentinelles... Le plomb des sépultures fond, se convulse d'être inutile! Tout est tordu, broyé! les grilles hachées comme paille. L'arbre et le squelette se choquent... Ah! l'escrime des branches et des os croisant leur cliquetis! Le pot d'argile et l'urne de métal s'anéantissent dans la même poussière... Des linceuls rongés et tachés de rouille claquent pareils à de vieux drapeaux blancs. Le champ tranquille et perdu qui n'était troublé que par un pas discret, un sanglot étouffé, la chute d'un *Requiem æternam*, ou la litanie d'une abeille... le pensif et navrant jar-

din désert qui n'est à personne... où tout le monde doit venir, où le crapaud pleurait la nuit en écoutant le rossignol... l'asile de solitude et de suave paix n'est plus qu'une fournaise, un bouillonnement, un cratère, une éruption de cendres et de chairs, un chaos furieux d'horreur et de fracas.

Mais de ce chaos, en même temps que les cris splendides des soldats et des chefs, que le déchirant appel des blessés à la lutte, à la poursuite, à la vengeance, que toutes les plaintes et tous les soupirs, tous les grondements, tous les râles, toutes les détonations et colères de la mitraille, et toutes les clameurs déchaînées des êtres, de la nature, et des choses,... LES VOIX DES MORTS, telles de mugissantes orgues, montent, grandissent et, dominant le surhumain vacarme, arrivent à se faire entendre.

Il suffit de prêter l'âme pour comprendre ce qu'elles disent.

. . . .

III

— Présents !

— C'est nous, qui n'étions plus ! Nous voilà !

Enfants de Lazare, sortons de la tranchée !

— Enfin ! Plus de ténèbres ! La lumière ! Partout le feu !

— Plus de silence ! Ah ! le bruit ! les sons ! l'ivresse de l'oreille ! Tous les cantiques du bronze !

— Est-ce une grâce ? Une fête ? Que se passe-t-il ?

— Le bon air frais ! Le vent ! Les parfums ! Odeur de mon pays !

— Comme les buis avaient poussé !

— Je reconnais tout.

— Moi, plus rien.

— Où est le village ?

— Il comptait cinq cents maisons.

— La mienne avait le plus haut toit. Il a disparu.

— Où sont les arbres ? la grande allée ? le château ?

— Le clocher ?

— Et le ciel ? Où est le ciel ?

Le Curé. — Il n'a pas bougé.

— La fumée le cache.

Le Curé. — Il est toujours là.

Un Vieillard. — J'avais, tout à l'heure encore, un cyprès d'un siècle et demi poussé dans

mes entrailles. On vient de l'en arracher. Où est-il?

Une Femme — Et le rosier que nourrissait mon cœur?

Un Jeune Homme. — Le chèvrefeuille qui m'embaumait?

Un Sage. — Les pensées de velours qu'avait fournies mon front?

— Il n'y a plus rien! Rien!

Un Notable. — Si. Blasphème!

— Quoi donc?

Le Notable. — Il y a la patrie... dont nous sommes maintenant le sol et le sillon. Rappelez-vous? C'est elle qui nous lève sous les obus!

Le Vieillard. — C'est pour elle que nous crions aux soldats: « En avant! Que vous êtes beaux! Mes enfants! Notre postérité! Vous nous jugiez indifférents? D'abord nous savons tout! Depuis la première heure. Quand on prie sur nous, aux Toussaints et les autres jours, et qu'on a ses genoux posés sur nos poitrines, on se laisse aller, on nous en raconte... Nous savons tout. Absolument. »

Le Sage. — Vous ne nous connaissez pas, mais nous vous connaissons.

Un Cultivateur. — Nous aussi nous faisons

la guerre. Passez donc sur nos corps ! Ils ne sont plus à nous. Empilez-les comme des sacs. Prenez-les pour créneaux. N'hésitez pas. Nos restes ne souffrent plus.

Le Vieillard. — Et nous tiendrons ! Pas un mort ne recule.

Une Femme. — Si vous tombez ce sera dans nos bras.

Un Pauvre. — Si vous mourez nous vous donnerons nos lits.

Un Riche. — Si vous vivez vous emporterez nos couronnes. Les immortelles sont pour vous.

Une Femme. — A vous nos prières plus écoutées.

Une Jeune Fille. — Nos baisers purs, nos flammes éteintes.

Une Aïeule. — Nos antiques bénédictions.

Le Curé. — Heureux prêtres d'aujourd'hui ! Soldats de l'Église ! Vous servez ! De mon temps ce n'était pas permis. Vite ! Un uniforme ! Une étole !

Un Braconnier. — Un fusil !

Un Métayer. — Une faulx ! Pour la moisson !

Un Infirme. — Une pioche !

Un Mendiant. — Un bâton !

Un Vigneron. — Je taillerai la vigne en fils de fer !

Un Ancien. — Des sabots ! J'étais à Jemmapes.

Un Garde Champêtre. — Moi, tambour, à Solférino !

Un Cuirassier. — J'ai chargé à Reichshoffen. Trois fois ! Rendez-moi mon sabre !

Un Aveugle. — J'irai tout droit. A présent j'y vois ! j'y vois !

Un Petit Enfant. — ... Alors, c'était donc ça la vie ?...

— Ah ! Seigneur ! Pourquoi malgré tout nous avoir éveillés ?

— Si tôt !

— Si tard !

— Pour contempler cela !

— Tout redouble d'horreur. Le carnage ne cesse pas.

— Ces monstrueux fracas nous retuent ! Ils surpassent le tonnerre.

— Vous dites que ce sont des obus. N'est-ce pas le glas du dernier jour ?

Le Prêtre. — Pas encore.

— Ah ! le Paradis ! Tout de suite ! Le chemin ! Par où va-t-on ?

Le Prêtre. — Pas encore.

— En attendant, c'est l'enfer !

Le Prêtre. — Pas encore.

— Ces farouches accents de cuivre... Vous dites que c'est le clairon. N'est-ce pas la trompette ? Celle du cavalier d'en haut ?

Le Prêtre. — Pas encore.

— Le grand oiseau... qui vient ! Vous dites que c'est un avion. Mais c'est l'Ange ! C'est lui !

Le Prêtre. — Pas encore.

L'Aïeule. — Ah ! *De profundis !*

Le Prêtre. — *In excelsis !*

— Enfin, si ce n'est pas Josaphat, le Jugement, la Résurrection attendue, espérée... Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?

Le Prêtre. — Rien qu'une manœuvre... divine, un exercice, une alerte du grand Réveil, la préparation à la Paix dans les foudres de la Victoire. Tenez ? Écoutez ?

. . . .

IV

Le cyclone s'éloigne. La bataille se tait, meurt, elle aussi. Et, autour d'un étendard

exténué, les soldats, délirants, jettent : Vive la France! Ils ont fui! Ils n'ont pas eu nos anciens morts! Nous couchons toujours sur le cimetière.

LES CHATEAUX

21 août 1915.

Que ce soit au cœur des villages ou loin de leurs petits tas en pleine campagne, on voit à cette époque de l'année se dresser dans le ciel clément, au-dessus des masses de verdure serrées plus fortement autour d'eux comme pour les défendre — ou les cacher — les toits des châteaux demeurés intacts.

Rien n'y a été dérangé. Les maîtres retrouvent, telle qu'elle, attachée çà et là par une toile d'araignée, chaque chose à sa place. Cette conservation parfaite et méticuleuse de leurs biens, malgré la certitude possédée à l'avance qu'il en serait ainsi puisqu'ils les savaient hors de la moindre atteinte, les étonne d'abord et leur semble anormale. Ils en sont un peu inquiets comme si elle dissimulait un piège ou

préparait quelque fâcheuse découverte, à tel point aujourd'hui l'aspect d'une belle demeure préservée, vierge de toute souillure et presque arrogante de cette grâce, cause une impression de malaise où flotte un vague effroi. Mais, dès la première visite à travers les lieux familiers et reconnus dont l'accueil fidèle rassure, la gêne se dissipe. Il suffit d'ouvrir la fenêtre gonflée et qui résiste avec amour pour que le paysage vous saute au cou et vous embrasse. Et, à l'intérieur, vous ne pouvez faire un pas sans que les meubles et les objets ne vous reçoivent en amis, comme de coutume. Alors les comparaisons alarmantes se séparent, s'effacent, l'essaim des sombres pensées, papillons de malheur, se disperse... et devant l'ordre et la sécurité qu'un génie invisible et protecteur a l'air de maintenir, on oublie les orages qui ont éclaté ailleurs, la foudre tombée très loin, dont nous n'avons la plupart du temps ni entendu le bruit ni même aperçu l'éclair.

*
* *

Moi, c'est au contraire la circonstance et l'heure où je songe avec une déchirante exaltation aux châteaux que la guerre a blessés et

frappés mortellement. Ils remplissent aussitôt l'horizon, la plaine et les montagnes, dans les contrées de ma rêverie. Comme en un conte de Fées devenu sinistre et tumultueux ils m'attirent, de jour et de nuit, par leur silhouette grandie, plus fantastique et plus fière, leurs trous d'ombre et leurs brèches béantes, la spirale de leurs feux héroïques et de leurs fumées de haine... Ainsi qu'au canon je vais au fracas de leurs écroulements, aux détonations de leur incendie, à l'appel de leur chute. Je les parcours en hâte, à toutes jambes et hors d'haleine pendant la catastrophe, avant qu'ils ne disparaissent.

Je les vois séparément et tous à la fois.

Reliés entre eux par la communauté du péril et du destin, ayant l'air, même à des distances infinies, de se rejoindre et de se répondre à travers l'espace par les gestes de la flamme et le langage des étincelles, faisant en quelque sorte la chaîne, à terre et dans la nue, décapités, sanglants, ou secouant des panaches d'usine, couleur de pourpre infernale, ils forment à mes yeux, tout le long de la ligne d'invasion, un immense chemin de ronde fortifié qui s'échelonne par des squelettes de donjons restés

debout et des rangées de tentes noirâtres qui sont des tas de cendres. Ainsi j'assiste aux spasmes de leur agonie, à leur étrange et pathétique fin.

Parmi ces châteaux, un grand nombre, plusieurs fois centenaires, semblaient braver l'homme et défier le temps.

Solides de leurs fameuses et lointaines origines, abusant presque de la supériorité de la durée, portant avec orgueil leurs fondations en couronne et mettant dans les fleurons des créneaux le poids formidable de leurs assises, manifestement ils nous protégeaient, prenant en dédain les pygmées qui descendaient des géants contemporains de leur élévation. Si calmes et massifs, granités par les âges, ayant peu à peu conquis la dure robe, la forme et la qualité du roc, on ne les considérait même plus comme des monuments. Ils étaient des morceaux de nature, des blocs terrestres dégrossis et taillés jadis aux jours épais où l'on ne vivait que pour attaquer et se rendre inexpugnable. Ils seraient toujours là, blasonnant l'avenir, jusqu'au milieu de nos civilisations les plus achevées. Comment d'ailleurs pourraient-ils périr? Indestructibles, qui les détruirait? Et

pourquoi ? Pour quelles raisons ? Leur inutilité militaire elle-même les garantissait. Les voilà pourtant réduits en miettes, comme un poulailler qu'un maçon abat d'un coup d'épaule. Ils avaient jusqu'ici résisté à tout, subi la guerre de Cent Ans, les tourmentes des époques les plus brutales, les luttes civiles, la Révolution, et tous les accidents résultant des passions des hommes, les péripéties de la cupidité, du vol et du crime, de l'envie et des héritages... et en deux heures il a suffi d'une compagnie d'obus venant s'abattre et se poser sur eux comme un vol de ramiers pour les anéantir. C'est inimaginable et il faut l'avoir vu pour en accepter la leçon.

A côté de ces puissances féodales, d'autres domaines, vestiges survivants d'époques moins obscures, tièdes encore de souvenirs plus difficiles à se glacer, ont reçu le choc de l'inexorable fléau que n'arrêtent ni la superbe ni la modestie, ni le prestige des dates et des noms, ni la diversité des genres et des styles. Du moyen âge à nos jours les châteaux de tous les règnes et de tous les régimes ont payé leur tribut au cyclone qui dure encore.

* * *

Tous n'ont pas été traités de la même façon à la minute suprême, car la destruction n'a pas qu'une manière, elle use de cent moyens et les maisons, comme les personnes, meurent différemment.

Il y a les châteaux qui, jouissant de positions dominantes et privilégiées, ont été centres d'actions, points stratégiques, foyers de luttes opiniâtres et décisives. Ceux-là étaient condamnés d'avance. Pris et repris dix fois, percés, tailladés, crevés par le feu de toutes les mitrailles, ils ont donné au dieu des combats, leur nouveau maître souverain, le dernier propriétaire de leur existence croulante, tout ce qu'ils possédaient, sans rien vouloir garder. Ils ont livré largement pour les commodités de la défense et les aises du corps à corps, leurs vestibules, leurs galeries, la complication de leurs appartements, le dédale des corridors, le mystère inouï des greniers et des caves, l'impasse des chambres grillées et le cul-de-sac des alcôves où se bloquent les Bavarois et les Saxons, cardés comme des matelas par les baïonnettes de nos fantassins.

Peut-on les énumérer tous? Ceux qui étaient habités quand a passé la trombe, et ceux qui étaient vides, clos et rouillés par des deuils, fermés pour cause de voyages ou de drames de famille,... et qui sentaient le mystère, les amours coupables, la folie, que l'on disait hantés, dont en fin de compte les Boches hideux auront seuls été les « revenants »...? Ceux qui étaient des nids d'aigle perchés sur la hauteur... ou qui, au creux des frais vallons, trempaient dans l'eau lourde des douves...? Ceux que l'on « visitait », et ceux où nul étranger n'avait jamais mis le pied...? Ceux que l'on a déménagés à temps... et toujours trop tard!... dans quelle fièvre et quel désarroi... avant de fuir à l'annonce du premier uhlan, cognant de sa lance la grille...? où dans le parc, au pied des arbres, au fond d'un vieux puits desséché, sous les boiseries et le fumier, partout, l'on s'est évertué à organiser en hâte d'insoupçonnables cachettes pour y enfouir de l'argenterie royale, des tapisseries roulées, des objets fragiles et rares arrachés en un instant à la paix et au velours des vitrines...? Et les châteaux dans lesquels, par impuissance, ou renoncement hautain, on n'a pas touché à une épingle, toutes les choses laissées là, à la

grâce de Dieu, les clefs aux serrures, afin que, si elles devaient périr, elles le fissent noblement, à leur place, à leur poste... ? Ah ! que de richesses et de merveilles ont été avilies, injuriées, perdues !

Pensez-vous aux salles des gardes qui renfermaient, baignées par l'éternel couchant des vitraux, des armes pures d'autrefois, des lances de joutes, des vouges, des fauchards, des maximiliennes, des estocs bleus, des cuirasses animes, des bosquets de pertuisanes et des buissons d'épées, des casques battus par Colman d'Augsbourg, et des morions à trois crêtes... ?

Vous figurez-vous les portraits des capitaines de jadis qui, le poing sur la hanche, étaient l'honneur des manteaux de cheminée, qui montraient écrits dans le coin sombre de la toile leurs noms de victoires et leurs titres, du temps qu'ils faisaient le dégât avec Montluc, Biron, Schomberg, Turenne, ou Messieurs les Princes ; maréchaux de camps, cordons bleus, balafrés de Henri IV avec la lèvre ardente et la moustache en queue d'aronde ? Ils étaient la gloire des vieux murs, des repas qu'ils présidaient par-dessus le couvert de leurs petits-fils... et leur dernière image a péri dans nos combats ! A

moins qu'ils n'aient connu la honte, dont ils sont innocents, eux qui ne s'étaient jamais rendus, d'être faits prisonniers et emmenés, pour qu'on les y pende et les y cloue, aux pinacothèques d'Allemagne... Tous les châteaux, en effet, n'ont pas brûlé comme des torches dans la nuit. Beaucoup ont été méthodiquement dépouillés et nettoyés par les bandes noires en livrée grise. Emballés avec soin par la pègre mobilisée des antiquaires de Munich et de Francfort, les meubles et les tableaux précieux, les bronzes, les biscuits, les pendules, les commodes en bois de rose, les bureaux où avaient écrit des chanceliers... ont pris, dans des trains ultra-sanitaires, marchandise couverte par le pavillon de la Croix-Rouge, la route de la Kulture.

*
* *

Il y a les châteaux qui ont résisté, et ceux qui n'ont pas voulu se défendre, où des femmes seules, des « dames », le cœur palpitant, mais les traits fermes, bien coiffées, le front net et sans pli, la voix calme, ont descendu, comme au second coup de cloche du dîner, l'escalier de pierre à rampe Louis XV, pour dire à des états-majors de *Von Et Cœtera* casquant sur le per-

ron : « C'est moi la maîtresse, messieurs. Que voulez-vous ? »

Il y a ceux qui n'ont vraiment pas eu de chance, qui pris entre deux feux ont été enfilés au Nord et au Midi par notre artillerie et l'autre, sur lesquels le 75 et le 77 se sont acharnés avec rage dans d'interminables duos, poussés à pleine voix...

Ceux qui furent convertis en ambulances, qui ont vu des agonisants chercher d'un œil éteint des visages aimés dans le ciel de leurs plafonds,... où l'on a coupé tant de bras et de jambes sur le billard au drap devenu violet... Ceux dont il reste encore une aile, un pavillon, des communs,... et ceux dont il ne subsiste plus rien que des gravats et une poussière faite de passé, poudre de vestiges... Ceux que l'on rebâtira et ceux qui ne seront pas reconstruits,... et ceux que l'on gardera mutilés, à l'état de ruines, pansés par le lierre sauvage, barbelés par l'ortie et la ronce... et ceux qui changeront de famille, tomberont dans de nouvelles mains, pieuses ou indifférentes, peut-être grossières et dévastatrices.

A côté de ces magnifiques et importantes demeures, d'autres ne manquent pas de s'im-

poser à ma pitié : gentilhommières pittoresques et hardies aux girouettes fines, propriétés ayant si grand air de magistrature et de bourgeoisie, larges maisons blanches, carrées, à frontons du dix-huitième et à vénérables charmilles, habitations claires, propres, sages, dignes, honnêtes, dont une *marmite* n'a fait qu'une bouchée, enlevées, comme dans un coup de serviette les miettes d'une table...! Tous, tous vieux châteaux de Belgique, rasés par la défense autour d'Anvers, dont quelques-uns avaient retenu sur leur poterne l'ombre rigide du duc d'Albe,... retraites opulentes des Flandres, derniers refuges des dinanderies et de la faïence, des cuirs gaufrés, des étoffes, des dentelles, des cristaux, des orfèvreries, toutes matières vivantes dont la barbarie a fait en quelques heures les pires des « natures mortes »... châteaux de France, de Russie, de Pologne, villas d'Italie où entre deux fresques rêva Tiepolo, castel de Mondement, même vous qui n'étiez pas un château, petite maison d'Albéric Magnard derrière la persienne de laquelle, comme en un tableau d'Alphonse de Neuville, partent deux jaunes coups de feu... je ne peux pas cet été me détacher de vos fantômes.

*
* *

Et si j'essaie de balayer à tout prix l'obsession de vos tours, de vos architectures, de vos décors plantés dans la fournaise, aussitôt surgissent de toutes parts les innombrables épisodes dont vous avez été le théâtre incessant et furieux. Une suite d'images irrésistibles et emportées m'assaille, me dompte. Cris des hommes qui s'exterminent dans les cours parmi les caisses d'orangers, hennissements fous des vieux chevaux de chasse qui brûlent dans les stalles à leur nom : *Margot*, *la Pie*, *le Huron*, *Casanova*,... les kiosques chinois et les temples de Vénus où sont entrés, gueule ouverte comme des lions, des noirs qui bondissaient avec des rires de tam-tams ! l'étang balançant des cygnes à l'envers, le col flasque, abattu... et le brouhaha des paons empêtrés de leur queue roussie dont sautent les plumes, hachées... Et puis les bouteilles, le verre pilé, le piano sur la pelouse, le canapé « aux fables de La Fontaine » au long duquel un ober-lieutenant râle sur le Loup et l'Agneau... et les livres épars des bibliothèques de chêne, tachés, déchirés, disloqués, jonchant le sol,... armoiries sur les maroquins.... reliures

1830,... Voltaire, Rousseau, Millevoye... le bocage était sans mystère... les *Harmonies de la Nature!...* et *le Consulat et l'Empire...* et les Mémoires, les Mémoires... d'Artagnan, Marbot, Norvins... et ceux d'outre-tombe, en chagrin janséniste, évoquant Combourg... Ah! châteaux! éternels châteaux aux bois-dormants de nos cœurs! que vous devenez par ces beaux jours navrants, douloureux et plus chers! Irréparable mélancolie de vos destructions! Paraboles de vos derniers moments! Éloquence de vos fracas! Splendide et poétique horreur du drame dans lequel vous vous ensevelissez parmi l'éboulement des tours et des chapelles, sous l'inclinaison lente de vos futaies broyées qui vous recouvrent d'immenses palmes!

Mais n'ayez pas de regrets. Vous vous êtes battus. Vos remparts se sont ranimés. Châteaux historiques, vous avez péri *dans l'histoire*, en en faisant, et de la belle! Vous vous êtes écroulés en étant bons à quelque chose, vous qu'on disait n'être plus bons à rien! Vous avez servi.

Et comme vos jardins de gloire avaient été dessinés, réglés et ordonnés autrefois *à la française*, ils le sont restés quand même jusqu'à la

fin, peignés, taillés, ratissés par le feu, sous les arrosages du fer, bouleversés et retournés *à la française* aussi ! Ils avaient fleuri à la Le Nôtre, ils rendent l'âme à la Vauban.

LE SOLDAT RUSSE

28 août 1915.

Pour bien comprendre la résistance admirable de nos amis en Pologne, leur ténacité sans limites, leurs alternatives déconcertantes de reculs et d'attaques faisant songer aux remous et aux courants mystérieux des flots, et enfin la sûre hardiesse de leur défensive et le mordant de leur retraite, il faut se pénétrer, en l'étudiant de plus près qu'à travers d'incomplètes et vagues notions, de ce qu'est le soldat russe. Il offre, spécial en tout, un type saisissant de force, de noblesse et de grandeur. Ses dons, et ses qualités dont quelques-unes atteignent le rang des vertus, lui viennent d'abord de la nature et de l'immensité du pays qu'il habite, de sa calme tristesse, de la profondeur de ses instructives étendues.

Depuis ses plus lointaines origines, la steppe a formé et perfectionné le moujik. Il apporte en naissant la prescience de son désert gris et de ses horizons. Par privilège il est prémuni contre *la distance*, dont l'hostilité lui demeure étrangère. Il en ignore les dangers et il en apprécie d'instinct la valeur. La distance est son amie, sa bienfaitrice; elle a pour lui du divin. La terre, le ciel, la rudesse du climat et des mœurs semblent aussi marquer le Russe avec une puissance particulière. Nul homme n'est plus que lui une image absolument ethnique. Le plus souvent de haute taille et d'épaisse ossature, la poitrine vaste et les membres forts, développé de partout, bâti pour la vie comme pour une chasse à la grosse bête, équarri pour l'endurance et la longévité, il apparaît de construction supérieure. Il y a en lui de l'arbre et de l'ours. Il a la sûreté de sa lenteur, les solides aplombs de sa charpente et de son poids. Les épreuves les plus dures, qui, sur d'autres, triomphent des énergies corporelles, sont incapables de le réduire. Le Russe peut mourir — il n'est pas immortel — sans être terrassé. Il cesse, s'arrête, mais ne s'abat pas. L'infortune momentanée a pour principal effet de lever sa

lourde pâte. Le redoublement des coups le fouette, le redresse, pareil à la bonne enclume qui, au lieu de se creuser, se bombe, et renvoie le marteau. Sobre, vêtu toujours de même l'hiver et l'été, il dort partout, jusque sous les tentes de la neige. Le soleil brise sur lui ses rayons ; et la pluie, comme au long d'un toit, glisse sur ses cheveux plats. Enrôlé, le moujik atteint au plus haut degré d'énergie physique et morale. La vie militaire achève son apprentissage humain. Il garde sa robustesse et sa douceur paysannes, son incroyable habileté manuelle à toutes sortes de travaux. Il n'a pas à acquérir la discipline, il l'a dans le sang, avec un absolu désir de bien faire qu'aucun mauvais esprit de scepticisme ou de rébellion ne vient, ainsi que dans d'autres pays, corrompre ou entamer. Il pratique envers ses maîtres et ses chefs l'inusable obéissance du chien et de l'enfant. Ayant le sens affectueux et le besoin de la docilité, il est né *fils*, humble et soumis. Il faut qu'après le tsar exerçant la paternité souveraine, illimitée, ceux qui sont placés au-dessus de lui, et dont il se sait aimé et protégé, détiennent aussi par dérivation un peu de cette même autorité familiale; il l'introduit dans tout ce qui le

domine, et le seigneur, le fonctionnaire, l'officier sont toujours *des pères*. Du haut en bas de la grande échelle, le Russe attribue avec respect au pouvoir une force et une couleur patriarcales.

L'unité qui, là-bas, s'observe partout, aux berges de l'existence, dans l'aspect extérieur des régions et le train morne des choses, facilite la cohésion des multitudes. Les armées ne connaissent pas le disparate et le tiraillement des tendances opposées, les vivacités rivales de l'esprit de corps. Une même et large pensée les anime et les règle. Une égale et monotone grandeur les revêt. Sous cette sorte de chape on voit le soldat de la steppe révéler le caractère éminemment religieux qui le distingue. Il sert en mystique. C'est le pèlerin des batailles. Tout de suite pour lui la guerre devient un vœu. Même quand il se tient debout on le sent prosterné. Au sein de l'obscurité la plus profonde il a des lampes. La prière, assoupie et vigilante, est toujours dans son cœur, prête à sortir à chaque instant. Frappé, blessé, il n'oublie pas de dire aux brancardiers qui l'emportent : « Pardon, mes frères. » Et, sans horreur ni crainte, il regarde nu-tête la mort, avec res-

pect, un peu courbé, comme si c'était la dernière icone.

* * *

Renforçant ses croyances de fatalisme, tranquille oriental de la glace, contemplatif de l'izba, du clocher vert, du cimetière aux croix blanches, le soldat russe, absolument *inimpressionnable* au sens nerveux, concentre des réserves de force et de patience impossibles à imaginer. L'esprit de dévouement fait de lui un bloc de calme et de certitude. Le goût du sacrifice, afin de la conserver plus longtemps intacte et neuve, frigorifie sa volonté. A pied ou à cheval il se montre un guerrier sans caprices, redoutable et sûr, géant furibond comme un buffle sauvage et facile comme un agneau.

Fantassin, il marche. Autant qu'on veut, en n'importe quelle direction, jusqu'au bout du monde. Durant des heures, des semaines, des mois s'il le faut, le jour, la nuit, par toutes les températures, il peut couvrir, sans les compter, des centaines de verstes, du même grand pas régulier, total et dévorant, qui, dans un déclanchement de fléau, bat le sol et le rejette en arrière.

L'attaque est son devoir. Friand de la rase campagne il a la passion du fusil, moins pour l'épauler que pour le croiser pointe en avant, car il sera toujours fidèle au conseil de Souvarow : « Tire peu mais juste. » On a de la peine à l'empêcher d'être avare de ses munitions. Et, comme avec cela il observe volontiers en tout une sage économie, il déclare, honnête : « On ne peut pas jeter les cartouches au vent, la poudre appartient à la couronne. » Il sait d'ailleurs que, même efficace et bien nourri, le feu n'est, faute de mieux, qu'un exorde, un moyen, et jamais un achèvement. Seule, la baïonnette aboutit et termine. C'est avec elle qu'on travaille et qu'on fait le meilleur. La balle est folle, la baïonnette est sage, a dit encore la vieille maxime. Impossible de se passer de l'*arme froide*, comme l'appelle Gourko. Quoi qu'on fasse, on est obligé d'en venir à elle. Plus que toute autre, dédaignant l'organisation, le nombre, les formations, l'armement, tous ces facteurs, à son idée, secondaires, qui, à force de s'égaliser des deux côtés, finissent par s'annuler, l'école russe n'a cessé d'établir qu'*en dernière analyse, c'est toujours l'homme qui reste en face de l'homme sur le champ de bataille.*

« Donnez-moi des soldats bien décidés, a écrit le général Dragomirow, et je me charge de faire de la bonne tactique. L'*homme*, l'*homme* encore, l'*homme* toujours, tel est le premier de tous les instruments de combat. Or, l'homme est sollicité en sens contraire par deux sentiments, celui du devoir et celui de la conservation. Le premier de ces sentiments est représenté par la baïonnette, le second par la balle. »

Et il conclut qu'en dépit de tous les progrès et de tous les beaux résultats de la mécanique moderne, « ce ne sont pas ceux qui savent tuer, mais ceux qui savent se faire tuer qui sont tout-puissants sur le champ de bataille ».

Il a raison, à la condition toutefois de ne pas pousser le système jusqu'aux limites où son excès le rendrait dangereux. La mitrailleuse, en effet, n'est pas méprisable et vaine ; elle est même, à coup sûr, plus meurtrière que n'importe quel assaut,... et pourtant elle ne le remplace pas, elle le retarde et le rend plus nécessaire, voilà tout. La baïonnette prime tous les feux, y compris ceux des plus grosses bouches ; c'est sur l'acier clair de sa lame, plus exactement que sur le bronze des culasses, qu'il conviendrait de graver la classique *ultima ratio*.

Cette suprématie de la pointe, de l'estoc et de la taille, le cavalier russe l'exerce également. Qu'ils soient du Don, de Kouban, de Térek, d'Astrakan, de l'Oural, de Sibérie, du Transbaïkal ou de l'Amour, les Cosaques sont les maîtres de la lance, l'arme des temps passés, et de la *chachka*, le sabre courbe avec lequel ils font, comme on fauche l'avoine et le sarrasin, voler les têtes. De Gogol à Tolstoï on les a célébrés ; tout a été dit sur la foudroyante promptitude, la souplesse et l'ubiquité de leurs ouragans. L'armée russe entière est ainsi, elle veut bouger, épandre ses nappes, apparaître ici, disparaître là, se reformer ailleurs, surgir d'une façon inattendue... Elle ne peut pas rester en place et ne s'y résout qu'à la dernière extrémité. Le soldat est nomade. Il n'aime pas creuser des trous et remuer la terre ; il préfère abandonner une position, quitte à la reprendre plus tard, que de l'occuper en s'y enfouissant. La tranchée-abri lui déplaît. Parlez-lui de se défendre « avec ses jambes » par l'attaque ou la retraite peu importe, à l'idée de ses chefs qu'il ne discute pas une seconde. Tant qu'il marche, avec son fusil et son bidon, il ne se plaint pas.

*
* *

Le chef ne le cède pas à l'*homme*, puisqu'il l'instruit et lui communique son moral, qui est très élevé. Les généraux, en lançant leurs soldats à la mort, ne trouvent pas inopportun, sans embrigader Dieu, d'invoquer son secours. Les officiers sont, en campagne, l'exemple ininterrompu du courage et du devoir.

Je me souviens de ce trait qui me fut conté par le commandant de Villebois-Mareuil avant que ce chef de haute valeur et de si noble caractère n'allât glorieusement tomber au Transvaal dans les rangs de l'armée boër à laquelle il avait offert les services de son épée. Ami de Skobelew, il connaissait bien l'armée russe.

Pendant la campagne de Bulgarie, me dit-il, le général Radetsky parcourait le soir le champ de bataille de Schipka... Il faisait nuit. Arrivé près d'une batterie il voit sur le sol dix-sept artilleurs, couchés dans leur manteau, alignés l'un près de l'autre, la figure noircie par les fumées. Appuyé contre un canon, un jeune capitaine est là qui veille, debout, les yeux ardents, cherchant à percer les ténèbres dans la direction de l'ennemi. Radetsky l'interroge, et, lui mon-

trant les soldats, brisés de fatigue, étendus côte à côte :

— Ils dorment ?

— Non, Votre Excellence. Ils sont tués, mes camarades !

— Alors, qu'attendez-vous ici tout seul ?

— Mon tour.

. . . .

Admirable et tranquille réponse, digne de rendre amoureuse aussitôt la Victoire !

Celle-ci accompagne quand même aujourd'hui nos frères de là-bas, au long des étapes guidant leurs armées sublimes de constance et de foi. Elle est pour le moment leur arrière-garde, avant de les précéder demain.

Elle ne peut pas être infidèle au grand-duc Nicolas dont le génie aura su, dans la lutte titanesque engagée, profiter à la fois de la nature et la vaincre, à la façon d'Annibal.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I. Le sang des noirs 1
II. Les prières 8
III. Souffrez-vous ? 18
IV. Grace pour les drapeaux 28
V. La chevauchée aérienne 37
VI. La gloire des mutilés 48
VII. La question de la cathédrale 58
VIII. Les belles familles 67
IX. Le printemps de cette année 76
X. Les prochains voyages 85
XI. La maturité de la guerre 96
XII. Les yeux perdus 105
XIII. L'optimisme 114
XIV. La langue maudite 123
XV. Jeanne d'Arc 133
XVI. S'oublier 141
XVII. Les temps où nous vivons 151
XVIII. L'éruption de l'Italie 160
XIX. Le souvenir français 170
XX. Les mauvais laboureurs 179

Pages.
XXI. Notre état d'esprit 187
XXII. L'autre armée 196
XXIII. La parole 204
XXIV. C'est si loin !... 213
XXV. Les inutiles 224
XXVI. L'honneur belge 242
XXVII. Persévérer 250
XXVIII. Le cimetière. 257
XXIX. Les chateaux 270
XXX. Le soldat russe 284

4040. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN ET Cie

Dernières Publications parues

PAUL JUNKA. — **Romain Landry**, soldat aveugle. Souvenirs d'un guide (couronné par l'Académie française). 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

J. HÉNOUARD. — **Cœurs français, Consciences anglaises.** Le Réveil, roman. 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

JEAN YOLE. — **Sa veuve**, roman. 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

J. DELORME-JULES SIMON. — **L'Impérieux amour**, roman. 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

— **Ames de guerre, Ames d'amour**, roman, 6e édit. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

A. DE VILLÈLE. — **Allemand d'Amérique**, roman de la vie contemporaine. 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

ÉMILE FRANÇOIS JULIA. — **La Mort du Soldat.** 1 vol. in-16. 3 fr. 50

JEAN CARRÈRE. — **Les Buccins d'or** (chants d'avant l'aube). 1 vol. in-16 orné d'un portrait de l'auteur .... 2 fr. »

PAUL ROUGIER. — **A la France** (couronné par l'Académie française. Prix de poésie en 1917). 1 brochure in-16 .... 0 fr. 50

BARONNE J. MICHAUX. — En marge du drame. **Journal d'une Parisienne pendant la guerre** (2e série 1915-1916). 1 vol. in-16... 3 fr. 50

HENRI LAVEDAN (de l'Académie française). — **Les Grandes Heures**, 3e série (4 septembre 1915-5 février 1916-7 octobre 1916-24 février 1917). 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

MARC HÉLYS. — **Les provinces françaises pendant la guerre.** 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

HENRI MALO. — **En Belgique. La Zone de l'Avant.** Tableaux, portraits et paysages, 1915-1916. 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

ARTHUR GREEN. — **Les Souvenirs d'un prisonnier de guerre anglais au camp de Wittenberg**, traduits de l'anglais par Teodor de Wyzewa. 1 vol. in-16 .... 2 fr. 50

MARCEL WYSEUR. — **Les Cloches de Flandre.** La Flandre carillonne. Cloches d'exil. Des glas... en Flandre. Poèmes. 1 vol. in-16...... 3 fr. 50

JACQUES FIERRE. — **80 000 milles en torpilleur.** Récits de chasse aux sous-marins, 1914-1916. 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

ALBERT PINGAUD. — **La guerre vue par les combattants allemands.** 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

ÉMILE BAUMANN. — **La Paix du septième jour**, 6e édition. 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

ANTONIN EYMIEU. — **Les Buts de guerre de la Providence.** 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.